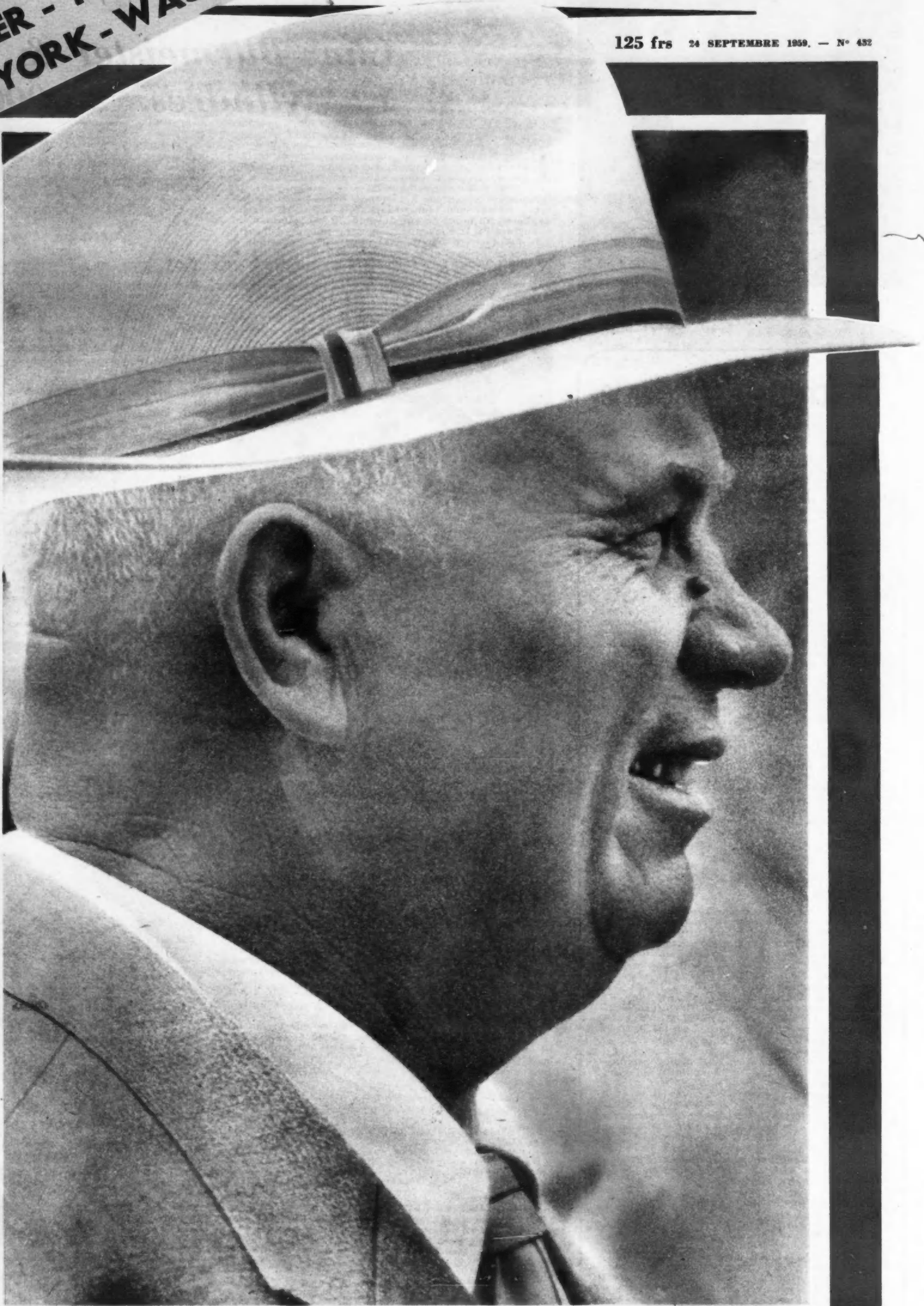
L'EXPRESS

5 envoyés spéciaux à :
ALGER - TUNIS - O.N.U.
NEW YORK - WASHINGTON

125 frs 24 SEPTEMBRE 1959. — N° 432



(Elliott Erwitt-Magnum)

LE CHEF DU GOUVERNEMENT SOVIETIQUE, DECOUVRANT L'AMERIQUE.

« Rira bien qui rira le dernier »

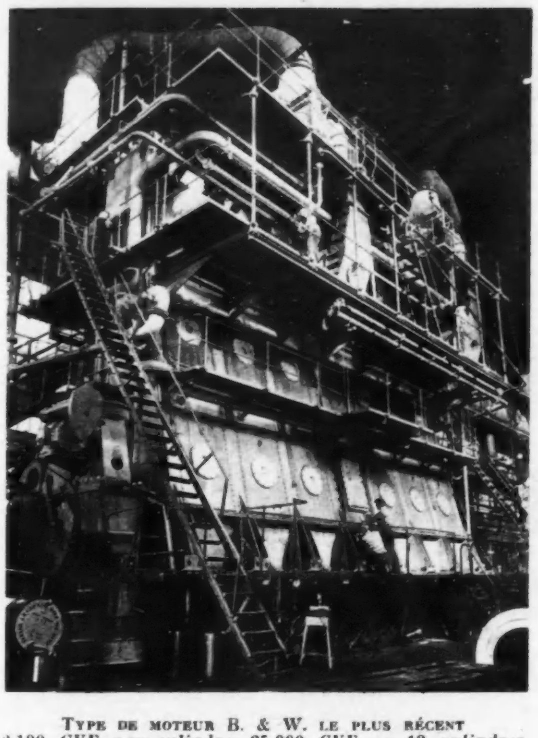
(Nikita S. Krouchtchev)

RODOLPHE DIESEL

DES MOTEURS DIESEL pour les plus grands pétroliers

Chez Burmeister & Wain : 12 cylindres, 25.000 C.V.

IL n'y a plus guère de concurrence entre la turbine à vapeur et le moteur Diesel pour la propulsion des navires, du moins dans certaines gammes de puissances : exceptionnelles sont aujourd'hui les commandes de cargos à turbines, même pour les tonnages relativement importants. Net avantage en effet au diesel, du point de vue du poids, de l'encombrement, et surtout de la consommation, sans plus de difficultés de conduite ou d'entretien. Et pourtant on continue de construire beaucoup de vapeurs : 245 en chantier au 1er juillet, pour 4 600 000 tonneaux, contre 1 207 navires à moteurs, pour 5 120 000 tonneaux. C'est que, jusqu'à une date récente, contrairement à la turbine, le diesel marin n'atteignait pas les puissances nécessaires à la propulsion des grosses unités par une seule hélice ;



TYPE DE MOTEUR B. & W. LE PLUS RÉCENT
2.100 *CVE par cylindre*, 25.000 *CVE en* 12 *cylindres*

il n'y a guère, 8 000 à 10 000 chevaux étaient un maximum ; au-delà, il fallait deux moteurs, deux lignes d'arbres, deux hélices...

Ce fut la solution choisie, en 1952, pour le *Bérénice*, premier de tous les « super-pétroliers » de plus de 30 000 tonnes : ses deux moteurs Penhoët-B. & W. développaient ensemble 13 560 chevaux. On mesurera le chemin parcouru jusqu'au récent *Altaïr*, de 47 800 tonnes, avec un moteur unique Penhoët-B. & W. de 15 000 chevaux effectifs ! Mais on construit maintenant des pétroliers beaucoup plus grands, les pétroliers « géants », d'abord ceux de la classe 65 000-73 000 tonnes, transitant sur lest par Suez, et réclamant 25 000 chevaux, et ceux de tonnage supérieur, dépassant même 100 000 tonnes. Pour les premiers, le diesel de 25 000 chevaux est en fabrication ; pour les autres, on peut recourir à deux moteurs, voire se contenter d'un seul avec une réduction de vitesse que l'augmentation de capacité rend économiquement admissible (il existe un pétrolier à turbines de 104 500 tonnes, qui ne dépasse pas quinze nœuds et demi, avec 25 000 chevaux effectifs).

Si le diesel marin conquiert ainsi rapidement le domaine des grandes puissances, il le doit à des progrès considérables et aux recherches des divers constructeurs de ce type de moteur dans le monde — au demeurant peu nombreux ; mais il est indéniable que la « course » a été menée par la société danoise qui, précisément, construisit le premier grand cargo à moteur en 1912, Burmeister & Wain.

La première victoire des dix dernières années a été la parfaite mise au point de l'emploi des « combustibles lourds », le même « mazout de chaudière » qu'utilisent les vapeurs à turbines. Cette condition d'économie réalisée, deux innovations devaient concourir à l'augmentation de puissance : la suralimentation et la fabrication de cylindres de grand alésage. En 1952, B. & W. construisaient le tout premier moteur à deux temps « suralimenté » par turbo-soufflantes, formule donnant un gain de puissance de 35 % par rapport au moteur normal, à consommation égale. C'est ainsi qu'ont été réalisés les moteurs de 15 000 chevaux, tel celui de l'*Altaïr*, construit sous licence en France. Mais entre temps de nouveaux progrès techniques ont permis d'envisager des cylindres plus importants. Le premier exemple en est le moteur construit par B. & W. cette année pour un pétrolier de 19 000 tonnes, avec six cylindres de 840 mm d'alésage et 1 800 mm de course (contre 740 mm et 1 600 mm pour les douze cylindres de l'*Altaïr*). Il ne s'agit que d'un moteur de 10 400 chevaux, mais un moteur à douze cylindres de même type développera, avec la suralimentation, 2 100 chevaux effectifs par cylindre, soit 25 000 chevaux. Plusieurs de ces moteurs sont commandés.

☆

LA société Burmeister & Wain est le plus grand constructeur de moteurs Diesel marins du monde : plus de douze millions de tonneaux, sur un total de quarante millions de tonneaux de navires à moteurs, ont été équipés par elle ou par ses licenciés étrangers (au nombre de vingt-six, répartis dans quinze pays, notamment en France). B. & W. sont naturellement, de loin, la première entreprise privée du Danemark, avec un chiffre d'affaires de 28 milliards de francs l'an dernier. Les grands moteurs marins ne sont pas leur seule spécialité ; leurs petits moteurs Diesel B. & W. Alpha, pour bateaux de pêche, ont une égale réputation, et ils livrent des moteurs terrestres : ils ont installé en 1933 dans une centrale danoise le plus grand diesel du monde, de 22 500 chevaux, toujours en service. Il s'en faut de beaucoup, enfin, qu'ils aient abandonné leur activité originelle : la construction navale. Au nombre de leurs six cales de construction figure une cale sèche de 210 m de long, permettant le montage de navires de 38 000 tonnes. Ils sont — dans la situation difficile que traverse la construction navale mondiale, qui implique une concurrence serrée — l'un des rares chantiers à avoir reçu cette année une grosse commande : six pétroliers de 10 000 tonnes pour le Brésil. Ils présentent même la particularité assez exceptionnelle parmi les chantiers occidentaux d'être fournisseurs réguliers de l'U.R.S.S., notamment pour des navires frigorifiques spéciaux pour la pêche.

Les ateliers et chantiers de Copenhague sont en plein agrandissement : en particulier leur nouveau hall d'essais, de 2 100 m2, permettra d'essayer simultanément trois des plus gros moteurs, et les installations navales seront aménagées pour la construction de navires atteignant 70 000 tonnes, avec des méthodes de production rompant entièrement avec les méthodes traditionnelles.

☆

LA Société des Ateliers et Chantiers Burmeister & Wain figure ainsi parmi les « grands » de l'industrie navale mondiale. Elle a une représentation en France (Burmeister & Wain France, S. à R.L., 26, rue de la Pépinière, Paris-8e), mais il convient d'ajouter que ses dirigeants ont de tout temps témoigné à notre pays une fervente amitié, que leur participation au Salon nautique international ne manque jamais d'illustrer. Dès demain 25 septembre, sur les berges de la Seine, le stand B. & W. continuera cette tradition de fidélité.

PÉTROLIER A MOTEUR MODERNE
La coque et l'appareil moteur ont été construits par B. & W.

Ce publi-reportage a été réalisé par les Etablissements Burmeister & Wain, à Copenhague.

Un chercheur modeste

L'ECLAT de l'œuvre de Diesel a fait pâlir sa propre personnalité, au point de le reléguer dans l'anonymat. On dit : un moteur Diesel, mais également un diesel.

L'élégant Dr Rodolphe Diesel, portant pince-nez, perle à la cravate, qui fut-il ? Un magnat de l'industrie mécanique ? Non, un chercheur modeste, mais néanmoins l'auteur principal d'une évolution technique qui se dessine plus nettement que jamais en dépit de l'âge atomique.

Il naquit à Paris en 1858. Son père, originaire de l'Allemagne du Sud, y avait installé un commerce de cuir, qu'il menait plutôt mal que bien tout en se livrant à des études de philosophie et de spiritisme. Très tôt Rodolphe dut aider ses parents, soutenu dans son éducation de garçon-livreur par les taloches paternelles. On dit qu'il fréquenta le Conservatoire des Arts et Métiers, où il y vit dès son jeune âge le moteur à gaz de Lenoir Latte et les projets de machine thermique de Carnot... C'était en tout cas un bon écolier. On parlait allemand à la maison, sa mère était traductrice d'anglais : dès l'enfance il connaissait parfaitement trois langues universelles.

Vint la guerre de 1870, les Allemands aux portes de Paris. La famille Diesel dut s'enfuir en Angleterre. Une petite vie misérable. Mais la fortune sourit à Rodolphe Diesel : un professeur de mathématiques de l'Ecole technique d'Augsbourg — ville natale de son père — l'adopta et le fit entrer à l'école, bien qu'il n'eût que douze ans et demi. A dix-huit ans, il fut admis à l'Ecole des Arts et Métiers de Munich, d'où il sortit ingénieur diplômé.

La démonstration par le professeur Carl Linde du gaspillage d'énergie de la machine à vapeur — à peu près la seule force mécanique existante, n'utilisant qu'un dixième, un sixième peut-être, de l'énergie contenue dans le charbon consommé — devait, d'après ce qu'on rapporte, orienter ses recherches sur la transformation de la chaleur en énergie.

Il s'y fit un nom, dans les usines Sulzer, en Suisse, et devint le directeur d'une fabrique de machines frigorifiques à Paris. De nouveau Paris, où d'ailleurs quelque aventure avec une Américaine divorcée l'amena à fréquenter les artistes montmartrois...

C'est en 1892 qu'il prit le brevet de son invention révolutionnaire. La Maschinenfabrik Augsburg s'y intéressa, mais douta de son application pratique. Le projet initial de Diesel prévoyait l'emploi du charbon pulvérisé. Il se servit néanmoins du pétrole pour ses premiers essais : c'était bien le « bon » combustible, mais on n'en fut convaincu qu'après maintes déceptions et de lourdes dépenses.

L'un des tout premiers à prendre intérêt au moteur Diesel — mis sur le marché en 1897 — fut Ivar Knudsen, directeur chez Burmeister & Wain à Copenhague. Le contrat signé entre les parties le 28 janvier 1898 devait conduire, après d'innombrables essais, quatorze ans plus tard, à une révolution dans la navigation maritime : le moteur initial de vingt chevaux, devenu réversible, allait pouvoir développer des milliers de chevaux. Le premier grand cargo ainsi équipé fut le célèbre Selandia, *de la Compagnie de l'Est-Asiatique.*

Rarement l'histoire technique vit collaboration si heureuse, jamais invention isolée ne fut suivie d'une fabrication d'aussi grande envergure. Dès 1913, plusieurs navires à moteur Diesel B. & W. étaient en construction. Le plus extraordinaire est que cette primauté de la firme ait été jusqu'ici conservée !

« Voici l'avenir ! » s'écria Diesel, dans un mouvement d'enthousiasme, lorsque le Selandia *prit la mer pour la première fois.*

Cet avenir s'accomplit au-delà de toute espérance, mais en l'année même de 1913 Rodolphe Diesel disparut en mer entre la France et l'Angleterre. Accident ou suicide ? On ne le sut jamais. D'un autre navire on vit son corps à la dérive ; on prit ses papiers... et on lui laissa la mer pour sépulture.

Monsieur X

Je tombe sur l'article « Comment écrire K » de votre dernier numéro, et il m'est ainsi venu à l'idée de vous proposer une orthographe que vous seriez peut-être les seuls à employer.

Le nom de famille de Nikita s'écrit cyrilliquement avec six lettres (les veinards d'écoliers russes !).

1°) La lettre K ne rend absolument pas la prononciation de cet IXE que nous, Français, accommodons à plusieurs sauces (Voir le Fouché.). Laissons donc X et prononçons comme Xérès (Kérèss) !

2°) Pour le P cyrillique et le Y, pas de difficultés, transcription comme à l'ordinaire : *Rou.*

3°) Pour le « chuintement », quelle idée de transcrire, comme en 1880, au temps de la bonne société *pétersbourgeoise* Chtch ! Il y a belle lurette que les Moscovites prononcent Chch légèrement mouillés, exactement comme un Ch français long et un peu appuyé ; écrivons donc deux fois CHCH sans cet abominable T au milieu qui ne se prononce plus dans la société soviétique.

4°) Pour E, une question d'accent tonique se pose, et, dans le cas présent, il faudrait transcrire par YO (ou IO) ou, à la rigueur, par un O simple.

5°) pour B, bien que les Russes prononcent F, laissons-lui son équivalent latin V, puisque, au féminin, il faut restituer le son doux du V.

Conclusion : que pensez-vous de Xrouchchov ? Ce « Monsieur K » deviendrait un « Monsieur X » plein de saveur !

Jack Boisselet,
Marseille.

Pascal et Lunik

Il ne fallait peut-être pas moins de génie à Pascal pour concevoir les « Pensées », à Voltaire pour imaginer « Candide » et à Sartre pour écrire « Les Mouches », qu'il en fallut pour susciter une force physique capable de vaincre l'attraction terrestre. Il ne fallait peut-être pas moins de génie à Bach pour élaborer « Le Clavecin bien tempéré »... Le docteur Schweitzer le sait bien, qui aurait rappelé que l'homme n'est pas plus heureux aujourd'hui qu'hier. C'est que l'homme de Lambaréné doit pouvoir, mieux qu'un autre, mesurer l'absurdité qu'il y a à s'enorgueillir sans réserve d'un alunissage quand une partie importante du globe reste sous-développée !

Robert-Etienne Garnier,
Marseille.

Saint Paul et Lunik

Je croyais que c'était une vérité désormais universellement reconnue, presque un lieu commun, que la civilisation ne réside pas dans la technique. Le vrai chemin de l'homme, sa vraie grandeur, c'est la grandeur spirituelle ; les grands événements de l'humanité, sources d'orgueil et d'espoir... ce fut par exemple lorsque les Anglais quittèrent l'Inde...

Je parlais de vraie grandeur humaine et les mots de saint Paul bourdonnent dans ma tête : « Quand je connaîtrais tous les mystères et toute la science, si je n'ai pas la charité (traduisez l'amour) je ne suis rien. »

Voilà ce que saint Paul eût dit devant Lunik II, et je me rallie à lui totalement.

Germaine Aschkinasi
Paris.

Un drapeau dans la Lune

Dans le droit international classique, toute puissance qui a découvert un territoire et y a laissé une marque de son passage a eu tendance à vouloir s'approprier ce territoire tout entier.

Cette procédure appelle évidemment toutes sortes de réserves. Déjà, au XVe siècle, au moment des grandes découvertes, le droit du premier occupant n'était pas universellement admis. Ainsi, lorsque les navigateurs espagnols et portugais se disputaient le Nouveau Monde, il fallut une Bulle pontificale pour délimiter leurs sphères d'influence respectives. Cette Bulle était censée constituer un acte d'attribution plus valable que le simple débarquement épisodique de quelques marins.

Par la suite, chaque fois qu'un explorateur a tenté de fonder les droits de son souverain sur un nouveau territoire, il s'est heurté à la rivalité de nouveaux venus qui, en général, le suivaient de très près, et contestaient la validité de la prise de possession.

En définitive, c'est presque toujours à la suite de traités et d'une sorte de reconnaissance internationale que les droits des diverses puissances ont été établis.

C'est à une convention internationale qu'il appartiendra de fixer les droits éventuels que les divers Etats pourront exercer sur le cosmos.

M. Poterat,
Docteur en droit,
Paris.

Philosophes, réfléchissez...

Je suis étonné et choqué par la réaction que j'ai enregistrée chez beaucoup d'intellectuels, à propos de Lunik.

L'un d'eux m'a dit : « Ce n'est jamais que du bricolage supérieur, comme toute réalisation scientifique, d'ailleurs. » J'admets qu'en bonne philosophie seuls les rapports de l'homme avec l'homme sont essentiels. Mais ne comprennent-ils donc pas que Lunik est justement le résultat d'une modification essentielle de la situation de l'homme à l'intérieur de la société ?

Von Braun lui-même l'a dit : le retard des Etats-Unis dans ce domaine ne pourra pas être rattrapé. Pourquoi, puisque l'Amérique est industriellement aussi puissante que l'U.R.S.S., sinon parce que l'organisation sociale y est différente ? On peut ne pas l'apprécier. On ne peut pas nier la relation directe qui existe entre l'homme soviétique et les réalisations soviétiques. Au lieu de bouder, les philosophes feraient mieux d'y réfléchir... J'ajoute que je suis moi-même ce qu'il est convenu d'appeler un « intellectuel »...

J. P.,
Professeur agrégé,
Strasbourg.

Napoléon ou Pasteur ?

Il semble que l'humanité soit enthousiasmée par la dernière prouesse soviétique. Certes, sur le plan strictement technique, il s'agit là de quelque chose d'absolument merveilleux. Et pourtant, si l'on y regarde de plus près, il est difficile de nier que ce résultat a été acquis par le sacrifice d'une nation, d'une grande nation tenue en laisse, et à qui on a refusé pendant des années toute amélioration du niveau de vie. Que de libertés restreintes pour le plus grand bien de l'Etat, ce faux dieu !

Ignore-t-on que Pasteur, par exemple, a plus fait pour le prestige de la France que Napoléon avec ses victoires brutales mais éphémères.

Jacques Guillemain,
Paris.

Une théorie capitale

Les journaux ont signalé que le Lunik II a largué au cours de son transit un nuage de sodium. Or, je lis dans « L'Evolution des Idées en Physique », de MM. A. Einstein et L. Infeld : « D'après la théorie de la relativité générale, la longueur d'onde de la radiation émise par l'atome de sodium serait légèrement plus grande s'il était placé sur le soleil. » (C'est-à-dire dans un champ de gravitation plus fort). Si des mesures ont été faites, elles peuvent avoir pour effet d'infirmer ou de confirmer cette théorie capitale.

A. Vasseur
Paris.

La pénicilline rend-elle heureux ?

Quand on entend, à propos de la fusée lunaire, le docteur Schweitzer déclarer que l'homme n'en sera pas plus heureux, cela me rappelle ma grand-mère lorsqu'elle disait : « De nos jours, les domestiques étaient beaucoup plus heureux ; ils faisaient partie de la famille. »

Et je serais curieux de savoir ce que le docteur Schweitzer a déclaré lorsqu'il a appris la découverte de la pénicilline. A-t-elle rendu les hommes plus « heureux » ? Et l'avion, et le téléphone nous ont-ils rendus plus « heureux » ?

Tous les éléments du progrès sont indivisibles. Et quoi qu'en pensent les beaux esprits, l'homme est plus heureux aujourd'hui qu'en 1859. Pas dans la famille du bon docteur, peut-être, mais dans les familles où, il y a cent ans, les enfants travaillaient à douze ans, les ouvriers crevaient de tuberculose sans être jamais soignés, les vacances n'existaient pas, etc.

Docteur Georges D.,
Paris.

En raison de la situation financière...

Dans un des derniers numéros de votre journal a paru un article intitulé « L'heure du choix », à la suite duquel vous indiquez :

« Télécommunications : les P.T.T. sont de gros demandeurs (les effectifs doivent augmenter de 66.000 personnes entre 1954 et 1961). »

Le troisième plan de modernisation et d'équipement prévoyait pour l'ensemble de l'Administration des P.T.T. (Postes et Télécommunications, et non Télécommunications seulement) une augmentation de personnel de 66.000 agents.

En raison de la situation financière du pays, l'augmentation réelle sera très nettement inférieure à ce chiffre.

LE BLOC - NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC SE TROUVE EN PAGE 38

Pour le seul service des Télécommunications, l'accroissement entre le 1er janvier 1954 et le 1er janvier 1960 sera de 11 375 personnes.

Le ministre des Postes,
Télégraphes et Téléphones.

[*Lire en page* 6 : Trois arbitrages sur le budget 1960.]

Jésus et le Maître de Justice

J'ai trouvé l'interview du professeur Dupont-Sommer très intéressante. Il est en effet l'un des meilleurs connaisseurs, l'un de ceux qui ont le plus travaillé sur les manuscrits de la Mer Morte.

Aussi, est-on stupéfait que soient laissés dans l'ombre l'abîme qui sépare le Maître de Justice de Jésus et l'originalité du message de celui-ci.

Les disciples de Jésus ont *cru* à sa résurrection des morts, ils ont *rapporté* qu'il l'avait annoncée ; ils en ont fait le pivot de leur prédication. Et la *signification* de cette résurrection les a plus impressionnés que son caractère merveilleux.

Rien de pareil chez le Maître de Justice.

Les disciples de Jésus lui ont *accordé* des prérogatives qui n'appartiennent qu'à Dieu dans l'Ancien Testament et ils ont

→

60 années d'élégance

Heureux évènement que la célébration d'un anniversaire ! Surtout lorsqu'il couronne une éclatante réussite et ouvre de nouvelles perspectives de succès. C'est sous ces auspices favorables que nous vous convions à fêter le 60e anniversaire de notre maison.

Venez au magasin, visitez les rayons spécialement décorés, interrogez les vendeuses, consultez les vitrines. Souhaitons qu'à l'occasion de cet anniversaire, se resserrent les liens d'amicale compréhension qui vous unissent à notre magasin.

Franck & Fils

80, rue de Passy à Paris,
magasin climatisé.

PUBLICIS

PHOTO HARRY MEERSON

La lettre de « L'Express »

« L'AMBITION, l'intérêt, le désir de faire parler de moi, et je décidai la guerre... »

Cette formule de Frédéric II, roi de Prusse, rapportée par l'historien anglais Macaulay, on ne peut se défendre d'y penser lorsque retentissent les échos de ce voyage au bout de la hargne qu'accomplit M. Krouchtchev aux Etats-Unis.

On pourrait, semble-t-il, la lui attribuer à une nuance près : « L'ambition, l'intérêt, le désir de faire parler de moi, et je décidai la paix ».

Si c'est bien le cas, peu importent les violences de langage du Premier soviétique, les incantations du Cardinal Spellman et les incongruités du maire de Los Angeles.

Que le dialogue se déroule entre vaniteux intoxiqués, de part et d'autre, par quarante années de propagande mensongère, ou que deux grands hommes d'Etat s'y affrontent, c'est de l'anecdote.

L'important n'est pas ce qu'ils sont, mais ce qu'ils veulent.

TOUTE politique implique une idée de l'homme et une représentation du monde. S'il ressortait de ce voyage que les Etats-Unis et l'U.R.S.S. ont la même politique, il y aurait lieu de grandement s'inquiéter, car l'un des deux, au moins, serait insincère.

S'il apparaît au contraire que, des deux côtés, on a enregistré l'existence d'un certain nombre d'éléments incompatibles dont les uns et les autres ne sauraient disparaître ni l'emporter, alors on peut espérer.

Pour deux adversaires convaincus chacun de ne pouvoir ni convertir l'autre ni le détruire, quelle autre voie que la coexistence dans la paix ? Etant entendu que la paix n'est pas un état idyllique où l'on échange des baisers et des bouquets, mais une situation dans laquelle l'hostilité naturelle des hommes entre eux se traduit par des créations au lieu de se manifester par des destructions.

Au point où nous en sommes, on devrait pouvoir bien augurer de la suite des événements. Les Américains ont « vu le chameau et ont pu lui tirer la queue », selon l'image de M. Krouchtchev. Le chameau a vu « une nation placée sous le signe de Dieu », selon le vocabulaire de M. Cabot Lodge.

Il n'y a plus guère de place pour les malentendus.

Aussi, ne devrait-on pas, en Occident ,se garder de montrer si clairement combien l'on redoute de voir MM. Eisenhower et Krouchtchev en arriver à se déclarer la paix ?

QUAND certaines valeurs s'effondrent en Bourse à la seule perspective du dialogue américano-soviétique, quand des hommes d'affaires vous disent calmement : « Le désarmement ? Ce serait une belle catastrophe ! », on est tenté de penser avec Jaurès que « le capitalisme porte la guerre comme la nuée porte l'orage ».

Sans doute les partisans de la guerre froide ont-ils de plus nobles arguments à opposer à une détente dans les relations entre les deux blocs, et à un désarmement progressif.

Il reste qu'aucune politique ne peut emporter plus largement l'adhésion des peuples que celle qui se donne pour objectif la conquête de la paix. Il faut être diplomate pour ne point le comprendre.

Françoise Giroud.

→

affirmé que Jésus les avait *réclamées* : le pouvoir de remettre les péchés et en particulier en raison de l'amour qu'on lui témoignait, le salut accordé à ceux qui reconnaissent son autorité, la vie éternelle assurée à ceux qui laissent tout à cause de lui, enfin le pouvoir de juger souverainement l'humanité.

Rien de pareil chez le Maître de Justice.

Jésus, dans son *enseignement*, a identifié l'amour pour Dieu, pour lui-même et pour tout prochein. C'est là l'*originalité* de son message par rapport à tout autre message religieux que nous rapporte l'Histoire.

Rien de pareil chez le Maître de Justice.

Chez ce Maître dont il n'est certes pas question de diminuer la stature spirituelle, il n'y a *rien de plus* que dans l'Ancien Testament, sur la Nouvelle Alliance, sa portée universelle, etc.

M. LOHY,
Cannes.

Jean-Paul Sartre et le théâtre

Je viens de lire l'entretien avec J.-P. Sartre sur le théâtre. Je l'attendais avec impatience depuis la semaine dernière. Il est aussi riche qu'on pouvait le prévoir. Il faut le relire, réfléchir. En tout cas, merci.

Cependant je me demande si l'interprétation de Brecht n'est pas un peu partielle, tirée vers un réalisme critique et si un aspect de l'œuvre n'est pas estompé. Cela me paraît sensible dans l'analyse de « Galileo Galilée » et dans l'explication donnée, à partir de là, de la distanciation, Jean-Paul Sartre dit : « Cet homme qui constitue la science est en même temps le premier qui la trahit »...

La scène finale, avec le disciple Andréa, me paraît rendre inacceptable cette interprétation : la rétractation n'est pas trahison de la science. Elle est délibérée et répond au souci qu'a Galilée de poursuivre des recherches dont le but est en définitive l'homme (« La science, dit le savant, doit alléger la fatigue de l'existence humaine. ») C'est à cela que Galilée se consacre dans sa retraite, malgré le risque.

Ainsi Brecht ne place pas le spectateur entre l'échec ou le dépassement dans le sacrifice accompli par fidélité à la science. Il dégage une autre manière d'y être fidèle et offre au spectateur une manière inhabituelle de dépasser la situation. Galilée choisit « les mains souillées plutôt que les mains vides », en pensant qu'à la science nouvelle doit correspondre une éthique nouvelle, réaliste.

J. COLOMBEL
Lyon.

Pas de prêt-à-penser !

Un de vos lecteurs, dans une lettre intitulée « La conclusion de Colette Audry », en arrive à une conclusion qui, pour ma part, est inacceptable : « Il me semble souhaitable, écrit-il, que « L'Express » sorte de son rôle de simple informateur pour entreprendre une œuvre de formation politique. »

Alors, selon lui, il faudrait que « L'Express » devienne un journal engagé, qu'il devienne tributaire d'idées préconçues plus ou moins justes, plus ou moins logiques ? Et tout cela, évidemment, aux dépens de la vérité, aux dépens de l'objectivité ! Peut-être voudriez-vous que « L'Express », qui reste à l'heure actuelle un des seuls journaux objectifs et indépendants devienne le porte-parole de Moscou, de Washington ou de Colombey-les-Deux-Eglises ?

Non, ne nous imposez pas du « prêt-à-penser ».

F. D.
Vichy.

En marge du cahier vert

M. J.P.C. (dans un récent courrier des lecteurs) se demande avec angoisse comment il est possible que les survivants des camps concentrationnaires de 1940-1945 puissent rester passifs devant les faits révélés par des publications comme celle du cahier vert.

Sans avoir lu celui-ci qui, hélas ! n'ajoute qu'à ce qui s'est déjà dit et publié, les anciens déportés peuvent assurer ce jeune et sympathique lecteur que les atteintes à la dignité humaine, qui font cortège à la guerre d'Algérie, troublent profondément, et depuis plusieurs années, la conscience des anciens déportés.

Avant même que n'éclate la guerre d'Algérie, un des meilleurs d'entre eux, David Roussel, a appelé l'attention du grand public sur la honteuse persistance de camps de concentration dans de trop nombreux pays et cette campagne a été approuvée par tous les anciens déportés.

Depuis lors, il est bon de savoir que des débats souvent passionnés ont agité les groupements d'anciens déportés sur la position publique à prendre, toute orientation politique mise à part, sur certaines méthodes de la pacification.

Il ne fait aucun doute que des ministres de la Ve République, anciens déportés, ne sont pas libres de manifester tous leurs sentiments à ce sujet ; seul Michelet, ministre de la Justice, survivant de Dachau, a pu faire mettre en place, après combien de sordides résistances, un régime pénitentiaire particulier pour l'ensemble des détenus algériens.

Que notre jeune ami sache en tout cas que tous les déportés de la Résistance estiment que l'individu qui pratique la torture, quel que soit son rang ou son poste, quel que soit le pays ou le régime qu'il sert, constitue l'extrême degré de la dégradation de l'être humain et doit tôt ou tard être rigoureusement éliminé d'une société civilisée.

G. DETRAVES
H. MARGRAFF
Déportés-Résistants

Le premier geste d'émancipation...

Il est assez peu probable que l'émancipation actuelle de l'Islam ait eu pour cause le choix politique de Kemal Ataturk. Tout au contraire, ce sont les prodromes de cette émancipation qui, dans une certaine mesure, lui ont imposé ce choix.

L'émancipation de l'Islam était commencée dans les esprits depuis plusieurs décennies quand Kemal est venu au pouvoir. Elle a pour point de départ la renaissance culturelle amorcée vers le milieu du XIXe siècle et à laquelle les orientalistes et les missionnaires européens et américains ont pris une part initiale prépondérante.

Sur le plan politique, le premier geste d'émancipation de l'Islam fut accompli par les Alliés de 1914-18 qui, précisément, affranchirent les peuples de race ou de langue arabe de la domination ottomane qu'ils subissaient depuis le moyen âge.

Le rôle essentiel a été celui d'agents britanniques pas toujours en accord avec la France, ni même avec leur propre gouvernement. On se souvient de la politique toute personnelle du colonel Lawrence. Pourtant, Lawrence lui-même reconnaît avoir volontairement circonscrit son action aux Arabes de la péninsule pour éviter de mettre le feu aux poudres en Egypte et en Algérie, ce qui eût tôt ou tard été le cas s'il avait cherché à soulever la Syrie ou la Mésopotamie.

La perte de ses dernières possessions « arabes » a été, somme toute, un bienfait pour la Turquie.

Coupé de l'Islam, auquel il tourne résolument le dos, Kemal Ataturk pourra se consacrer à la réorganisation intérieure de la Turquie, à la modernisation du pays, à son redressement économique et social avec les remarquables résultats que l'on sait.

A. GOUILLY
Bangui.

Réseau Fournier

Louis Fournier sera à Nevers le 24 septembre, à Moulins le 25, à Templeuve (Nord) le 1er octobre, à Caudry (Nord) le 2, à Landrecies (Nord) le 3 octobre 1959.

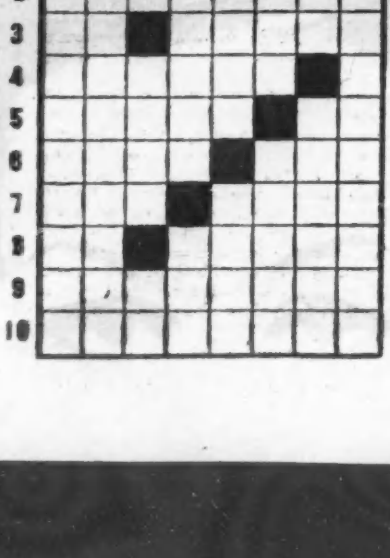
Mots croisés N° 206

HORIZONTALEMENT. — 1. Doit recevoir le produit d'une sputation, dans une expression courante vraiment peu académique. — 2. S'appliquait à un bloc suspecté par un sage. — 3. Symbole d'un métal, lui-même symbole de propreté. Recruter. — 4. Prend avec lui, dans son déplacement. — 5. Dîne, pour les chasseurs. Désigne un métal rare apparenté à un métal vil. — 6. Ne permet qu'un tout petit périple. Dix points acquis par le dernier preneur. — 7. Peut être noirci, en pleine innocence, mais aussi avec des intentions offensives. Se fit connaître à Reims, près de quinze siècles avant Kopa, et de tout autre manière. — 8. On y voit des jeux d'aiguilles en Bourgogne. Eléments d'une suite ou d'un ouvrage. — 9. Ministre, dit-on aussi. — 10. Trop vieille pour cacher tous ses petits-fils.

VERTICALEMENT. — I. Doit précéder, pour les intéressés, même les hors-d'œuvre ou le potage. — II. Assimiler ou abaisser, avilir. — III. Dans Sétif et Sfax. Les fleurs sont sa matière première. Localise. — IV. Utilisent un produit marin. Ne se recommande pas toujours. — V. Cette impératrice aimait les images. Partie d'une aiguille. — VI. Les Bayonnais la voient mourir sans émotion. C'est la débâcle. — VII. Désinence de carbures. Propriétaire d'un animal très aimé. — VIII. S'applique, en somme, à une région infestée de peste.

205	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	C	E	R	V	E	L	L	E
2	A	P	O	■	D	I	O	N
3	S	O	U	T	E	N	U	S
4	S	U	R	I	N	■	P	O
5	E	V	E	N	T	R	E	R
6	P	A	S	■	E	E	■	C
7	I	N	■	R	E	G	L	E
8	E	T	N	A	■	A	I	L
9	D	E	N	T	E	L	E	E
10	S	E	N	A	T	E	U	R

Solution du N° 205



PETITES ANNONCES

29, rue de Marignan - PARIS (8e) - BAL. 19-68
Minimum 5 lignes encadrées (42 lettres, signes ou espaces par ligne)
Tarif : 900 fr. la ligne (+ taxes 8,52 %)
PAYABLE D'AVANCE

OFFRES D'EMPLOIS (cadres)

CHEF DES VENTES
hors classe
pour promouvoir tout un service commercial au sein d'une très importante société vinicole de province. Age, diplômes et références importent peu. ON JUGERA SUR VALEUR.
Première lettre manuscrite et détaillée à ASSEO, 8, rue Charles-Bémont, à Croissy-sur-S. (S.-et-O.) qui transmettra

CAPITAUX

CHERCHE PRET 1re hypothèque sur immeuble à Paris (16e), toutes garanties, 15 U. Pour 1 an, int. 10 %. Ecrire HAVAS 1742-590 - Rue Vivienne, 17

MARCHANDISES (Achat)

C. T. S. ACHETE aux plus hauts cours GRAND COMPTANT tous articles tissus, confection, chaussures. Convoquez-nous sans engagement. Paris Province, 76, rue de Cléry - LOU. 79-86.

CONSTRUCTIONS NEUVES

CHOISY - LE - ROI
59, AVENUE ALFORTVILLE
Appart. 4 p., 65 m2, b. stand., gd balc., loggia, séchoir, asc., vide-ord., parc à jeux, boxes et parking. C. F. + prime 1.000. Livraison OCT., NOVEMBRE, DEC. Programme identique de 16 appart. livrés visibles sur place, 9 m. gare Orsay. Renseignements et vente 14 - 19 h. LAMARQ PHILIPPE S. A., 5, rue Renaissance, Paris-8e. BAL. 06-82

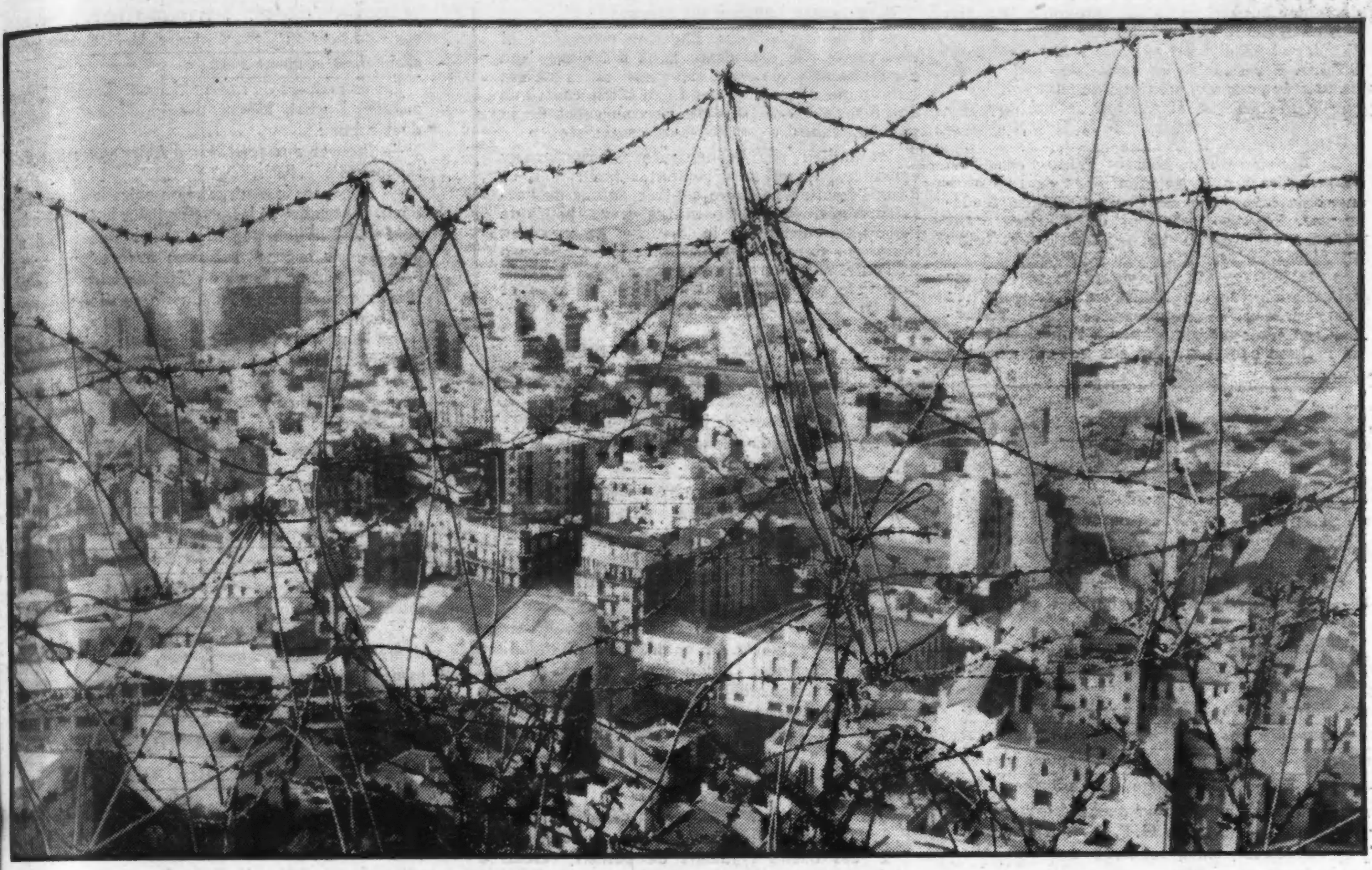
LEÇONS

LEÇONS DE PIANO et de solfège par professeur diplômé Cortot. Téléphoner entre 12 et 14 h. SUF. 06-54. KEPES, 41, r. Boulard (14e)

DIVERS

ECRIVEZ POUR LE CINEMA, LA RADIO, LA TELEVISION, LES JOURNAUX. Réalisez : films et enregistrements. Notice EX 50 francs. AGENCE LITTERAIRE DU CINEMA, 6, r. Favart, Paris-2e.

L'ŒUVRE FAMILIALE
MARIAGES 1er ordre. Sélection, haute réputation (25e année) De RUSSEL, 53, rue Legendre, Paris



ALGER, SEPTEMBRE 59
Derrière le vocabulaire, l'exégèse et la psychanalyse.

LA NATION

Quelle est la question ?

● *L'éditorial de J.-J. Servan-Schreiber.*

UNE semaine d'attente de la réaction des nationalistes algériens a fait naître, jour après jour, des espoirs ou des craintes, des interprétations multiples, des discussions passionnées, une infinité d'exégèses subtiles. C'est le génie gaulliste, depuis le 13 Mai, de susciter chaque fois par l'emploi particulier des mots de la langue politique une houle tourbillonnante qui donne à penser qu'un *acte* a été accompli. Cette fois plus que jamais.

Au milieu de toutes ces humeurs étrangement contradictoires, de celle de M. de Sérigny qui est mauvaise, mais de M. Lacoste qui est tranquille, de celle du général Challe qui est excellente, mais de Me Biaggi qui est furibonde ; au milieu des câbles et des flashes qui, de Tunis, Alger, Washington et l'O.N.U., apportent les impressions les plus divergentes, peut-on se faire une idée simple en examinant la plus simple question : y a-t-il quelque chose de nouveau ?

Essayons.

Challe et Masmoudi

Si l'on veut avoir une chance d'y parvenir, il faut surtout *ne pas* faire l'analyse du texte de la déclaration gaulliste de la semaine dernière. Car chacun peut y lire ce qu'il souhaite. L'Etat-Major de l'Armée est resté parfaitement calme et le commandant en chef en Algérie a produit une proclamation claironnante en se fondant sur ce qui, dans le texte du chef de l'Etat, apporte à l'Armée l'assurance que c'est la *pacification*, et en aucun cas la négociation, qui demeure le préalable à la détermination du peuple algérien. « *Plus que jamais, la lutte contre la rébellion va maintenant s'intensifier... Nous courrons sus aux rebelles... jusqu'à la pacification intégrale* », déclare le général Challe. Tandis qu'à l'autre bout, un aussi fin politique que le ministre tunisien Masmoudi peut expliquer : « *La déclaration du général de Gaulle comporte une ouverture politique et une dynamique... c'est la meilleure chance.* »

Les uns ont été frappés — à juste titre — par le fait qu'un homme d'Etat français prononçait, pour la première fois, les mots d'autodétermination et d'indépendance (quel que soit le contexte). Ils y ont vu un important progrès. Les autres — à non moins juste titre — ont trouvé dans le refus, plus catégorique encore qu'auparavant, de traiter avec les nationalistes une garantie confirmée que la solution resterait fermement entre les mains de la France, c'est-à-dire de l'Armée.

Ne continuons pas... Sur le plan des *faits*, quoi de neuf ?

Comme nous l'ont confié publiquement, avec une candeur touchante, les chefs des mouvements ultras d'Alger : « *Si le F.L.N. répond non, tout va bien.* » C'est la clef. Ils ont mis là, par cet aveu dénué d'artifice, le doigt sur le point précis, le seul point essentiel de toute l'affaire. Il importe fort peu que l'on innove en matière de vocabulaire, ou de droit politique algérien : il y a cinquante ans que ça dure. Personnalité algérienne, élections contrôlées, statut librement défini, collège unique, autodétermination : les vieux routiers d'Alger savent d'expérience que rien de tout cela ne signifie en soi le moindre changement — du moment, et aussi longtemps, que les nationalistes sont pourchassés, condamnés, dans les maquis ou dans les prisons, et que la guerre continue. Ils en ont vu d'autres. Après tous les statuts, toutes les lois-cadres, toutes les élections, toutes les promesses, ils savent bien que l'Algérie est plus à leur service que jamais, que l'argent de la métropole y coule à flots et que l'Armée y est souveraine. Si la guerre continue...

Mais si la guerre ne continuait pas ? Nous y sommes : tout est là. Rien d'autre ne compte. A partir de là tout deviendrait possible et l'avenir franco-algérien s'ouvrirait. Or, pour la première fois, les chefs du nationalisme algérien n'ont justement pas choisi de répondre non. Ils ont écouté les conseils politiques que les Tunisiens et les Marocains d'une part et les Américains de l'autre, leur ont instamment donnés après la déclaration de Gaulle : ne pas fermer la porte, essayer au contraire de l'ouvrir.

Si le dialogue s'engage

Alors, comme le disent Bourguiba et Masmoudi, une « dynamique » peut naître — la dynamique du dialogue. Il est bien vrai que rien dans l'allocution de Gaulle, aussi désagréable qu'ait pu en être à certains endroits le ton ou l'intention apparente, n'empêche le chef de l'Etat, s'il le veut, d'accepter le « dialogue » avec les « insurgés », c'est-à-dire la négociation avec les nationalistes. S'il le veut, et s'il le fait, à la suite de la réponse du F.L.N., une novation décisive sera alors intervenue.

Qu'est-ce qui nous prouve que le général de Gaulle est prêt à accomplir cet acte ? Rien. Qu'est-ce qui nous prouve le contraire ? Rien non plus. Chacun peut incliner sa conviction personnelle dans l'un ou l'autre sens en s'appuyant sur des morceaux de phrases (nous revenons à l'exégèse chartiste des textes gaullistes et à la psychanalyse indéfinie du personnage...) : nous n'en discuterons pas. Les faits vont incessamment trancher.

Mort du 13 Mai ?

Les choses pourraient se passer de dix manières différentes, et la forme importe peu. Les nationalistes algériens pourraient être reçus à Paris pour discuter des modalités du cessez-le-feu ; ou bien Ben Bella, actuellement emprisonné en France, pourrait être libéré et devenir un interlocuteur qualifié ; ou bien un délégué du général de Gaulle pourrait être envoyé à Tunis pour parler directement avec le F.L.N. ; et beaucoup d'autres formules sont imaginables... Si n'importe laquelle d'entre elles était adoptée et produisait, pour la première fois, un contact officiel entre le gouvernement français et les chefs nationalistes, la *dynamique* serait engagée. Et d'abord en ceci : il faudrait, dans cette hypothèse, une telle fermeté politique pour faire accepter ce développement aux ultras d'Alger et à l'Armée que l'affirmation de cette volonté constituerait *l'acte* qui modifierait le cours des choses.

Est-ce là ce qui va se produire ? Nous le saurons bientôt. Si oui, alors le 13 Mai, comme l'a exprimé un commentaire évidemment prématuré, sera effectivement « mort ». Sinon, si après la réponse du F.L.N. la seule réaction de Paris demeure, en fait, la poursuite de la pacification, le régime du 13 Mai sera, plus que jamais, fidèle à son origine et à sa logique interne — la primauté de l'Armée.

Voilà, me semble-t-il, à quoi très simplement se réduit l'essentiel si l'on veut bien considérer que la politique est faite d'actes et non d'imagination terminologique.

J.-J. S.-S.

Offrez
un vison
sauvage
MAURICE
KOTLER
10, rue La Boétie

CORRESPONDANCES EXPRESS

Mendès-France, socialiste

DIMANCHE, à l'issue d'un congrès rassemblant à Paris des délégués de soixante départements, M. Pierre Mendès France et ses amis politiques ex-radicaux ont pris la décision de rallier le parti socialiste autonome (P.S.A.).

Le P.S.A., fondé en 1958 par MM. Depreux, Verdier et Savary, est né de la scission du parti S.F.I.O. Il rassemble les socialistes qui se sont prononcés pour une politique de paix en Algérie par la négociation, et qui ont refusé de continuer à suivre les consignes de M. Guy Mollet, en particulier après le 13 mai.

La décision de M. Mendès France constitue, au-delà des problèmes immédiats de regroupement de la gauche, un choix politique fondamental. L'ancien président du Conseil, tirant la leçon des événements, écrit dans une lettre à M. Depreux, secrétaire général du P.S.A. :

« De plus en plus fortement je ressens que les exigences du progrès économique, condition du progrès social, les nécessités d'une planification qui seule peut imprimer à l'un et à l'autre un rythme adéquat, orientent nos efforts dans la voie du socialisme. D'un socialisme qui, pour triompher en France, devra s'inspirer de la tradition humaniste de Jean Jaurès et de Léon Blum. »

M. Edouard Depreux lui a répondu :

« Il nous plaît que l'homme courageux et clairvoyant, le démocrate sans défaillance qui a eu l'honneur de concentrer sur lui les mêmes haines que Jean Jaurès et Léon Blum, contribue d'une manière décisive au regroupement de la gauche française sur des bases socialistes. »

Au milieu des événements internationaux considérables qui se déroulent actuellement, et dans l'émotion publique centrée autour de l'affaire algérienne, cette mutation de politique intérieure concernant la gauche passe assez inaperçue dans la presse. Mais elle est porteuse d'avenir. Elle pourra offrir un espoir nouveau, une voie précise pour des efforts efficaces et constructifs. Nous y reviendrons dans nos prochains numéros.

L'EXPRESS.

LES TROIS RAISONS DE BEN BELLA

● La personnalité de Ben Bella, qui est actuellement interné à l'île d'Aix, est au centre de l'évolution actuelle du problème algérien. Son avocat français, Me Pierre Stibbe, est actuellement à Tunis. Un de ses avocats tunisiens, Me Abderrahmane Abdennebi, vient d'arriver en France. Le nom du détenu de l'île d'Aix est prononcé chaque fois que l'idée de prochaines négociations est mise en avant dans les milieux officiels. Aucune décision le concernant n'a encore été prise, mais plusieurs ont été envisagées. En particulier, il a été question de le transférer dans une résidence où il aurait un statut comparable à celui dont jouit actuellement Messali Hadj. Il a même été envisagé de l'autoriser à se rendre à Tunis, sur parole, pour qu'il puisse y consulter les autres membres du G. P. R. A. L'hypothèse la plus audacieuse, enfin, concerne une éventuelle rencontre avec un ministre.

Jusqu'à présent, Ben Bella se borne à dire qu'il lui est absolument impossible, pour trois raisons, d'envisager de jouer un rôle quelconque dans l'évolution politique du drame algérien. Et il énumère les trois raisons :

1°) il est prisonnier ;

2°) il ne fera jamais rien sans l'assentiment de ses compagnons de lutte ;

3°) personne ne lui a rien demandé officiellement.

TROIS ARBITRAGES SUR LE BUDGET 1960

● Les derniers arbitrages du budget 1960 ont été rendus mercredi. Dès avant la réunion du Conseil interministériel, il était déjà évident que plusieurs ministres, dont les demandes avaient été repoussées jusque-là, ne pourraient obtenir satisfaction. Tel est le cas, entre autres, de M. Cornut-Gentille (P. T. T.), et de M. Boulloche (Education nationale).

I. Le ministre des P. T. T. avait demandé une dizaine de milliards (sur les 40 milliards de bénéfices réalisés par son département), afin de satisfaire certaines revendications légitimes et modérées du petit personnel des Postes et Télécommunications. Les Finances ne lui offraient qu'un milliard et demi.

Deux conséquences :

1° La crise du recrutement dont souffrent les P. T. T. va s'aggraver. Un contrôleur des installations électro-mécaniques débute dans l'industrie privée à 66.000 francs et atteint 110.000 francs par mois en fin de carrière.

Aux P. T. T., le salaire de début est de 50.780 fr.; il passe en fin de carrière à 63.800 francs, soit moins qu'un salaire de débutant dans le secteur privé.

Sur 300 postes à pourvoir au début de l'été, les P. T. T. n'ont pu recruter que 200 contrôleurs.

2° Les quatre syndicats de postiers, résolus à défendre « jusqu'au bout » leurs revendications minimums approuvées par le ministre, se réunissent cette semaine pour arrêter leur ligne d'action.

II. L'Education Nationale, de son côté, demandait 31 milliards supplémentaires, contre 15 offerts par M. Pinay.

Sur ce total, 6 milliards devaient permettre de recruter 26.000 enseignants du secondaire et du technique, 6 autres milliards faciliter, par des bourses, l'accès de l'enseignement secondaire aux jeunes gens de condition modeste.

L'amputation de ces demandes de crédits signifie, pour les 200.000 jeunes qui, chaque année, à partir de 1963, chercheront un emploi, une proportion accrue de manœuvres et d'O. S.

Or, les dernières statistiques révèlent que, durant les cinq dernières années, l'industrie recrutait trois fois plus de cadres et de techniciens qu'auparavant, sans pouvoir satisfaire ses besoins, alors que le nombre des emplois non qualifiés est en recul.

III. Les investissements agricoles, enfin, demeurent nettement en-deçà des prévisions du Troisième Plan. Sur la soixantaine de milliards annuels que celui-ci considère comme le minimum absolu, 25 seulement sont inscrits dans la loi-programme. Travaux de voirie et d'hydraulique générale n'y figurent pas.

Or, la pénurie actuelle de lait est directement liée, dans de nombreuses communes rurales, à l'absence d'eau courante. Des vaches qui, suffisamment abreuvées, donnerait 10 litres de lait par jour, en fournissent 1 à 3 litres.

« Les paysans ne se gênent pas pour dire, notent « Les Echos », que la réalisation de l'adduction d'eau partout est plus urgente que celle du Plan de Constantine. »

RAISONS ET OBJECTIFS DES FONDATEURS DU « R. A. F. »

● Sur les 552 députés que compte l'Assemblée Nationale, il y en a plus de 400 (212 U. N. R., 118 indépendants et 72 Algériens) qui se sont fait élire en se réclamant du général de Gaulle et en utilisant le slogan de l' « Algérie française ».

En entendant le président de la République offrir à l'Algérie la possibilité de la sécession, ils ont eu l'impression d'une contradiction intolérable.

Les fondateurs du Rassemblement pour l'Algérie Française — en tête desquels se trouve M. de Lacoste-Lareymondie, député indépendant de Charente-Maritime, ancien collaborateur du général Salan — ont pour dessein d'exploiter ce malaise.

Ne pouvant prendre position ouvertement contre de Gaulle, les promoteurs du R. A. F. ont décidé de lancer la bataille pour la « francisation ». Ils y ont été puissamment aidés par M. Soustelle qui a lancé ce mot d'ordre dès le jour de la déclaration et qui, quarante-huit heures plus tard, a adressé aux membres du Comité central U. N. R. une lettre allant dans le même sens.

Les animateurs du Rassemblement (Lacoste-Lareymondie, Duchet, Bidault, Biaggi, Thomazo) ont un double but :

— Prouver aux activistes d'Alger qu'ils ont « du répondant » à Paris.

— Dénoncer la contradiction entre la déclaration du 16 septembre et les propos tenus le 8 septembre au Palais-Bourbon par M. Michel Debré (« Il n'y aura jamais aucune discussion avec l'étranger sur l'Algérie, aucune virtualité d'Etat algérien. Le caractère constitutionnel de l'Algérie territoire français est formel. »)

Sur le plan de la tactique parlementaire, les élus indépendants qui ont donné leur adhésion au R. A. F. ont pour objectif de « décrocher » certains U. N. R. de l'appareil du parti.

Ce dernier a réagi brutalement en condamnant la double appartenance (U. N. R. et R. A. F.) et en télégraphiant à tous les élus locaux pour leur interdire d'adhérer au Rassemblement.

L'Elysée est également intervenu et a obtenu de M. Picart, député U. N. R., qu'il démente toute parenté entre le R. A. F. et l'Union pour le salut et le renouveau de l'Algérie française dont il est le secrétaire général.

Plusieurs responsables de l'U. S. R. A. F., cependant, ont tenu, dès mardi soir, une réunion commune avec les parlementaires qui ont adhéré au R. A. F.

RENFORT CATHOLIQUE POUR M. DEL DUCA

● M. André Berthet, président du Syndicat national de la Presse périodique de province, vient d'adresser à M. Michel Debré le texte d'une proposition de résolution destinée à « mettre un terme aux abus de la presse du crime et de la presse du cœur ».

Ce texte invite le gouvernement à refuser un numéro d'inscription à la commission paritaire des papiers de presse, notamment aux publications féminines dont la partie rédactionnelle ne serait pas pour 90 % au moins consacrée à des informations générales, les « contes roses » et les bandes dessinées ne pouvant excéder 10 % de l'ensemble.

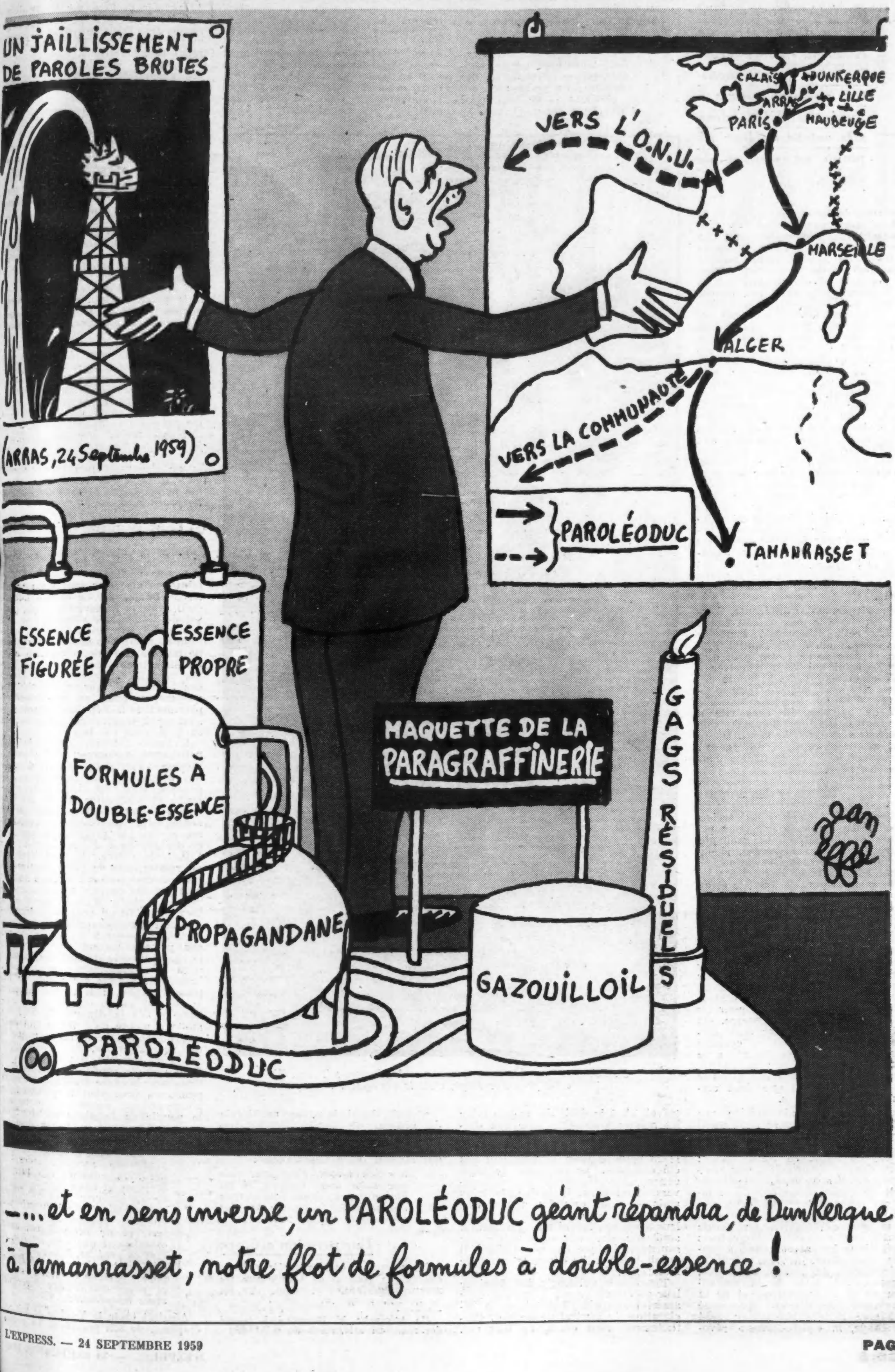
L'exposé des motifs incrimine « l'influence néfaste de ces publications pour la jeunesse », et déclare « contraire aux intérêts de la nation de gaspiller de précieuses devises à l'achat de papier pour servir de véhicule à cette littérature délétère », et contraire aux intérêts de la presse de maintenir à la presse du cœur les avantages fiscaux et postaux accordés aux journaux et périodiques présentant un « intérêt général quant à la diffusion de la pensée ». Ces allégements ne sont consentis qu'aux publications ayant un numéro d'inscription à la commission paritaire du papier...

C'est évidemment le grand maître de la presse du cœur, M. Del Duca, qui est visé. M. Del Duca est aussi le propriétaire du quotidien « Paris-Journal » (dont la nouvelle formule est lancée cette semaine sous le titre de « Paris-Jour ») et de la plus moderne imprimerie de France. Or, le groupe Amaury (« Parisien Libéré », « Carrefour », etc.) n'a jamais pardonné à M. Del Duca son immixtion dans la presse quotidienne. La proposition de M. Berthet ne peut être qu'accueillie favorablement par ce groupe puissant au sein de la Fédération de la Presse.

Mais M. Del Duca vient de recevoir un puissant renfort, celui de la presse catholique qui ne paraît pas disposée à appuyer cette offensive pseudo-moralisatrice. Son congrès national, qui s'est tenu les 12 et 13 septembre à la Mutualité, a adopté un rapport de son vice-président, M. Georges Montaron, directeur de « Témoignage Chrétien », qui s'élève contre toute tentative de discrimination entre les publications :

« Qu'on n'imagine pas que notre qualité de journalistes catholiques nous empêche de voir et la manœuvre et l'engrenage... Pour nous, il n'y a pas l'ombre d'une hésitation. Nous n'approuvons pas une telle opération, quoi que nous pensions de la presse du cœur. Qu'on ne compte pas sur nous pour la faciliter. »

DANS LES PIPE-LINES DE LA GRANDEUR...



—... et en sens inverse, un PAROLÉODUC géant répandra, de Dunkerque à Tamanrasset, notre flot de formules à double-essence !

TUNIS

Un choix mûrement pesé

● *Notre envoyé spécial* **Jean Daniel** *raconte comment se sont déroulés, chez les nationalistes algériens réunis à Tunis, les débats décisifs autour de leur réponse au général de Gaulle.*

ILS sont douze — dix ministres et deux secrétaires d'Etat — qui délibèrent sans désemparer dans une villa du Belvédère à Tunis, ancienne résidence de M. Bourguiba mise à la disposition de M. Ferhat Abbas. Sur ces douze hommes, sept ont eu des responsabilités militaires. Ils ont commandé des willayas. L'un d'entre eux, Mahmoud Cherif, a même été en Italie en 1943 l'un des plus jeunes officiers de l'Armée française. Les autres sont des « politiques ». C'est-à-dire qu'ils sont arrivés à l'insurrection après une vie entière de militants réformistes ou révolutionnaires.

Ils discutent. On a l'habitude de les opposer les uns aux autres, les « durs » aux « mous », selon qu'ils sont militaires ou politiques. Parfois ils se confient plus volontiers aux étrangers qu'aux Français et ils disent que les comptes rendus sur leurs délibérations leur font hausser les épaules. Chacun est successivement « dur » puis « mou » dans une même journée, quelquefois dans une même heure. La ligne de partage est difficile à faire. Les politiques sont devenus révolutionnaires, les militaires ont pris des responsabilités politiques. Le temps — dans six semaines la guerre aura cinq ans — a effacé bien des complexes, et bien des divisions.

Ils sont néanmoins différents. Comment exprimer le plus objectivement possible cette différence ? Peut-être par l'époque où ils ont quitté l'Algérie, la date de l'exil. On peut dire qu'entre celui qui vient d'arriver à Tunis et celui qui y est depuis des années il y a une nette différence de réflexes, d'attitude et peut-être même aussi de perspectives. Très vite il y a, entre eux, les hommes « de l'intérieur » et ceux de l'exil. Où se situe, essentiellement, la différence ? Exactement là où on la trouve dans toutes les révolutions.

Textes et documents

L'homme de l'intérieur qui arrive, fiévreux, disponible, ayant pour patrie la guérilla atroce et exaltante, est saisi par l'univers serein, rigoureusement hiérarchisé et minutieusement administré de l'exil. Dans les colonies algériennes de Tunisie et du Maroc l'organisation du F.L.N. exerce un contrôle auquel rien n'échappe. Les ministres, les cabinets ministériels, l'Armée, la police, les fonctionnaires, tout donne l'impression qu'une portion de l'Algérie est indépendante, et que le reste n'a été que provisoirement amputé, qu'il ne s'agit que de le reconquérir. Pour les comprendre il suffit, d'ailleurs, de passer d'Alger à Tunis. Le choc est grand pour les plus indifférents à cette guerre. On est tenté alors d'expliquer ainsi certaines attitudes anciennes, certains refus. A Tunis, où les Algériens ne vivent que pour et par la guerre, la première impression est qu'on y sent moins le conflit que dans certains milieux parisiens.

C'est dans cette atmosphère que soudain douze hommes se sont sentis chargés du destin de l'Algérie. Ils ont pu lire des dépêches venant d'Alger, de Paris, de New York : « *Tout dépend désormais de la réaction du F.L.N.* » Le général de Gaulle venait de parler, ébranlant d'une façon ou d'une autre tous ceux qui dans le monde entier sont concernés par la guerre d'Algérie. La parole revenait aux « douze ». Pour leurs délibérations ils ont demandé à plusieurs exemplaires des documents : la déclaration du général de Gaulle, évidemment, le texte de la Constitution de la Vᵉ République et de la Communauté, le discours prononcé par Pierre Mendès France en 1954 à Carthage, la « plate-forme » révolutionnaire dite de « la vallée de la Soummam », enfin des notes résumant les interprétations du message du président de la République française soit par les nombreux émissaires, autorisés ou pas, venus de Paris, soit des interprétations faites par des hommes politiques français et publiées dans les journaux.

Le mot d'ordre

Comparant leurs expériences réciproques, les envoyés spéciaux se sont mis d'accord sur un point : ce qui a fait le plus l'unité de ces douze hommes dès qu'ils se sont mis au travail c'est le désir de ne pas subir les mêmes accusations que l'an dernier. Après leur refus brutal, opposé à l'invitation du général de Gaulle le 28 octobre 1958, ils n'avaient pas été épargnés. Le triomphe de leurs ennemis, la déception de leurs adversaires loyaux, la colère de leurs amis — tout cela les a marqués. L'approbation des combattants ne leur avait pas fourni une justification suffisante. On avait senti naître une sourde résistance des populations. Il fallait cette fois « faire preuve de maturité ».

(Rapho.)

M. BOURGUIBA EN DISCUSSION AVEC LES ALGÉRIENS A TUNIS. (1)
« La première étape, c'est le dialogue... »

Est-ce cela qui leur a fait dominer leur déception première et même leur amertume, après l'audition de la déclaration du général de Gaulle ? Partiellement, sans doute, en tout cas. Les jeunes Algériens qui n'avaient pas caché leur irritation le mercredi soir, aussitôt après l'émission à la radio, affirmaient dès le jeudi matin que tout n'était pas négatif dans la déclaration. Le mot d'ordre avait été lancé en quelques heures, dans la nuit. A qui en revient l'initiative ? On dit que c'est à un « militaire », impressionné par le fait que, même noyés, figurent les mots d'indépendance, de sécession, de gouvernement des Algériens par des Algériens. On s'est battu, aussi, pour des mots pendant cinq ans en Algérie : quoi d'étonnant à ce que ces mots changent le cours des choses ?

Et puis, depuis le voyage en Algérie du général de Gaulle, l'expression « autodétermination » avait fait du chemin. C'est un jeune intellectuel qui m'avait dit à Casablanca :

> « *Après tout, c'est pour cela que nous nous battons, si on nous donne ce droit, nous aurons obtenu notre conquête la plus importante depuis 1830.* »

Une pression efficace

La pression qu'a peut-être voulu exercer le général de Gaulle sur les masses algériennes et même sur les troupes du F.L.N. a été, en ce sens, effective. Les Algériens ont senti, en certains cas avant leurs chefs, qu'ils venaient de remporter une substantielle victoire et que cette victoire pouvait les rapprocher et de de Gaulle et de la France.

Après, vint l'ère de l'exégèse. Naturellement le message du général est appris par cœur, on oppose les uns aux autres tels mots, telles phrases, telles interprétations, et comme cela se passe en Tunisie, pays privilégié des négociateurs talmudiques, inlassable forum pour joutes juridiques, la critique des textes et l'analyse grammaticale ont pris des dimensions passionnées. De ce point de vue on peut dire que déjà un certain dialogue est né. Il y a quelques semaines, en Tunisie, la réalité de la guerre d'Algérie et son exploitation par la propagande du F.L.N. faisaient qu'il n'y était question que des malheurs. Aujourd'hui, comme après Carthage, on vit ici à l'heure politique française.

Les mots de la langue gaulliste sont entrés dans les mœurs, Algériens et Tunisiens parlent « *de la nature des choses* », « *du monde qui est ce que nous savons* » et de « *la situation qui est ce qu'elle est* ». On se met à la place du général, on examine quelles réactions il peut provoquer à Alger. Cela n'empêche pas toujours de se méfier, de trouver le président de la République française parfois « *monstrueusement machiavélique* », parfois « *redoutable manœuvrier* », mais enfin une singulière conversion politique s'est opérée tandis que continuent ailleurs les combats. C'est un fait : on a envie de « discuter ». On prête à l'un des militaires, réputé le plus « dur », ce mot : « *Pour moi, je n'ai pas vu d'ouverture dans le discours du général de Gaulle, mais je ne demande qu'à être persuadé qu'il y en a une et si on arrive à me persuader je serai d'accord pour en profiter...* »

L'intervention de Bourguiba

Dans ce climat soudain « tunisien », le prince de la négociation a trouvé un terrain favorable. Cinq ministres algériens sont allés consulter M. Bourguiba. Ce dernier, depuis qu'il avait lu la déclaration du général de Gaulle, les attendait de pied ferme. En très grande forme, impatient de montrer à nouveau ses talents de manœuvrier, de calculateur et de duelliste triomphant de voir se tourner vers la diplomatie où il excelle des hommes de guerre qui n'avaient que mépris pour les non-violents, le président de la République tunisienne s'est payé le luxe de leur dire tout ce qu'il avait sur le cœur.

L'exposé fut un cours brillant, pathétique, savoureux de « bourguibisme » : l'intransigeance c'est l'arme des faibles ou des inconscients. Le courage c'est de risquer l'impopularité et d'accepter les étapes à la condition que l'heure historique ait sonné. Un mouvement révolutionnaire c'est la préparation militaire et diplomatique du rendez-vous que l'Histoire donne. Il faut être prêt au rendez-vous de l'Histoire ; si l'on rate ce rendez-vous, l'Histoire ne vous rate pas. On ne peut accepter les étapes qu'à partir d'un tremplin et ce tremplin c'est un contexte international, certains mots qui sont prononcés, certaines mesures irréversibles qui sont prises et surtout la présence dans le camp adverse d'hommes qui soient à la fois autoritaires et réalistes. Lorsqu'on a tous ces atouts on n'a plus d'excuses : il faut transporter le combat sur le terrain de la politique et de la diplomatie. Et Bourguiba a ajouté qu'il ferait tout pour que la guerre cesse et pour que le dialogue s'amorce. Parmi ses interlocuteurs l'un fit des objections de fond : quelle confiance dans les élections avec l'armée française ? L'indépendance prévoyant le partage ? Le gouvernement autonome partageant le peuple en fractions raciales ? La consultation se faisant par département, etc. Bourguiba répondit :

> « *Toutes vos exigences concernent une seconde étape, la première consiste à ouvrir le dialogue et vous avez le moyen de parler, cela vous est offert. A vrai dire, je ne croyais pas que cela pouvait vous être offert, et de cette façon, mais maintenant que cela est fait, il faut en profiter, il se peut même que tout cela soit bénéfique pour l'Afrique du Nord entière et pour établir des bases de vraie coopération...* »

Aussitôt toute la Tunisie se mit au diapason de son président. La presse

(1) A gauche, M. Boumendjel, chargé des relations extérieures du G.P.R.A.

(Y. Dalain-Rapho.)

M. Ferhat Abbas chez lui
Une analyse en trois points.

ne publia aucune information extrémiste ou violemment hostile à de Gaulle. La radio mit l'accent sur les possibilités de dialogue. Le ministre de l'Information, M. Masmoudi, alla même jusqu'à faire une remarquable déclaration radiodiffusée dans laquelle il soulignait le devoir des vrais frères de l'Algérie : non pas la surenchère de ceux que la guerre ne peut pas toucher, mais la coopération de ceux qui veulent la paix. Les Algériens, disait-il, ne sont les martyrs ni de l'impérialisme égyptien ni des manœuvres internationales, ils ne sont pas non plus le tremplin de certains hommes d'Etat étrangers.

Le lendemain ce fut une avalanche de contre-offensives. Le colonel Nasser dénonça le discours du général de Gaulle et conseilla publiquement aux Algériens de refuser, le bureau politique du parti communiste soviétique fit de même, aussitôt suivi par le parti communiste algérien. De New York certains correspondants de la presse tunisienne croyaient pouvoir assurer que le monde afro-asiatique avait été défavorablement impressionné par la nouvelle politique algérienne de la France et qu'enfin les Américains eux-mêmes étaient prêts à aider les Algériens au cas où ces derniers repousseraient le plan de Gaulle.

C'est après tout cela que l'on put se rendre compte de la détermination nouvelle des leaders du F.L.N. Les Russes ? Pendant cinq ans on avait espéré leur aide, que celle-ci vint aujourd'hui paraissait trop conforme à un certain jeu international pour être pris en considération. L'Egypte ? L'opposition Nasser-Bourguiba jouait un trop grand rôle dans l'attitude de Nasser et, par ailleurs, le dépit était visible depuis que la réunion du gouvernement avait été décidée à Tunis. Quant au monde afro-asiatique, si précieux, si essentiel pour les batailles diplomatiques depuis quelque temps, les informations orientées qu'on avait sur lui n'arrivaient pas à triompher des souvenirs de solitude profonde que les Algériens ont toujours éprouvée dans leur combat. Le fait le plus important de l'évolution politique du F.L.N. c'est peut-être de se sentir responsable vis-à-vis du peuple algérien, responsable jusqu'à envisager un certain nombre de sacrifices que l'on jugeait, il y a quelques mois, inconcevables. Cette évolution ils entendent la faire seuls ; s'ils ont été sensibles aux arguments de Bourguiba c'est qu'ils étaient prêts déjà à les entendre.

Un « référendum »

C'est aussi, et surtout, que les consultations auxquelles ils ont procédé ont été positives. Près de la villa du Belvédère, où les douze siègent, sont réunis presque tous les chefs maquisards de l'intérieur venus depuis peu d'Algérie : ils sont à chaque moment consultés. En outre, le gouvernement algérien procède à un véritable référendum parmi les combattants. Le but est d'avoir l'avis de quelque dix mille maquisards, de tous échelons, de toutes origines, et consultés avec méthode. On croit que le résultat de ces consultations leur a donné, à eux aussi, « les mains libres ». Sans ce résultat ni M. Bourguiba ni personne n'aurait pu infléchir leur opinion.

C'est ainsi que, selon un mot d'ordre, appelé par la base et formulé par le sommet, il a été convenu de voir avant toute chose dans la déclaration du général de Gaulle une « innovation politique considérable ». Cette innovation consiste pour les Algériens en trois points essentiels :

1° La clarté. Après des mois et des mois de spéculations contradictoires sur les intentions supposées du général de Gaulle, voici enfin, exposée avec netteté, la politique algérienne de la France, et cet exposé est fait par un homme assuré de l'autorité et de la stabilité. C'est un interlocuteur, on sait à qui s'adresser, on a envie de parler.

2° La « révolution ». Pour la première fois depuis la conquête, une certaine souveraineté est transférée, au moins dans son principe, au peuple algérien. Le général de Gaulle estime qu'il a fait cette révolution l'an dernier avec le collège unique, mais à cette époque il n'y avait pas d'engagement solennel, à la face du monde, sur le droit à l'autodétermination.

3° L'invitation. La possibilité pour « les chefs » politiques du soulèvement de discuter avec le gouvernement français des débats du scrutin et des institutions, si elle s'ajoute à la possibilité de discuter des conditions de cessez-le-feu, constitue une sérieuse ouverture pour amorcer un dialogue.

Le même pari

Pour tout le reste, aux yeux de la majorité des leaders algériens, il n'y a que pièges, embûches, et savantes impasses. De leur point de vue, et pour leur cause, leur devoir est de toute façon de considérer l'adversaire comme de mauvaise foi et nourrissant des intentions contraires à leurs intérêts. Le problème revenait donc à se demander si les possibilités de manœuvre de l'adversaire augmentaient ou diminuaient avant ou après un éventuel dialogue. Le choix de considérer avant toute autre chose le principe du dialogue est donc déjà révélateur : le F.L.N. croit pouvoir être mis par le général de Gaulle sur le chemin de son objectif même si les obstacles abondent ensuite sur ce chemin.

Quel est l'objectif ? Evidemment l'indépendance. Mais la concession à faire — immense aux yeux du F.L.N. — c'est d'accepter que l'autodétermination passe par le suffrage universel au lieu qu'on considérait, jusque là, que du fait de l'insurrection l'Algérie s'était déjà « autodéterminée ». Cette concession aboutit en fait à la disparition du gouvernement algérien en tant que tel et à sa conversion en formation politique, affrontant pacifiquement la compétition électorale. Si cette concession a lieu, c'est aussi du côté du F.L.N. une « révolution », une manifestation de confiance en soi, enfin une acceptation de jouer le jeu du général de Gaulle, d'entrer dans son système, de relever le défi, bref de tenir le même pari dans un but opposé.

Comment en sont-ils arrivés là ? Se rend-on compte du point où ils se trouvaient l'an dernier encore ? La logique implicite de toutes leurs entreprises et de chacun de leurs actes paraissait être l'attente de l'effondrement de la France.

Se préparant à une guerre de plusieurs années encore, voyant le monde

LA GRANDE SÉVERINE
le nouveau restaurant littéraire, vous propose ses grillades de viandes, poissons ou homards.
Le jardin d'hiver, le bar 1900, la salle aux tarots et la salle Suédoise vous offrent leur cadre unique.
(Soupers dansants dan. la cave romane à partir du 18 Septembre).
Ouvert tous les jours, de midi à minuit.
7, RUE SAINT-SÉVERIN
(près de l'Eglise)
DANTON 15-54

la brosse à dents électrique
seule permet le brossage vertical
si difficile à réaliser
à la main et tant recommandé
par votre dentiste
11.500 F. (75 F. la tige-brosse interchangeable)
pharmacies, instituts de beauté, grandes parfumeries.
broxodent
Garantie 5 ans
Marque déposée - Brevets tous pays

→

s'intéresser de plus en plus à eux, s'ouvrant à de nouvelles alliances, se refusant à admettre qu'il y eût quelque chose en Algérie en dehors d'eux, écartant enfin table ronde, autonomie interne, élections, ils s'étaient enlisés dans l'intransigeante exigence de l'indépendance absolue. On peut dire que le premier dégel, bien que rien de public n'en soit résulté, eut lieu avec l'embarras où les avaient mis les négociations officieuses entreprises par des émissaires du général de Gaulle avant la conférence de presse du 28 octobre 1958. Ils s'aperçurent alors qu'ils n'étaient pas prêts ni préparés à la paix.

Le spectre du partage

Mais en fait ils ont surtout découvert que le temps qui travaillait pour eux à l'extérieur ne paraissait pas avoir en Algérie même des effets identiques. La guerre rend toutes les situations si complexes et si enchevêtrées qu'elle aboutit souvent à la solution désespérée du partage. On l'a bien vu jadis en Irlande et récemment en Corée. Comme le leur disait un jour un subtil observateur étranger :

> *« Le risque de partage après lassitude des deux adversaires est bien plus grand que celui contenu dans la menace du général de Gaulle au cas où serait choisie la sécession. »*

Dans deux ans, les 120.000 musulmans de l'armée française et les fonctionnaires musulmans auront encore augmenté simplement parce qu'il faut vivre, que, s'il y a comédie, à force de bien la jouer elle finit par être vécue et que les grèves trop longues échouent. Et comme de son côté, aidé par la jeunesse et par l'extérieur, le F.L.N. se sera lui aussi sans aucun doute fortifié, le déchirement se perpétuera, ira s'amplifiant dans la plus lamentable des guerres civiles sans aucun profit pour aucune des parties en présence.

C'est le mérite du général de Gaulle de l'avoir compris à un moment où l'on voyait la guerre scléroser toutes les positions. C'est le mérite actuel du F.L.N. de passer sur ce qui, dans les propos du général de Gaulle, pouvait être un obstacle au dialogue.

La politisation du F.L.N. est aujourd'hui large, réconfortante. Il se peut que des faits surviennent qui paraissent retarder encore l'heure de la négociation ou plus exactement de l'entente sur les conditions de l'administration provisoire de l'Algérie. Mais il est sûr désormais que d'autres tentatives pourront être entreprises car il y a de chaque côté des interlocuteurs et que le mouvement va vers une solution constructive.

Deux attitudes

Deux propositions ont été discutées entre ceux qui font une relative confiance aux propos du général de Gaulle et les autres.

Les premiers, sensibles au fait que le général de Gaulle a donné un contenu politique au triptyque de M. Guy Mollet, impressionnés par la relation de l'entrevue du 4 juillet 1958 au cours de laquelle le général de Gaulle déclarait à M. Masmoudi, alors ambassadeur de Tunisie à Paris, à peu près l'essentiel de son dernier discours radiodiffusé (ce qui montre une constance dans la ligne politique qui le met à l'abri de l'accusation de manœuvres politiques), les premiers donc voulaient prendre au mot, à ses propres mots, le général et ne rien inscrire dans la réponse qui gêne de façon quelconque un dialogue.

Les autres — ils sont plus nombreux — entendaient faire une réponse point par point au discours du général. Les demandes de garanties seraient énumérées. Les contre-propositions seraient formulées, déjà il serait question de la libération de Ben Bella, de la diminution des forces armées françaises et de l'organisation pratique du référendum.

Quoi qu'il en soit, le progrès est considérable. Le problème s'est en fait circonscrit sur une question de fond.

Les garanties

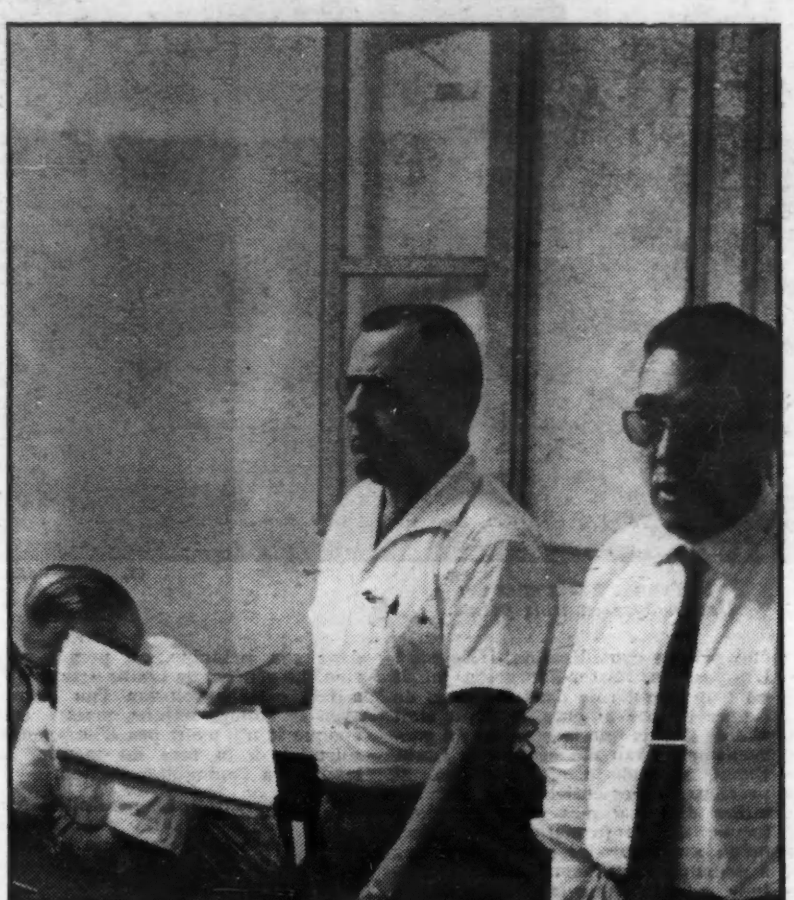
C'est cela qui a rendu essentiels et déterminants les doutes que l'on a sur l'adversaire et les objections que l'on formule sur les thèses finales (le détail des options du référendum). Les questions que l'on décidait tout à l'heure de considérer tactiquement comme secondaires soulèvent des difficultés qui rejaillissent sur la décision elle-même : le général de Gaulle acceptera-t-il de discuter avec le F.L.N. des conditions précises d'un arrêt des hostilités et des conditions non moins précises de l'installation d'organismes mixtes pour préparer la consultation ? Les deux souverainetés en présence s'étant en somme mises d'accord pour affirmer que ni l'une ni l'autre ne pouvait s'exercer en Algérie et qu'il appartenait au seul peuple algérien de décider de son destin, ne doivent-elles pas se mettre aussi d'accord pour choisir un organisme qui tout à la fois les contienne et les dépasse toutes deux, en vue d'assurer la liberté et l'authenticité parfaites de la consultation algérienne ? S'il est répondu que l'on retrouve par un biais la « reconnaissance » d'une représentativité que l'on veut précisément exclure, alors ne faut-il pas à ce moment s'en remettre à des instances internationales ?

Il s'agit évidemment là d'une argumentation particulièrement vigoureuse que le F.L.N. tenait à inscrire dans un décorum éclatant : nous sommes prêts, envisageaient-ils de dire, à faire cesser le feu immédiatement. Vous attendez qu'il y ait moins de deux cents morts en un an, nous vous proposons qu'il n'y en ait plus du tout dès demain, mais pour cela il faut que nous parlions de ce droit que nous voulons donner, nous et vous, au peuple algérien de se déterminer.

Pour avoir l'assurance que l'on pourrait s'orienter dans une telle perspective, les leaders F.L.N. ont cherché à se servir d'une mission américaine. Le soutien tuniso-marocain leur est cher, et ils pourront trouver précieuse, plus tard, l'intervention de M. Bourguiba et du roi Mohammed V. Il n'est pas sûr, d'autre part, qu'une conférence tripartite ne favorise pas, aux yeux des Algériens, les concessions qu'ils ont jugées nécessaires. Mais sur l'essentiel ils ont pris langue avec les Américains. La dernière entrevue de MM. Christian Herter et Mokkadem, ministre tunisien des Affaires étrangères, s'est déroulée sous le signe d'une sorte de bons offices américains. Les Américains déclarent qu'on les a plus ou moins associés à une déclaration qu'ils ont trouvée incomplète lorsqu'elle a été formulée. S'estimant associés à la France ils se considèrent comme chargés d'obtenir une adhésion à sa cause et ils ne voient pas pourquoi leur mission s'arrêterait au F.L.N. exclusivement.

Pour le moment donc une partie serrée est en train de se jouer. Ceux qui — Algériens ou Tunisiens — ne doutent pas des intentions de de Gaulle (c'est paradoxal : il y en a peu, mais il y en a) estiment qu'il ne faut pas encore mettre de Gaulle au pied du mur avec les risques d'explosion algéroise que cela comporterait. La majorité des autres a eu tellement de mal à se résigner à l'épreuve diplomatique qu'elle s'indigne à l'idée de « protéger » de Gaulle. L'un d'entre eux a pourtant dit : *« Désormais il a partie liée avec nous... »*

JEAN DANIEL.



UNE RÉUNION « ULTRA » A ALGER (1).
« ...à condition de garder notre doigt sur la gâchette. »

(1) Présidée par M. Arnould (à gauche) et réunissant les Anciens Combattants. Le photographe qui a pris ce cliché nous précise dans la légende accompagnant la photo : « ...On nous a mis à la porte au bout de deux minutes. La réunion s'est alors déroulée dans le plus parfait calme et la plus entière courtoisie. On les entendait gueuler d'en bas et leurs phrases commençaient toutes par « pédé, c..., salope, etc.

ALGER

De l'Aletti à la Casbah

● ***Notre envoyé spéc***
***Claude Krief**, après e*
quête auprès des off
ciers, des Européens
***des Musulmans**, résum*
***la situation** psycholog*
***que de l'Algérie** au mo*
ment où le général d
***Gaulle et le F.L.N.** do*
***vent décider** de la pa*
ou de la guerre.

« *QUE le F.L.N. répondra non à*
Gaulle, alors, malgré les da
gers de la déclaration du 16 septemb
on s'arrangera. Mais s'il dit oui
seulement « oui... mais », alors le r
gime est de nouveau en jeu. » Et po
bien préciser sa pensée, le député e
ropéen d'Algérie qui parle ainsi
bar de l'Aletti à l'heure de l'apérit
ajoute : *« Comment l'armée accepter*
t-elle d'être frustrée de sa victoire,
notre victoire, et de voir les chefs r
belles ouvrir ici une campagne poli
que en faveur de la sécession ? Si le
généraux marchent, il y a encore l
lieutenants et les capitaines. »

En quelques jours, en quelques he
res, le F.L.N. vient de faire la preu
de son poids politique à Alger. Il
s'agit pas de grenades, d'attentats
de combats. Mais il a suffi que l
leaders algériens réunis à Tunis pèse
leur réponse, écartent toute réacti
épidermique pour que, même dans
cadre de la paix des braves, la pe
pective d'un vote contrôlé où ils
raient librement la parole susc
dans les milieux européens et ch
certains militaires les craintes les p
lourdes.

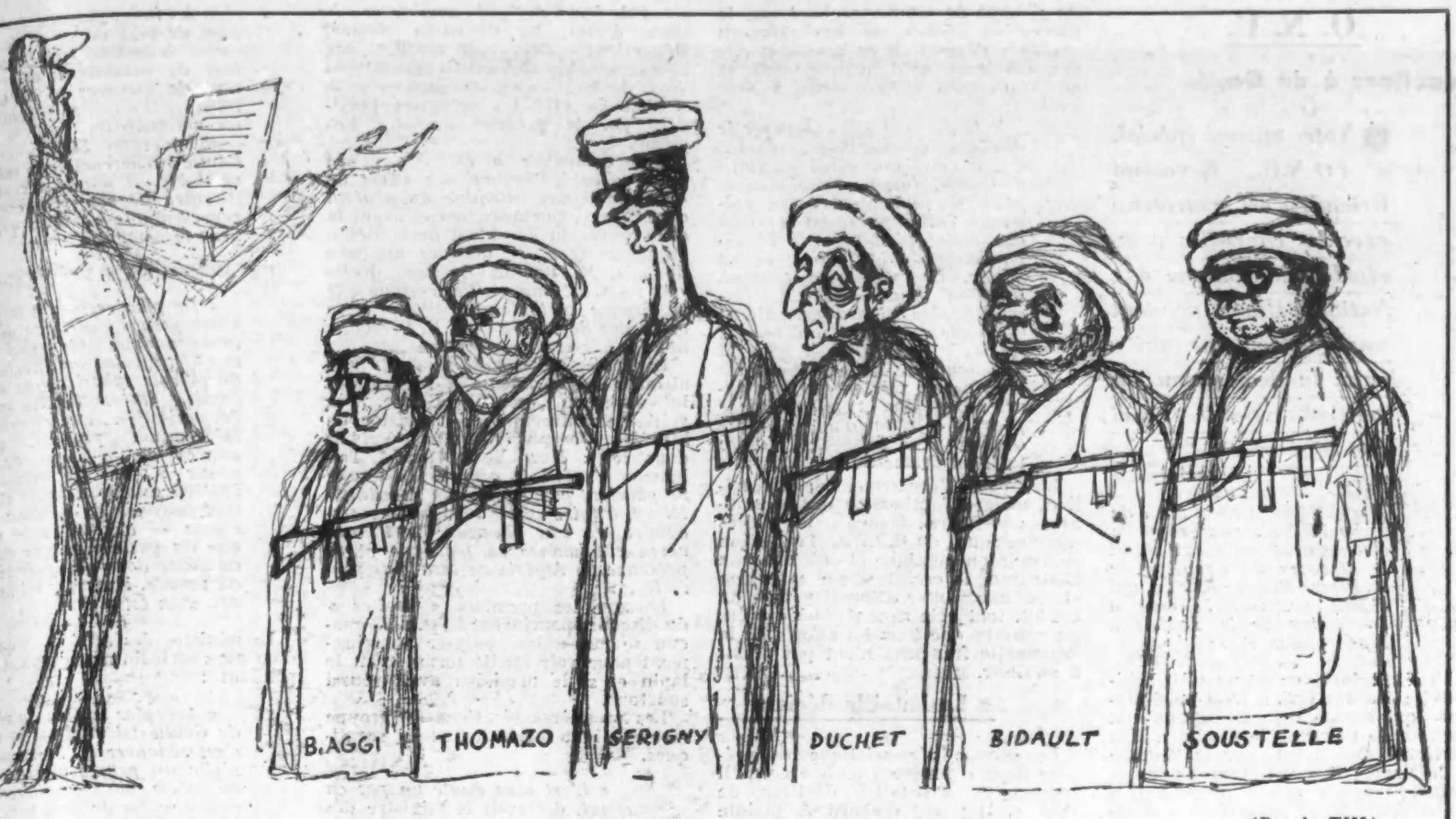
Le combat inatte

On ne parle guère de Krim Belka
ou de Ben Bella pour l'instant,
parle ici de Ferhat Abbas. Ce n
pas un hasard. Quelles que soient l'
miration ou la terreur que provoqu
dans le peuple les combattants al
riens, c'est la figure du vieux lea
de l'U.D.M.A. (Union Démocratique
Manifeste Algérien) qui émerge
l'heure où l'on évoque la possibili
d'un relais politique. Et les armes d
il disposerait avec ses amis appara
sent déjà d'une efficacité d'autant p
redoutable que personne n'a sérieu
ment pensé à Alger devoir y faire fa

Le fait est là. Quand sont tombé
les dernières notes de « La Marse
laise » qui clôturait mercredi dern
la déclaration du général de Gaull
nul n'a cru que la guerre pouvait s'a
rêter. Ni les Européens. Ni les mus
mans. Ni l'armée. Au fond des bo
ques, aux terrasses des cafés, en gr
pes compacts autour des postes de t
lévision et de radio, la foule algéroi
écoutait dans le calme. Aucune tr
d'agitation. La troupe consignée, q
ques patrouilles circulaient en ville
paremment désœuvrées. Les averti
ments des autorités civiles et milit
res aux extrémistes portaient le
fruits. On prétend même que d
avions étaient prêts à décoller pour
métropole sitôt embarqués des pertu
bateurs éventuels. Pour être sages, c
mesures furent inutiles. Coupés, p
l'instant du moins, de l'armée, ne b
néficiant que d'un soutien réduit d
la police, les ultras démontraient
impuissance d'autant plus grande q
la population européenne fais
preuve, somme toute, d'une certai
sérénité.

> *« J'ai retenu une phrase,* m'
> alors affirmé un « Pied Noir » d
> longue date : *moins de 200 mor*
> *par an. Avant le 1er nove*
> *bre 1954, le premier jour de*
> *rébellion, on devait les attein*
> *chaque année rien qu'en Ka*
> *lie. Alors ? On ne négociera p*
> *politiquement avec le F.L.N.,*
> *veut dire que la pacification*
> *durer. Au bout il y a seulem*
> *l'Algérie française : tout*
> *reste, c'est de la salade intern*
> *tionale. »*

Dans la Casbah où je circulais lo
guement le lendemain, l'interprétati
n'avait guère été différente. Ici l
musulmans cachaient mal leur décep
tion profonde. Dans chaque tête,
fond de chaque cœur, il y avait
regret d'une occasion manquée pour
paix. La lutte allait continuer. Po
moitié au moins la population de l



(Dessin TIM.)

« A moins que ne soit à l'œuvre un groupe de meneurs ambitieux résolus à établir par la force et par la terreur leur dictature totalitaire... » **(Discours de de Gaulle.)**

...bah s'est renouvelée ces dernières ...ées. Des milliers de femmes et ...mmes sont arrivés du bled, fuyant ...ratissages, les égorgements ou les ...bats. Alger même ce n'est pas la ... Les arrestations n'ont pas pu ... ces derniers mois. La bataille ...ger doit se regagner chaque mois. ...ieurs bombes ou grenades ont été ...uvertes ces dernières semaines. ...lier sa carte d'identité ou présen... des papiers douteux c'est pour un ...ulman le risque du camp de triage ...arfois pire.

...Notre univers est toujours celui de ...eur », m'affirme un jeune garçon ...uinze ans à peine au regard char...neux et profond. La paix est deve... l'obsession perpétuelle. Elle est le ..., le seul mirage. Pour beaucoup ...passe même avant l'indépendance.

...C'est comme avant, affirme un ...chand de légumes en empaquetant ... une feuille de journal les super... raisins muscats qu'il vient de pe... *Pourquoi il a pas parlé du ces...le-feu ? On peut pas être libre avec ...soldats et les fellagha partout ? On ...e, on vote et dans les djebels on ...rt. Ça peut pas durer. »*

...n peu plus loin, assis dans un coin ...mbre, un jeune homme traduit et ...mente pour quelques-uns de ses ... la déclaration du général de ...lle. Son impression ? *« Oh ! ce ... pas mauvais. Il y a de bonnes ...es. Mais il y a aussi des épines et,* ...te-t-il en souriant avec ce sens ...ique que l'on retrouve chez les ... humbles en Algérie, *la fleur que ... attendions tous n'est pas dans ...ouquet. »*

...Alors, on perd la figure ? »

...n a souvent parlé du fossé qui sé... les deux communautés d'Algérie ...péenne et mulsumane. Le prome... ne s'en rend pas compte à Alger. ...vie quotidienne dans les maisons, ...magasins, les cinémas ou sur les ...oirs mêle plus que jamais hommes ...mmes de toutes races, de toutes ...gions, de toutes couleurs. Mais en ...ondeur le moindre événement ré... brutalement la ligne de partage. ...plan du général de Gaulle qui pour...lie officiellement pour la première ... le choix de dix millions d'Algé...s, n'a pas échappé à la règle. Dès ...aut où il apparut que le F.L.N. ...répondrait pas « non » immédia...ent, qu'il se réservait un délai de ...xion, espoir et inquiétude chan...ent de camp. Les musulmans se ...enaient à croire dans une possi... de dialogue, surmontaient leurs ...ptions. Peu à peu, pour les mêmes ...ns, la fièvre gagnait la population ...opéenne.

...Quoi ? Ferhat Abbas à Alger ? Nous ..., alors, on perd la figure. » Perdre ...figure, c'est dans le langage imagé de ...el-Oued, ne plus pouvoir regarder quelqu'un en face. C'est la marque du déshonneur dans ce pays qui a gardé le culte des valeurs viriles, même si c'est parfois d'une manière purement verbale.

« Il faudra nous passer sur le corps pour qu'il arrive rien qu'à la pêcherie en arrivant du port. » Mon interlocuteur refuse d'admettre qu'un rebelle d'hier puisse débarquer la tête haute. N'est-ce pas prévu par la déclaration du général de Gaulle ? *« Pas question. »*

Au-delà des questions d'amour-propre et de susceptibilités qui pourtant sont capitales en Afrique du Nord, il y a dans ce refus le pressentiment d'un fait politique essentiel : le retentissement considérable qu'aurait, dans l'opinion musulmane, l'arrivée d'un leader. Et il est piquant de constater que ceux qui en ont le plus nettement conscience du côté européen sont justement ceux qui ont soutenu avec le plus de fermeté la parfaite représentativité des élections faites sous le signe de l'intégration. Bref, on découvre subitement le risque d'un raz-de-marée politique du nationalisme algérien, malgré les majorités écrasantes affichées aux dernières consultations. Mais il est vrai que le Président de la République a singulièrement limité la portée de ces dernières. A bien voir aujourd'hui, leur conséquence essentielle demeure d'avoir instauré le collège unique.

Qui tient le pistolet ?

Tout le monde s'en rend compte à Alger : comment le collège unique, plus l'autodétermination, cela ne donnerait-il pas la sécession ou, dans le meilleur des cas, l'association ?

> *« Le collège unique, c'est un pistolet chargé sur notre tempe. Nous ne l'avons accepté qu'à condition d'être 55 millions de Français. C'est-à-dire de garder notre doigt sur la détente. Maintenant, de Gaulle veut faire passer le pistolet dans d'autres mains. Comment accepter cela ? Quant aux trois options qui sont offertes, on a dit que c'était un pari raisonné. Pour moi, c'est tout au plus une partie de roulette russe. »*

Ce qui frappe chez l'homme de la rue aujourd'hui à Alger, ce n'est pas tellement la violence des critiques. Alger est habituée à la violence. Ce qui frappe c'est maintenant l'esprit de ces critiques ; il suffisait, il y a quelques jours, de dire *« Je ne suis pas d'accord »*, puis de raisonner dans les perspectives du plan de de Gaulle, somme toute en l'adoptant, en essayant de l'aménager, d'en tirer même parti. On a ainsi pu proclamer que d'ores et déjà la campagne électorale pour la francisation était ouverte. Aujourd'hui cela ne suffit plus : progressivement, c'est le texte même de la décision présidentielle que l'on tente de mettre en cause, que l'on veut balayer. Elle devient *« illégitime »*, *« inconstitutionnelle »*, bref, doit être tenue pour nulle. Cela rappelle les prémices du 6 février et du 13 mai. Mais la situation n'est pas la même. D'abord parce que les ultras n'ont plus le vent en poupe. Aucune manifestation importante n'a eu lieu depuis les folles journées de mai 1958. Les occasions ou plutôt les velléités de manifester ne manquent pas. (En particulier en février dernier, au moment où le général de Gaulle décida de transférer Ben Bella à l'île d'Aix.) Mais les compétitions électorales ont déchiré les diverses organisations, qui se présentent maintenant en ordre dispersé. On appelle bien les Algérois « à l'action » et avec véhémence. Mais il s'agit seulement pour l'instant d'expédier des cartes postales ou de soutenir le R.A.F. (Rassemblement pour l'Algérie française), qui vient de se créer à Paris autour de MM. Duchet, Biaggi et Bidault.

Un « Directoire » ?

Alger, cependant, se survolte très vite. Le sentiment d'un danger immédiat peut déchaîner les activistes. On affirme par exemple que le député Lagaillarde prépare « sérieusement » des maquis, tandis qu'un mystérieux « Directoire » serait prêt à sortir de l'ombre à l'heure H pour s'arroger, malgré Paris, la véritable souveraineté algérienne.

En fait, les activistes, qu'ils soient députés ou simples citoyens, savent qu'ils ne peuvent pas grand-chose sans la faiblesse des pouvoirs civils ou le soutien de l'armée. Et M. Delouvrier, délégué général du gouvernement en Algérie, a pris ses précautions : depuis lundi, le service d'ordre a été renforcé et un régiment de Légion étrangère ramené sur Alger.

Mais où en est l'armée ? Que veut-elle ? Depuis plusieurs semaines, elle est l'objet de multiples sollicitations. Les clins d'œil, les coups de coude, les appels du pied se sont succédé avec une telle impudeur que le porte-parole de l'armée a dû affirmer, la semaine dernière, son « indépendance » à l'égard de tout groupement politique. Certains groupements extrémistes auraient voulu revenir sinon à la période des comités de salut public, du moins à celle des contacts secrets. Pour certains officiers activistes, ces contacts n'ont du reste jamais cessé. Mais leur nombre est limité et leur rôle réduit. C'est du moins ce que m'affirme un jeune officier, qui poursuit :

> *« Il est difficile de parler de l'opinion de l'armée. Vous ne pouvez pas imaginer comme elle est diverse. En gros, pour comprendre la situation actuelle, il faut savoir que ce que l'on a appelé la « symbiose » entre officiers et Européens d'Algérie s'est considérablement atténué.*
>
> *« Ce voyage de de Gaulle a été très important. Il nous a fait comprendre ce qu'était la France dans le monde, nos obligations nationales et internationales. »*

Un « château-fort »

En fait, le général de Gaulle n'avait rien caché aux officiers au cours des fameux « propos de popote ». Ils avaient été informés non seulement des grandes lignes du plan du Président de la République, mais également de certains détails qu'ils purent faire modifier : de Gaulle, par exemple, envisageait initialement de prendre 100 morts par an comme chiffre repère pour décider de la fin de la pacification. C'est sur intervention qu'il porta ce chiffre à 200.

> *« Avez-vous remarqué combien la déclaration du 16 septembre ressemble à une pièce stratégique, un château-fort, une forteresse de Vauban, par exemple ? Elle a ses oubliettes, ses chausse-trapes, ses glacis, ses champs de mines. Je l'ai relue il y a quelques heures et je me suis dit qu'il devait y avoir des pièges pour nous officiers aussi. Comment se fait-il que l'on ait connu toute la déclaration, ou presque, en en ignorant le sens ? »*

Une chose est, en tout cas, certaine : l'armée a été surprise par la relance F.L.N. Elle semblait assurée, après avoir entendu l'allocution du chef de l'Etat, que la poursuite de la pacification allait de soi. En publiant son quatrième ordre du jour, le général Challe a prouvé qu'il avait, quant à lui, bel et bien l'intention d'écraser définitivement le F.L.N. en portant les 150.000 harkis et commandos de chasse à, dit-on, 190.000. (C'est ce que l'on a appelé non sans humour, à Alger, de « l'autopacification ».) Cela signifie, en fait, qu'une lutte de vitesse est désormais ouverte entre combats et initiatives politiques.

L'armée éprouve une grande méfiance vis-à-vis de toute négociation, directe ou indirecte : celle-ci symbolise pour elle automatiquement l'enchaînement des abandons. Et une victoire volée. Cédera-t-elle brutalement sur des mobiles passionnels et sera-t-elle amenée à rompre l'adhésion raisonnée qu'elle a apportée au Président de la République ? On peut être sûr que les ultras vont tout faire pour la pousser à cette extrémité. Mais rien n'indiquait, mercredi encore, qu'elle soit disposée à se lancer dans l'aventure.

CLAUDE KRIEF.

O. N. U.

Réactions à de Gaulle

Notre envoyé spécial, à l'O.N.U., Raymond Briand, s'est entretenu avec les chefs des principales délégations aux Nations Unies pendant toute la semaine qui a suivi la déclaration du général de Gaulle. Voici son rapport :

« *CETTE session de l'O.N.U. me rappelle étrangement celle qui suivit le discours de Carthage de M. Pierre Mendès France, qui devait préparer la voie à l'accession de la Tunisie à l'indépendance.* »

Mon interlocuteur est un vieil habitué des Nations Unies. C'est un diplomate qui assiste depuis dix ans aux travaux de l'Assemblée générale. Il a participé aux débats sur la Tunisie et le Maroc. Il a voté tantôt pour la France, tantôt contre la France. Il a vu les deux pays nord-africains, devenus indépendants, prendre leur place aux Nations Unies. Comme tous les autres diplomates de l'O.N.U., il a attendu avec impatience le discours du général de Gaulle, sachant que le succès ou l'échec de son nouveau « plan » dépendrait en grande partie des réactions qu'il provoquerait et des votes qu'il déterminerait à New York.

« *Je ne veux pas comparer le discours de Carthage,* m'a-t-il dit, *à celui que vient de faire de Gaulle. Mais pour moi comme pour la plupart de mes collègues, l'atmosphère est la même que celle qui a précédé l'indépendance de la Tunisie et du Maroc. Du secrétaire général, M. Dag Hammarskjoeld, jusqu'aux plus petites délégations — même celles qui sont restées fidèles à la France — on sent la volonté de ne pas laisser se terminer la session qui va s'ouvrir sans qu'une voie soit tracée pour la solution d'un problème devenu pour beaucoup d'entre nous un drame de conscience.* »

L'échec de l'écrasement de la rébellion, malgré l'optimisme des communiqués militaires français, les succès diplomatiques du G.P.R.A., l'évolution de l'opinion publique et officielle aux Etats-Unis, la crainte d'une extension et d'une internationalisation du conflit, tout cela a contribué à créer un courant que tous les efforts de la diplomatie française n'ont pas réussi à affaiblir.

« La bataille décisive »

Le groupe afro-asiatique se prépare depuis plusieurs mois à ce qu'il appelle la « bataille décisive de 1959 ». Il y eut d'abord la plainte du groupe au Conseil de Sécurité, puis la démarche diplomatique de dix pays arabes auprès du Département d'Etat et les longues conversations de leurs délégués avec le secrétaire d'Etat, M. Christian Herter. Répondant à l'appel du G.P.R.A., les gouvernements afro-asiatiques ont envoyé de très fortes délégations à la session de l'O.N.U., certaines présidées par le premier ministre lui-même.

Une campagne a été déclenchée pour parer à l'avance aux effets de « *la manœuvre attendue du général de Gaulle* ». Quelques heures avant la déclaration du Président de la République français, le premier ministre libanais, M. Rachid Kerame, déclarait : « *C'est une vieille tactique que la France a toujours utilisée à la veille des débats de l'O.N.U. Personne ne s'y laissera prendre...* »

La presse américaine a adopté une attitude très prudente à l'égard des intentions du général de Gaulle. A la veille de l'ouverture de la session de l'O.N.U., Joseph Newman écrivait dans le « New York Herald Tribune » : « *Si le général de Gaulle ne parvient pas, comme un prestidigitateur, à faire sortir un lapin spectaculaire de son chapeau, la France verra condamner sa politique et sa présence en Algérie ne sera plus possible...* »

Lorsque les premiers « flashes » du discours parvinrent à l'O.N.U., chacun se mit à les analyser anxieusement pour voir quelle forme avait le lapin et si le magicien avait réussi son tour.

Les premières réactions du groupe afro-asiatique furent nettement sceptiques.

« *C'est sans doute un pas en avant,* déclarait le ministre des Affaires étrangères d'un pays d'Asie, *dans la mesure où le général de Gaulle reconnaît enfin le droit du peuple algérien à l'indépendance. Mais son plan de paix est offert dans un cadre tellement étroit, sujet à tant de conditions, assorti de tant de menaces et de limitations qu'il serait surprenant que les nationalistes algériens puissent l'accepter. Si le général de Gaulle recherchait une solution véritable, il aurait accepté de discuter de son plan avec les représentants de ceux qui mènent le combat.* »

Un diplomate du Moyen-Orient :

« *Le plan reconnaît la possibilité pour l'Algérie de devenir indépendante, mais à quel prix ! Pas de négociations directes, pas de pétrole saharien, pas de garanties internationales pour l'organisation et le contrôle du référendum proposé, quatre années de « lavage de cerveaux », pas de retrait des 500.000 soldats français et, surtout, menace de création d'enclaves — c'est-à-dire la politique du partage, source de tant de maux dans plusieurs régions du monde. Personne ici ne voudra d'un tel plan.* »

Le ministre des Affaires étrangères d'un pays africain nouvellement indépendant :

« *Accepter le plan du général de Gaulle tel qu'il est présenté, c'est renoncer à l'indépendance réelle du peuple algérien pour un siècle. Mais peut-être pourrait-il servir de base pour l'élaboration d'un plan véritablement constructif qui recevrait l'accord du G.P.R.A. L'essentiel, c'est que de Gaulle comprenne que rien*

ne sera possible sans cet accord. S'il ne l'obtient pas, la guerre se poursuivra. »

Dans le groupe latino-américain, qui représente vingt voix, soit près du quart de l'Assemblée générale, deux tendances se sont tout de suite dégagées. Certains, comme les délégués de Cuba, du Venezuela et du Mexique, ont été déçus.

« Le pas supplémentaire »

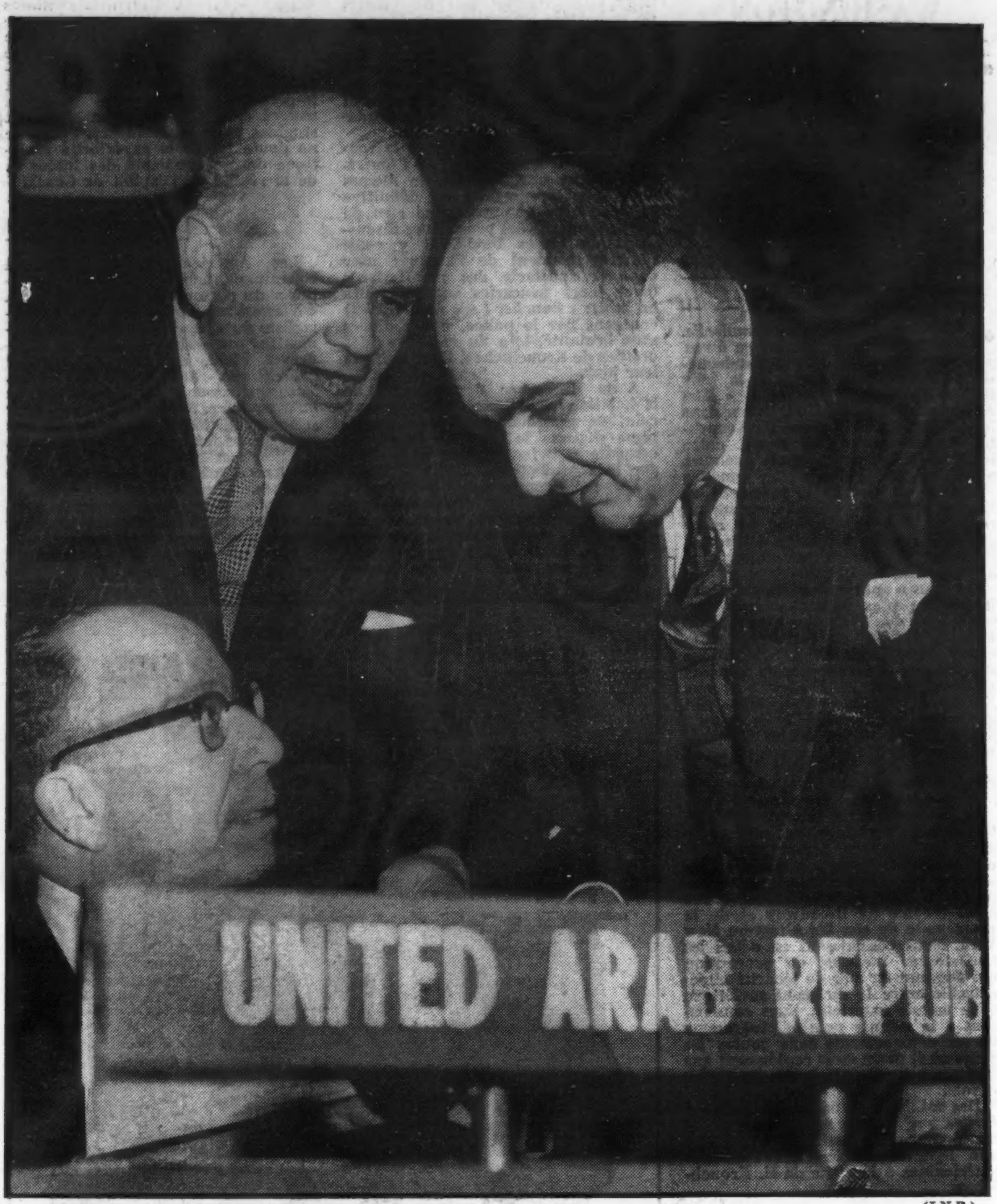
« C'est dommage, disent-ils. De Gaulle est allé loin, mais pas assez pour amorcer la solution du problème. Il manque à son programme l'idée maîtresse que nous avons soutenue l'an dernier : celle de la négociation. Ce n'est pas avec l'O.N.U. ou Washington que de Gaulle pourra régler la question algérienne, mais seulement avec ceux qui combattent. Puisqu'il a admis ce que ses prédécesseurs s'étaient toujours refusés à reconnaître, pourquoi n'a-t-il pas fait le pas supplémentaire qui eût été décisif ? »

D'autres, en revanche, se montrent favorables au plan français :

« C'est une ouverture inespérée, a déclaré un diplomate brésilien. *Songez qu'il y a un an, on ne pouvait prononcer le mot « indépendance » sans être automatiquement c o n s i d é r é comme un ennemi de la France. L'offre n'est pas parfaite, mais c'est une base de discussion que le F.L.N. ne devrait pas écarter. »*

Et un diplomate d'une République de l'Amérique centrale :

« Les délégués africains et arabes me parlent des difficultés et des incertitudes du plan de Gaulle. Nul ne sait, me disent-ils, ce qui arrivera à de Gaulle ou à la France d'ici quatre ans. Comment calculer avec précision l'étrange critère des deux cents morts par an ? Mais l'important, pour moi, c'est que de Gaulle a proclamé le droit des Algériens à l'autodétermination, qui comporte la possibilité de l'indépendance. La France s'y habituera. Les Européens d'Algérie eux-mêmes s'y habitueront. L'évolution historique des peuples est telle que personne ne pourra aisément retirer cette promesse ou renverser le cours de l'Histoire, même si de Gaulle venait à disparaître demain de la scène politique française. »



UN GROUPE DE DÉLÉGUÉS ARABES A L'O.N.U.
« Mais qui songe à une motion contre de Gaulle ? »
(I.N.P.)

Plus attendue parce que plus déterminante, la réaction américaine n'a pas été aussi nette que le souhaitait la délégation française. Si certains journaux de Paris ont voulu interpréter la déclaration du Président Eisenhower comme un soutien total et sans réserve de la politique définie par de Gaulle, la réalité est assez différente.

Dès la réception du texte intégral du discours de de Gaulle, les services compétents du Département d'Etat en ont commencé une étude approfondie qui a duré toute la nuit du mercredi au jeudi. Le Président Eisenhower avait en effet demandé qu'un rapport préliminaire lui fût soumis avant huit heures le jeudi matin, soit trois heures avant sa conférence de presse hebdomadaire.

Le rapport lui parvint dans les délais, accompagné d'un projet de déclaration rédigé par le sous-secrétaire d'Etat Robert Murphy, qui est actuellement l'un des conseillers les plus écoutés en matière de politique nord-africaine.

Deux observations

Dans leur analyse du discours, les experts faisaient deux observations :

1) Le plan du général de Gaulle allait au-delà de toutes les concessions faites jusque-là aux nationalistes algériens. Le général était le premier à oser évoquer la possibilité de l'indépendance.

2) Cette possibilité était cependant assortie de conditions et de limitations difficilement acceptables pour les nationalistes algériens. Les conditions étaient soit trop vagues, soit trop strictes pour pouvoir satisfaire les leaders du G.P.R.A. Les Etats-Unis eux-mêmes auraient des objections à faire à plusieurs points du plan de Gaulle, qui devrait être sensiblement modifié avant de devenir une base sérieuse pour une négociation future. Le succès du plan dépendait non seulement de sa modification, mais de l'acceptation par la France du principe de la négociation.

C'est pourquoi, lorsqu'un journaliste lui a demandé, au cours de sa conférence de presse, si la délégation américaine voterait pour la France à l'O.N.U., le Président Eisenhower a répondu qu'il lui fallait examiner de plus près les détails du plan de Gaulle, refusant de s'engager au-delà de la courte déclaration qu'il avait lue.

« Malgré une opposition assez ferme de plusieurs de nos experts nord-africains, m'a expliqué un diplomate américain, *qui conseillaient à la Maison Blanche de ne pas faire de déclaration immédiate, le président a jugé qu'il ne pouvait pas rester silencieux, après la promesse qu'il avait faite au général de Gaulle. C'était presque une question de courtoisie. Mais il ne s'est pas engagé à fond en faveur du plan français. »*

Trois événements devaient confirmer cette interprétation restrictive de la déclaration du Président Eisenhower :

Immédiatement après la conférence de presse du président, plusieurs hauts fonctionnaires du Département d'Etat convoquaient les correspondants accrédités pour souligner que la déclaration d'Eisenhower ne signifiait pas que les Etats-Unis voteraient nécessairement contre une motion afro-asiatique dans le débat sur l'Algérie.

Le lendemain, le secrétaire d'Etat, Christian Herter, affirmait au ministre des Affaires étrangères tunisien, le Dr Sadok Mokaddem, que ce qu'avait dit le président ne préjugeait pas l'attitude finale des Etats-Unis.

A la fin de la semaine, enfin, au cours d'un « briefing » confidentiel réservé à la presse américaine au Waldorf Astoria, M. Herter déclara que le plan français contenait de nombreux points obscurs et que l'attitude américaine à l'O.N.U. dépendrait de la nature de la motion qui serait déposée par le groupe afro-asiatique. *« Mais nous ne voterons pas,* dit-il, *une motion condamnant purement et simplement le plan de Gaulle. »*

Commentaire d'un diplomate nord-africain : *« Qui songe à présenter une résolution condamnant le plan de Gaulle ? Ce que nous désirons seulement, c'est faciliter l'application du principe de l'autodétermination par des moyens raisonnables... »*

Telle était la situation au siège de l'O.N.U. et au Département d'Etat au moment où le ministre de l'Information du G.P.R.A., M. Yazid, partait pour Tunis où les chefs du F.L.N. délibèrent depuis le début de la semaine.

RAYMOND BRIAND.

ILS Y VIENNENT TOUS !

Après tant d'autres personnalités bien parisiennes, voilà qu'Henri Flarre, le sympathique chasseur de chez Minim's vient de publier ses mémoires. Il nous y révèle que, pour escorter ses clients noctambules jusqu'à leur voiture, il possédait deux accessoires de première nécessité : son légendaire parapluie rouge et un boîtier Wonder. La pile Wonder ne s'use que si l'on s'en sert.

LE CENTRE PSYCHO-PÉDAGOGIQUE DE PARIS

6, avenue Van-Dyck - PARIS (8e)

se tient à la disposition des parents soucieux de l'éducation et de l'adaptation scolaire, familiale et sociale de leurs enfants. Il peut les aider à mettre en valeur leurs aptitudes réelles, leurs chances de succès. Il leur propose les moyens de remédier à leurs difficultés.

INFORMATIONS sur les écoles primaires, secondaires, supérieures, techniques. Documentation sur les carrières, leurs débouchés.

DECISIONS à prendre en cas d'échec : examen des causes de retard scolaire, orientation professionnelle, soutien psycho-pédagogique.

AIDE PEDAGOGIQUE : groupes d'entraînement à l'expression française, de réinitiation aux mathématiques, aux langues. Acquisition d'une méthode de travail.

REEDUCATION : troubles de la lecture, de l'orthographe, de l'écriture. Troubles psycho-moteurs, troubles affectifs, troubles caractériels.

Consultations sur rendez-vous

MAC. 28-15
CAR. 26-23

WASHINGTON

« C'est de l'Histoire ! »

● ***Notre envoyé spécial à travers les Etats-Unis, Sydney G. Cooper, fait le bilan des sentiments provoqués chez les Américains par le spectacle « K ».***

« C'EST *de l'Histoire, mademoiselle. Vous pourrez raconter ça à vos petits-enfants* », a déclaré l'ambassadeur Henry Cabot Lodge à la jolie liftière du Waldorf Astoria — « Miss Anemone » — lorsque l'ascenseur dans lequel avaient pris place M. Krouchtchev et sa suite s'est bloqué entre le 29ᵉ et le 30ᵉ étage. Après quelques minutes de vains efforts pour remettre la cabine en marche, le président du Conseil soviétique dut grimper sur un tabouret pour se hisser au 30ᵉ étage et continuer son ascension à pied. Et l'Histoire poursuivit son cours sans autre incident.

On nous a appris — et les marxistes le pensent plus fermement que quiconque — que l'Histoire a une signification. Celle-ci est cependant difficile à dégager du flot d'informations déversé sur le monde depuis le début de la visite de M. Krouchtchev aux Etats-Unis. Nous savons, bien sûr, comment M. K. est habillé et ce qu'il mange. Nous savons quand il sourit et quand il se fâche (« *Je suis un vieux moineau*, a-t-il dit devant les membres de l'Economic Club, *et vous ne me troublerez pas par vos cris* »).

Nous savons où il va et ce qu'il dit. Grâce aux centaines de correspondants qui le suivent partout et passent une bonne partie de leur temps à s'interroger les uns les autres, nous savons tout de la visite de Mme Krouchtcheva à un théâtre de Broadway et de la promenade de son fils à travers New York. Nous connaissons en détail les fantastiques mesures de précaution qui dressent un mur de sécurité impénétrable entre le dirigeant soviétique et le monde extérieur. Nous connaissons à la minute près le programme de ses déplacements dans toutes les villes où il passe — si rapidement que la foule a à peine le temps de l'apercevoir.

Des milliers de pages ont déjà été écrites sur tout cela et, pourtant, il est presque impossible de dégager une ligne directrice des réactions américaines à la visite de M. Krouchtchev.

L'exploit de Lunik

Tout d'abord, il n'existe aucun critère selon lequel on puisse juger une telle visite, sans précédent dans l'histoire de la nation. D'autre part, bien que chacun regarde vers l'avenir avec espoir, tous gardent à l'esprit les événements passés et continuent de parler le langage d'hier. Certains observateurs étrangers ont pu être surpris de la brutale franchise avec laquelle la presse et la télévision expriment leurs doutes sur la sincérité de tout ce que déclare Krouchtchev. Mais ce scepticisme est enraciné dans l'opinion américaine depuis des années et ne peut disparaître du jour au lendemain.

Il serait tentant de décrire la rencontre de Krouchtchev et de l'Amérique comme une comédie de mœurs — et peut-être sera-ce en définitive le style le plus approprié si rien de tangible ne sort des prochaines discussions du Camp David. Il y avait incontestablement de l'humour noir dans le spectacle des manifestants (avec leurs pancartes sur lesquelles on lisait : « *Boucher !* » « *Assassin !* ») contenus par la police, mais toujours sans brutalité, loin du regard et des oreilles de Krouchtchev. Ce n'était pas leur jour.

A la différence des voyages de MM. Mikoyan et Souslov, cependant, celui du président du Conseil soviétique dépasse le plan de la simple comédie et il faut essayer d'en dégager la signification.

Lorsque Krouchtchev est descendu de son avion à Washington, les Américains avaient encore devant les yeux les manchettes annonçant le succès de Lunik II. Et il ne les a pas laissés l'oublier un seul instant. Nourri depuis deux ans déjà d'informations sur les fusées, les satellites et l'avance des Russes dans ce domaine, le public américain n'a pas été aussi bouleversé qu'il l'avait été par le premier spoutnik. Mais il a été indéniablement impressionné par la prouesse russe, malgré certains efforts maladroits et stupides pour la minimiser. Personne ne doute ici de la supériorité soviétique dans le domaine des fusées ni de la réalité de l'exploit de Lunik.

Un regard perçant

Les Américains sont également convaincus, maintenant, de la « réalité » du personnage de Krouchtchev. « *Nikita Krouchtchev*, a écrit un éditorialiste du « New York Post » en commentant son arrivée à l'aéroport d'Andrews Field, *est une personnalité authentique, une véritable force... Nous ne savons pas exactement ce qu'il va faire. Nous allons vivre deux semaines d'attente anxieuse. Ce que nous allons faire, nous le savons déjà, car notre attitude est prévisible. Celle de Krouchtchev ne l'est pas. Nous sommes à la merci d'un aventurier...* » Ce commentaire force un peu la note, mais exprime bien le sentiment d'une grande partie des Américains.

Interrogés sur ce qu'ils pensent du leader soviétique, les citoyens répondent qu'ils le trouvent fuyant, retors, ennuyeux, trop bavard, trop vague, trop prétentieux. Mais peu de gens nient qu'il soit une personnalité authentique, une force avec laquelle il faut compter. Personne n'évoque les histoires que beaucoup de journaux imprimaient il y a un an et selon lesquelles M. K. n'était qu'une baudruche pleine de vodka.

Malgré le caractère contestable de certaines de ses affirmations, Krouchtchev est apparu aux Américains comme un homme à l'esprit clair et méthodique, d'une éloquence habile et d'une énergie indomptable. En dépit d'une certaine gaucherie dans les rapports protocolaires, il manifeste une confiance absolue dans la puissance de son pays, qu'il symbolise mieux que rien ni personne ne l'avait fait jusqu'ici. Son image même — le cou de taureau, la face ronde, le crâne lisse, le regard vif — s'est gravée plus profondément dans la conscience américaine que celle d'aucun autre dirigeant étranger vivant. Et à mesure que les jours passaient, Krouchtchev prenait de plus en plus d'aisance. Après s'être entretenu avec lui pendant une demi-heure, le gouverneur Rockefeller a déclaré : « *Il a été très gai, par moments, mais il y a toujours quelque chose de perçant dans son regard.* »

Si les commentaires de la presse semblent relever plutôt de la critique dramatique que de l'information politique, il n'y a rien là de surprenant. Bien que Krouchtchev soit venu en définitive pour discuter avec le Président Eisenhower de problèmes graves, il est essentiellement, pour la plupart des Américains, la plus grande vedette de la télévision pendant deux semaines. Ses performances offriraient un sujet en or à la plume de François Mauriac et, en fait, plusieurs critiques de télévision consacrent maintenant leurs colonnes à analyser ses qualités d'acteur.

Dans la journée, ce sont surtout les ménagères qui ont le temps de le regarder. Mais chaque soir, des millions d'Américains peuvent s'enfoncer dans un fauteuil devant leur poste et assister à une récapitulation filmée des événements du jour, qui leur permet d'approcher Krouchtchev de beaucoup plus près que la plupart des journalistes qui le suivent dans sa tournée. Ils suivent son automobile dans les rues, ils le voient évoluer avec aisance entre les groupes de dignitaires, ils entendent ses discours dont les brutalités sont adoucies par l'interprète soviétique officiel (un réseau de télévision a engagé un interprète particulier chargé de donner aux auditeurs une version plus exacte des propos du président du Conseil soviétique).

Une simplification

Etant donné la façon dont les Russes ont organisé son voyage, il est évident que les Américains verront beaucoup mieux Krouchtchev que lui-même ne verra l'Amérique. Mais c'est apparemment ce qu'il voulait. A certains moments, Krouchtchev semble entretenir encore l'illusion qu'il peut communiquer directement avec le peuple américain par-dessus la tête des « cercles dirigeants ». Mais il doit commencer à se rendre compte que cette vieille notion n'a pas de sens ici et qu'il est difficile de dire, dans ce pays, qui gouverne qui.

S'il reste une ambiguïté dans l'attitude de Krouchtchev, elle semble inhérente à l'Union soviétique elle-même. Parle-t-il en tant que maître d'un grand empire russe ou en tant que représentant d'une nouvelle idéologie qui a créé un nouveau type de système social ? Devant le National Press Club à Washington, devant l'Economic Club à New York, en plusieurs autres occasions, il s'est cru obligé de réciter une version enfantine de la théorie marxiste, en énumérant soigneusement les étapes qui menaient du féodalisme au communisme. Le défi qu'il lançait pouvait se résumer ainsi : si le capitalisme est plus progressif que le socialisme, il vaincra. Si c'est le socialisme qui est plus progressif, c'est à lui qu'appartiendra la victoire. Le système le moins efficace disparaîtra.

Pour répondre

De telles simplifications théoriques n'ont impressionné personne. Ce qui a frappé les auditeurs de Krouchtchev, en revanche, c'est la fierté avec laquelle il a énuméré les réalisations concrètes de l'U.R.S.S. et sa extraordinaire confiance dans l'avenir. Walter Lippmann a écrit à ce sujet un éditorial qui résume assez bien l'impression de beaucoup d'Américains : « *La faiblesse la plus grande de notre société, c'est que nous ne sommes unis dans la poursuite d'aucun objectif fondamental. La mentalité de notre peuple est défensive. Il s'agit de tenir bon, de conserver, non d'aller de l'avant et de créer. Nous parlons de nous-mêmes comme d'une société achevée, qui a atteint ses buts et n'a plus de grands problèmes à résoudre.*

« *La force du régime soviétique — qui explique aussi sa rigueur, sa dureté, sa cruauté — c'est qu'il constitue avant tout une société orientée vers un but et dans laquelle l'énergie des citoyens est dirigée vers la réalisation de ce but.*

« *Certains d'entre nous semblent croire que le défi soviétique — le plus formidable qui ait jamais été lancé à la civilisation occidentale — peut être relevé en refusant de discuter avec les Russes, en adoptant des résolutions condamnant le communisme, en continuant de travailler et de nous distraire comme avant. Ils s'imaginent qu'ils ont bien défendu notre civilisation lorsqu'ils ont prononcé un discours ou écrit un article dans lequel ils réfutent un argument de M. Krouchtchev.*

« *Ils se trompent. Ce combat ne sera pas gagné par des exégèses et des coups d'épingle. Ils ne réalisent pas la puissance de notre adversaire*

(Phil, Interland.)

— *Vous ne voudriez quand même pas que je me fasse remarquer par M. Krouchtchev, hein ?*

H.I.C.A.

DEUX ANNÉES D'ÉTUDES

ADMISSION : Sur concours 29 septembre ou 9 octobre (les titulaires du Baccalauréat 2ᵉ partie sont dispensés des épreuves écrites).

Langues étrangères	**Organisation**
Relations publiques	**Diction-Réception**
Psycho-Sociologie	**Publicité-Vente**

L'Hôtesse a sa place dans l'organigramme de l'Entreprise moderne. Son rôle devient prépondérant dans le vaste domaine des Relations humaines.

(Option spéciale : Hôtesse de l'Air)

Renseignements et inscriptions au Secrétariat de l'Ecole :

ECOLE D'HOTESSES DE L'INDUSTRIE, DU COMMERCE ET DE L'ADMINISTRATION

6, AVENUE VAN-DYCK - PARIS (8ᵉ)
MAC-MAHON 37-00 CARNOT 07-11

MM. NELSON ROCKEFELLER ET NIKITA KROUCHTCHEV A NEW YORK (A.P.)
« Un formidable vendeur d'idées »

La seule façon de répondre à M. K., c'est de cesser de nous demander avec inquiétude s'il va nous séduire, de cesser de nous replier sur nous-mêmes par crainte de ses sortilèges et de redevenir enfin le peuple confiant et résolu que nous sommes en réalité lorsque nous ne nous sommes pas drogués nous-mêmes. »

M. Lippmann, qui fête ce mois-ci son 70e anniversaire, a posé le problème avec sa clairvoyance habituelle mais il n'est pas plus capable que les autres d'en offrir une solution. Il n'est pas facile de définir un « nouvel objectif » pour la société américaine et personne n'en a proposé de séduisant depuis que le déclin de l'Occident a été proclamé pour la première fois, il y a un demi-siècle de cela. La seule chose dont chacun soit convaincu, c'est que le communisme (ou n'importe quelle forme de totalitarisme) n'offre pas de réponse à nos problèmes.

L'absence d'un « grand dessein » national est sans doute ce qui explique le malaise de beaucoup d'Américains devant le défi lancé à leur pays par Krouchtchev. Si le contenu de ses déclarations les impressionne peu, la force de sa conviction est telle que l'un des dirigeants de l'Economic Club a déclaré :

« Pour tous ceux qui l'ont entendu, il est évident que Krouchtchev est — dans sa propre langue — un des orateurs les plus éloquents du monde. C'est un formidable vendeur d'idées. »

Quelques jours s'écouleront encore avant que M. K. se retire avec le président Eisenhower dans le calme du Camp David pour échanger des idées précises sur les moyens de réduire la tension entre les Etats-Unis et l'U.R.S.S. Jusqu'à présent, cependant, aucune idée véritablement nouvelle n'est apparue dans le flot de paroles que le visiteur a déversé sur le pays.

Il y a eu son discours à l'O.N.U. sur le désarmement, mais ses propositions — bien que les milieux officiels aient décidé de les examiner de près — ont été décrites par la plupart des journaux comme « utopiques ».

Après avoir assisté à Hollywood au tournage d'une scène de french-cancan, M. K. a déclaré :

« Un homme d'une moralité normale ne devrait pas s'intéresser à une telle danse. Le visage des gens est plus beau à voir que leur derrière, et c'est pourtant cela qu'on nous a montré. »

Un débat orageux

Pour le reste, il a constamment imposé ses propres règles à la discussion, se mettant en colère chaque fois qu'un sujet « délicat » était abordé. Sa rencontre avec les dirigeants syndicaux a été orageuse, et il est intervenu avec une grande violence sur cinq des dix questions soulevées par ses interlocuteurs. A la fin de la réunion, tous ont été d'accord pour adopter la conclusion de Krouchtchev:

« Vous défendez votre système et nous défendons le nôtre. Nos positions sont inconciliables. »

En résumé, le défi que le président du Conseil soviétique a lancé à l'Occident à chaque étape de son voyage — en des termes et sous des déguisements chaque fois différents — est bien un défi politique. Il ne faut pas s'étonner si ses hôtes ont tenu à lui rappeler sa célèbre remarque : *« Nous vous enterrerons »*. Elle est beaucoup plus éloquente, en effet, que ses affirmations selon lesquelles l'U.R.S.S. dépassera les Etats-Unis pour la production d'automobiles et de beurre par habitant.

Le voyage n'est pas terminé et peut-être en sortira-t-il quelque chose de plus substantiel lorsque l'heure des discussions sérieuses sera venue. Pour l'instant, la visite reste surtout « le spectacle du siècle » et le meilleur commentaire qu'on puisse en faire est celui de M. Cabot Lodge :

« C'est de l'Histoire. Vous pourrez le raconter à vos petits-enfants. »

SYDNEY G. COOPER.

le matériel
GRUNDIG
s'achète à
LA MAISON
DU MAGNÉTOPHONE
9, rue de la Paix, PARIS 2e, RIC. 73-29
Parking Place Vendôme

Qui est responsable des mésententes conjugales ?...

Paul CHANSON

Il faut bien le dire, la mésentente conjugale, les ménages qui « marchent mal », les séparations de fait, l'adultère, le divorce, ont pour point de départ, dans 80 % des cas, le déclenchement incontrôlable du réflexe masculin (voir le rapport Kinsey).

Une méthode simple, mais hardie, permet de discipliner le réflexe.

Cette méthode, diffusée par correspondance sous forme d'instructions précises et simples, est adaptée pour chaque ménage, au cas de chacun des deux époux. Elle parvient par courrier discret, chaque quinzaine.

Avant tout, éduquer le mari

Paul Chanson peut démontrer et prouver — après dix ans d'observations et des milliers de cas de ménages transformés — que la méthode donne le moyen de maîtriser les réflexes génitaux. (C'est un peu le même processus que celui employé dans l'accouchement sans douleur).

« Vous aurez des enfants quand vous voudrez... »

...affirme Paul Chanson, car sa méthode de sexologie permet à certains couples sans enfants (parfois depuis huit ou dix ans) de trouver l'harmonie physique qui les rendra féconds.

La méthode synthétique de Paul Chanson exclut toute espèce d'artifices anticonceptionnels. Mais elle permet, à ceux qui en ont le devoir, ou croient en avoir le droit, de régler les naissances en toute sécurité physique, en toute conscience morale, religieuse et civique, sans cependant jamais interrompre l'intimité conjugale.

Et pour les hommes ?

Justement, Paul Chanson vient de mettre au point une méthode spéciale de « reconditionnement viril » pour ce cas douloureux : la Méthode Particulière.

— Dans la plupart des cas, dit-il, il s'agit seulement d'un psychisme perturbé. Ma méthode psycho-physique, sans médicaments, par des exercices réflexogènes simples et naturels, en faisant appel à la participation mentale, « liquide » les complexes, rééduque les réflexes, rétablit un comportement normal (1).

En toute franchise, Paul Chanson vous conseillera

Paul Chanson reçoit très simplement et gratuitement, de 14 h. 30 à 18 heures ; le samedi, de 9 h. 30 à 13 heures et sur rendez-vous (ANJ. 30-63), à Dynam-Institut, 25, rue d'Astorg, Paris (8e). Exposez-lui le cas qui vous inquiète ou écrivez-lui sur ces trois problèmes fondamentaux du couple : l'harmonie physique, la régulation des naissances, l'initiation des enfants. Il aura grand plaisir à vous conseiller, à vous guider...

Jacques REGNIER.

(1) *Une très intéressante documentation gratuite, d'une haute tenue morale, vous sera adressée sous pli fermé et rigoureusement discret. Ecrivez à Dynam-Institut (service EX) pour la Méthode de Sexologie conjugale et familiale, (service EU) pour la Méthode particulière, 25, rue d'Astorg, Paris (8e). (Joindre 4 timbres à 20 francs pour frais d'envoi). Pour la Belgique (4 timbres à 2 fr. 50), 59, rue de Chambéry, Bruxelles-4.*

Communiqué.

Goût du détail... ou goût tout court ?

Le comportement de l'homme français le samedi après-midi, entre 15 h. 30 et 18 heures, vient de faire l'objet d'une étude approfondie de la part de M. Gerald W. Hunter, statisticien américain, spécialiste de la mode masculine.

Se basant sur le fait que 72 % des Français choisissaient le samedi pour se livrer au « lèche-vitrine » vestimentaire et aux achats visant à compléter ou à améliorer leur garde-robe, Gerald W. Hunter a décidé d'interroger deux des plus grands chemisiers de luxe parisiens (1) et d'étudier leurs problèmes.

A l'issue de ses recherches, Gerald W. Hunter a rédigé à l'usage de ses confrères un important rapport sur la mode. Voici quelques-unes de ses conclusions :

∴

« L'homme français est sensible à la mode. L'évolution de la mode masculine en matière de chemiserie, pour être plus discrète et moins spectaculaire que celle de la mode féminine, n'en existe pas moins.

Le Français suit donc cette mode de près (ou de loin) selon ses moyens et ses goûts — sans savoir exactement qui la crée. J'ai découvert à Paris un de ses créateurs : « Dorian Guy ».

Dans sa boutique *up to date* (2) de l'avenue George-V, j'ai vu des étoffes exclusives importées d'Irlande ou des Indes (de la vigogne notamment), des pull-overs venant tout droit d'Ecosse, de la popeline égyptienne, des soieries italiennes... et rien n'était plus français que ce « cocktail ».

Je me suis alors posé cette question : « Comment le Français est-il devenu élégant ? » Influencé par l'Italie (pour les chemises), séduit par l'Angleterre (pour les tissus), guidé par son bon sens (cartésien, paraît-il), il est aujourd'hui un des peuples les mieux habillés du monde. Il n'en a pas toujours été ainsi.

Après la disette, l'opulence

L'élégance des Français a beaucoup eu à souffrir de la seconde guerre mondiale. Les restrictions sur les textiles ont été pendant cinq ans désastreuses. (N'oublions pas que les Français avaient des tickets de rationnement pour les vêtements comme pour le pain...) Après la disette, l'opulence, après la pénurie, l'abondance... La réaction était prévisible. Ce fut alors une débauche de matière, le défoulement d'un sentiment de frustration légitime ; triples semelles de crêpe pour les chaussures, col super-haut pour les chemises, vestons croisés et gilets de même tissu pour les costumes.

C'est peut-être par réaction contre la mode américaine que le Français est devenu sobre, c'est-à-dire élégant. Le coût des complets ne cessant de s'élever, le Français n'en a bientôt plus eu que deux ou trois dans sa garde-robe. Il a donc fallu qu'il les choisisse bien coupés et surtout d'une couleur neutre, simple, qui passe partout et dont il puisse être sûr de ne pas se lasser trop vite (gris, bleu marine).

Une mode fonctionnelle

C'est là qu'intervient le chemisier, son rôle devient prépondérant. Il lui incombe de créer une mode fonctionnelle... puisque tout devient fonction du complet ; il lui faut donc diversifier à l'infini sur un thème classique, personnaliser l'homme par le détail.

Avant la guerre, neuf sur dix des clients d' « Elysées Soieries » étaient des clients « sur mesures ». Ils n'auraient jamais envisagé alors d'acheter des chemises en prêt à porter. La confection ne mettait à leur disposition qu'une seule forme de col, une seule longueur de manches, dans des tissus en général médiocres.

Les temps ont changé parce que maintenant le temps manque. Les chemises créées par des spécialistes sont étudiées, calibrées, fonctionnalisées, personnalisées. De multiples éléments entrent aujourd'hui en ligne de compte dans la confection d'une chemise. La forme du col, l'encolure, la carrure, la longueur des manches, la longueur de la jupe (non, je n'ai pas fait mon étude en Ecosse, la jupe est le terme technique pour « pans de chemise ») sont différentes selon le goût, la conformation... et la fonction sociale de chaque individu.

Exemples :

Si la barbe de M. Dupont pousse bas, il n'aimera pas un col haut.

Si la pomme d'Adam de M. Durand est agressive, il préférera la dissimuler sous un col à pied haut.

Si le métier de M. Duval l'oblige à écrire huit heures par jour, il choisira une chemise à poignets simples. Il risquerait d'être irrité par le cliquetis continuel de ses boutons de manchettes sur son bureau.

Si au domicile de M. Dubois, on « *lave le linge sale en famille* » (3) et dans une machine à laver, il sera prudent de n'acheter que des chemises d'une seule couleur. Etc. »

Qui aurait cru que l'algèbre ferait son apparition dans la chemiserie ? Et pourtant, Gerald W. Hunter en fait une éblouissante démonstration quand il parle du « calibrage », innovation d'Elysées Soieries.

Soit des inconnus (plusieurs individus) = X.

Les facteurs du choix sont : le cou, les bras.

Si X a le cou fort et les bras longs, sa chemise aura la poitrine large et le tour de taille égal ou inférieur à la poitrine (homme grand et mince). Si X a le cou fort et les bras courts, sa chemise aura la poitrine large et le tour de taille égal ou supérieur à la poitrine (homme petit et fort).

Des équations difficiles

Ces équations posent évidemment à des magasins comme Elysées Soieries ou Dorian Guy d'importants problèmes de stockage.

Supposez un modèle de chemise qui serait offert en quatre couleurs (unies) avec dix formes de cols, trois longueurs de manches et neuf encolures. Cela représenterait en stock, pour n'avoir qu'un seul exemplaire de chaque variante de modèle : $4 \times 10 \times 3 \times 9 = 1.080$ articles ! En fait, en suivant de très près les demandes et les conformations de sa clientèle, Elysées Soieries a réussi à adapter avec précision son stock important aux désirs des hommes.

« Un Américain a Paris » :
« Il faut personnaliser l'homme »

En été, les Français portent du voile ou du zéphyr (noms charmants) ; en hiver, de la popeline — l'augmentation des besoins créant la diversification. Le nylon qui a conquis une certaine place sur le marché (bien moins grande qu'aux Etats-Unis) ne convient pas à tous les Français.

Il est à prévoir que ces « allergiques » au nylon seront particulièrement heureux de porter cet hiver des chemises en popeline traitée « No Iron ». Ce tissu s'est déjà répandu en Allemagne et aux Etats-Unis ; il est traité à l'aide d'une résine synthétique qu'il absorbe et qui demeure à l'intérieur de la fibre.

Les chemises traitées « No Iron » (4) (déjà en vente à Elysées Soiries) gardent donc toutes les caractéristiques du tissu de coton et acquièrent les avantages du nylon : le repassage devient inutile.

Pour en revenir à la mode, elle est plus que jamais cette année aux cols italiens plus bas (80 % des ventes) et aux chemises blanches (90 %).

Ces statistiques amènent Gerald W. Hunter à pencher sur le « détail » primordial de la garde-robe masculine : la cravate.

La chemise blanche portée avec un complet sobre implique toutes les recherches en matière de cravate.

La cravate est le paradoxe de l'homme, sa « *petite folie* » (3). En fait, elle ne sert à rien et n'a pas d'équivalent dans la mode féminine. Mais le Français la choisit toujours avec tendresse et ne reconnaît que très rarement aux femmes le don qu'il croit être son monopole : choisir une cravate.

Elysées Soieries et Dorian Guy ont très bien compris cette passion du Français pour cet « accessoire ». Plusieurs milliers de cravates sont disponibles dans leur magasin, mais elles sont toujours stockées par petites séries pour traduire l'esprit d'originalité qui détermine leur sélection.

La « cravatteria »

Elysées Soieries vient même d'ouvrir dans sa « boutique » des Champs-Elysées une « cravatteria » en prévision des fêtes de Noël. Ce n'est pas à proprement parler un « self-service cravates » mais une nouvelle et astucieuse présentation qui permet de contempler d'un seul coup d'œil des centaines de modèles exposés. Un énorme avantage : le client échappe ainsi au supplice qui consiste généralement en France à fouiller nerveusement dans vingt-cinq boîtes longilignes avant de trouver l'idéal.

Autre « détail » qui a son importance depuis la mort du gilet : le pull-over.

Il n'est plus pour l'homme un accessoire confortable ou utilitaire, il accède au rang de coquetterie grâce à la variété des matières employées : j'ai vu chez Dorian Guy des pull-overs en mohair, cachemire, shetland, laine chinée, lamb's wool, laine mérinos, en alpaga. »

Mais l'homme ne s'habille pas que le jour ; Elysées Soieries a été le promoteur du lancement en France du « pyjaveste » (veste de pyjama longue vendue sans pantalon). Cette innovation répondait à un besoin : une statistique prouvait en effet que 70 % des Français dormaient en veste de pyjama et usaient par conséquent trois vestes pour un pantalon.

Le vocable « pyjaveste » est désormais entré dans la langue française. Il ne serait d'ailleurs pas étonnant qu'il figure bientôt au dictionnaire.

Toujours dans le domaine de la lingerie « nocturne », Elysées Soieries lance ce mois-ci une nouvelle... nouveauté : le pyjama-robe de chambre. Ce vêtement est une robe de chambre courte, simple, bien croisée. Sans rappeler la très désuète chemise de nuit, cette formule permet aux hommes d'avoir une tenue « correcte » au saut du lit.

Ayant terminé son panorama de la mode masculine, Gerald W. Hunter s'est livré à quelques tests et a adjoint à son rapport un petit appendice : « la psychologie de l'acheteur ».

En voici des extraits :

« L'acheteur français est très sensible à l'atmosphère d'un magasin. Il veut :

- Qu'on le laisse choisir en paix, mais qu'on s'occupe de lui.
- Que les vendeurs soient courtois, mais pas obséquieux.
- Qu'on ne lui force pas la main, mais qu'on l'aide.

L'homme est pressé, décidé et fidèle

S'il vient seul, l'homme est presque toujours pressé, décidé et fidèle à un article qui lui a plu. Il connaît toujours son tour de cou et jamais son tour de taille.

- Si l'homme est accompagné de sa femme, il est perdu d'avance. Amorphe et mélancolique, il ressemble alors à un écolier puni dont la mère vient compléter le trousseau avant de l'envoyer en pension. Il tente parfois un « baroud d'honneur », mais se résigne vite ; le vendeur (expérimenté) « poussera » l'article choisi par la femme. *Le couple y gagne toujours.*
- Les couples qui font leurs courses les jours de congé communs sont les clients idéals : ils ont « repéré » pendant la semaine l'article désiré pendant la semaine et l'achètent vite.
- Les amoureux sont attendrissants : ils ne sont pas très fixés, mais visiblement heureux : elle d'offrir, lui de recevoir ne serait-ce qu'une modeste paire de chaussettes ou de bretelles.

Le plaisir d'acheter

- La dame qui veut faire un cadeau à son mari est la cliente la moins facile. Elle hésite, réfléchit, prend le pull-over (ou le polo, ou la chemise) en main, tâte, met « l'objet » devant elle, le regarde dans une glace, explique au vendeur : « Il est plus grand que vous et plutôt plus fort, il a la taille mince, mais les épaules larges. Qu'en pensez-vous ? » Le vendeur pense alors que la meilleure solution est d'essayer lui-même le pull-over (ou le polo, ou la chemise) et déploie des trésors de patience et de diplomatie. Ils ne sont pas vains. Après 35 minutes de doutes et de scrupules, la dame sort ravie, son paquet sous le bras : elle n'a pas encore fini de savourer le plaisir d'acheter.

Ce reportage est présenté par Dorian Guy, 36, avenue George-V, et Elysées-Soiries, 55, Champs-Elysées, Paris.

---

(1) Dorian Guy, 36, avenue George-V, et Elysées Soieries, 55, Champs-Elysées.
(2) Intraduisible en français.
(3) En français dans le texte.

(4) A ne pas repasser.

Supplément 8 pages pratique

MADAME EXPRESS

Marie-Claire Lefort et Marie-Francine Oppeneau
Parce que la République ressemble à Brigitte Bardot.

CETTE SEMAINE MADAME EXPRESS A :

● ***Consacré*** sa double page en couleurs aux enfants, en demandant à deux jeunes filles qui sont en train de faire une étonnante carrière, de leur raconter, en dessins, l'histoire de « Babette ». (Voir pages IV et V.)

« Babette », c'est le premier film de Brigitte Bardot recommandé aux moins de seize ans.

Les jeunes filles, ce sont Marie-Claire Lefort et Marie-Francine Oppeneau.

Amies depuis dix ans, elles se ressemblent comme des jumelles... dont l'une serait le négatif de l'autre. Marie-Claire est toute noire, Marie-Francine toute blonde ; elles se destinaient toutes deux au professorat de dessin ; élèves de Paul Colin et encouragées par lui, elles ont vécu pendant des années la dure existence des candidates à la réussite artistique... et financière. Il y a eu la période « foulards » (désastreuse), la période « décors de théâtre » (sinistre), la période « croquis de mode » (peu concluante). Puis l'ère « Affiches » est enfin arrivée : petits placards publicitaires, annonces confidentielles pour journaux confidentiels, affichettes de bals banlieusards, tout cela était assez déprimant et très peu rémunérateur : la plupart du temps, 1.500 fr. (à partager en deux !). Leur première chance a été de gagner un concours d'affiches pour le concours Lépine ; leur seconde chance, la vraie, a été de voir accepter une de leurs maquettes par la Loterie Nationale (tranche de Pâques) ; plusieurs autres tranches devaient suivre.

« On a de la chance — disaient-elles — il y en a une par semaine. » C'est alors qu'elles sont pratiquement devenues, sous le pseudonyme commun de Lefor Openo, « affichistes d'Etat » : lutte antialcoolique, emprunt, et enfin l'affiche qui les a rendues célèbres dans toute la France : la gentille « Marianne » du Référendum. C'est d'ailleurs grâce au Référendum que le producteur de « Babette » a pensé à Marie-Claire et Marie-Francine pour créer l'affiche du film : il trouvait que leur Marianne V avait un air de famille avec Brigitte Bardot... (Voir pages IV, V.)

● ***Appris*** l'existence d'une « école du Marché Commun ». Cette école, unique en Europe, fonctionne à Paris depuis deux ans. Son recrutement a lieu par concours, ouvert aux titulaires du baccalauréat complet et parlant couramment deux langues vivantes. Le niveau des cours est sensiblement celui d'H.E.C. et comprend, en outre : une étude approfondie de l'allemand et de l'italien, des problèmes de douane et de transports entre les pays participants, des méthodes de publicité propres à chacun de ces pays, étroitement liées à la psychologie de leurs habitants et à leurs besoins qui peuvent être très différents pour l'Italie ou l'Allemagne de l'Ouest par exemple. Cette école, qui comptait 600 élèves en 1958-1959, en recevra 800 en octobre. Prix de la scolarité : environ 150.000 francs par an. Placement des élèves assuré. (Ecole des Cadres du Commerce et des Affaires Economiques, section Marché Commun, 6, avenue Van Dyck.)

● ***Utilisé*** pour faire elle-même une mise en plis, de gros rouleaux métalliques pourvus à l'intérieur d'un petit « goupillon » dont les poils dépassent légèrement. Avantages : ils tiennent parfaitement et gardent les mèches bien lisses sans qu'il soit besoin d'intercaler une feuille de papier de soie entre le rouleau et les cheveux. (100 francs pièce, grands magasins.)

● ***Accroché*** jupes et pantalons avec une pince qui pince vraiment. Constitué d'une tige métallique extensible aux deux extrémités, le « Super-Support » s'adapte parfaitement à toutes les largeurs de jupe ou de pantalon. Il est d'autre part verrouillable, ce qui évite de retrouver la jupe en boule au fond de la penderie. (Super-Support « L'Idéal ». Le modèle pour pantalon : 350 fr.; pour jupe : 390 fr.; pour vêtement d'enfant : 350 fr., au Printemps.)

● ***Récupéré*** des plantes vertes mises en pension, pendant les vacances, chez un fleuriste. Leur feuillage était toujours vert, mais terne, réellement « fatigué ». Renseignements pris auprès d'un spécialiste, elles s'étaient, paraît-il, ennuyées !

Huit jours après leur retour au foyer, remises à leur place habituelle, abreuvées par une main amie, et dopées avec une pastille d'engrais (engrais en pastille Truffault), elles ont retrouvé vigueur et brillant.

● ***Essayé*** avec un peu d'appréhension un produit à base de fiel de bœuf pour nettoyer un fauteuil recouvert de gros tissu blanc. Additionné de deux fois son volume d'eau, ce détachant donne une mousse abondante avec laquelle on « lave » le tissu ; on rince ensuite à l'aide d'une éponge humide... et propre. Seule opération fastidieuse, faire mousser le produit avec une éponge, comme il est indiqué sur le mode d'emploi. Paresseuse et moderne, Madame Express a remplacé avec succès l'éponge par un batteur à œufs électrique. Une fois sec (il ne faut surtout pas se fier à l'aspect du tissu mouillé, terrifiant pour les néophytes), le fauteuil était redevenu réellement blanc, sauf une ou deux petites taches qui n'avaient pas entièrement disparu. Dépense pour un fauteuil entier : 350 francs environ. A titre indicatif, un nettoyage à domicile par spécialiste vaut de 2.500 à 3.500 francs. (Torine, 725 fr., au Printemps, rayon « Entretien ».)

MANTEAU en rat d'Amérique
ou en murmel
aux FOURRURES BRUNSWICK
62, boul. de Strasbourg, Paris
Grand parking dans l'immeuble

FOURRURES
Renel
LE SPECIALISTE DU VISON
5, AV. VICTOR-HUGO
exportation free of tax

HAUSSMANN COATS
POUR LE SPORT
POUR LA PLUIE
POUR LE CUIR
107-109, BD HAUSSMANN
(SAINT-AUGUSTIN)
ANJ. 15-35

ENTRÉE DE SAISON
Magali
vous propose
ce tailleur
"Quadrutweed"
4 coloris
PRIX EXPRESS
21.900
MAGALI
91, Rue la Boëtie
PARIS-8e

Pour la chasse
PORTEZ
UNE CHEMISE
EN JERSEY
DE SARTEL-SCOTT
safino

ENFANTS

Jeudis bien remplis

Les parents se reposent quand les enfants s'amusent.

LA rentrée scolaire ayant été avancée, les spécialistes des « loisirs efficaces » ont suivi le mouvement : clubs, ateliers et associations ouvrent leurs portes au plus tard le jeudi 1er octobre au lieu du 15. Certains ont aussi légèrement augmenté leurs prix, mais la plupart ont essayé de les maintenir ou de faire un « prix de gros » par trimestre, ce qui leur permettra de conserver les conditions de l'an dernier. Voici les prix et les adresses :

Peinture et ateliers d'art

● ATELIER D'ART MARTENOT, 23, rue Saint-Pierre à Neuilly-sur-Seine, MAI. 34-08. A partir de 4 ans : dessin, modelage, peinture. Inscription : 1.000 francs. A partir de 7.500 fr. par trimestre, pour une heure le jeudi.

● ACADÉMIE DU JEUDI, 30, rue de Grenelle, Paris (7e), LIT. 75-55. Dirigée par Arno Stern, un des pionniers en France du dessin « d'expression libre ». De 5 à 15 ans, cours de deux heures tous les jours même le dimanche (sauf lundi et mardi). Abonnement trimestriel : 8.000 fr. Annuel : 20.000 fr. L'Académie possède neuf extensions :

● AMIENS : Pierre Duquet, 92, rue des Déportés.

● DREUX : Atelier de la Ruche. M. et Mme Gignard, Luray (Eure-et-Loir).

● LYON : Mlle Françoise Pansu, 41, rue Malesherbes.

● LE VÉSINET : Jean Muhlethaler, 22 *bis*, avenue du Général-de-Gaulle.

● VERSAILLES : Atelier du Petit Prince, 21, rue Saint-Honoré.

● BELLEVUE : Académie des Enfants, rue des Tybilles.

● MEAUX : Atelier d'Art enfantin, 8, rue Saint-Rémy.

● NANCY : Atelier d'art enfantin, 75, rue Raymond-Poincaré.

● GENÈVE : Studio d'Art pour enfants, 3 à 5, rue Cornavin.

● CLUB DE LA PALETTE : 16, rue de la Banque (2e), GUT. 29-80. A partir de 5 ans : peinture, émail, promenades. Tous les jeudis de 14 à 16 h. Adhésion : 1.000 fr. et 2.000 fr. les quatre séances.

● ATELIER ÉDUCATIF DE CÉRAMIQUE : 210, faubourg Saint-Martin (10e), NOR. 56-01. Organisme affilié au Centre International de Clairvaux. On y fait tous les travaux manuels y compris la vannerie et la sérigraphie. A partir de 5 ans, deux heures le jeudi après-midi. Inscription : 500 fr. Séances : 2.300 fr. par mois ou 5.750 fr. par trimestre.

● CLUB DES PINCEAUX : 9, rue de Savoie (6e). Peinture, linogravure, modelage, découpage, etc. A partir de 5 ans et section pour les plus de 14 ans (dessin et composition décorative). Le club fonctionne le jeudi matin et après-midi et aussi les mercredi et vendredi et fin d'après-midi. Renseignements et inscriptions : Mme Gladys Jarreau, 9 *bis*, rue Gazan (14e), GOB. 68-90. Prix : 6.000 fr. par trimestre ou 750 fr. par séance. Inscription : 500 fr. Réduction de 10 % pour les frères et sœurs.

A signaler une extension du club : le mardi, de 16 h. 45 à 18 h. 45, au « Château », domaine de Saint-François d'Assise, la Celle-Saint-Cloud.

● LES APPRENTIS SCULPTEURS : 36, rue Ducouédic (14e), GOB. 19-45. 8 à 12 ans, le jeudi matin ou le samedi après-midi. 5.000 fr. par mois ou 12.500 fr. par trimestre.

● A LYON, LES ATELIERS ÉDUCATIFS : 35, rue Victor-Hugo (2e), tél. 37-17-14. Peinture, vannerie, modelage, travail du bois, modèles réduits. Inscription : 500 fr., et 2.600 fr. par trimestre (sauf pour le bois : 3.000 fr.).

Clubs à activités diverses

● CLUB ANGLAIS DU JEUDI : 6, avenue Van-Dyck (8e), WAG. 28-33. Jeux et première initiation à la langue anglaise pour enfants à partir de 6 ans. Tous les jeudis de 14 h. 30 à 17 heures, avec « thé à l'anglaise » : 9.000 fr. par trimestre.

● CERCLE D'ENFANTS, Ecole d'Art Martenot, 23, rue Saint-Pierre, Neuilly. MAI. 34-08. Chant choral, jeux de plein air au Bois, un cours de dessin, danse, musique, jeux musicaux. De 8 à 14 ans. Le jeudi après-midi : 12.000 fr. par trimestre.

● JEU D'EXPRESSION LIBRE (Michel Small, 86, rue de l'Université, SOL. 86-61). Les enfants de 5 à 14 ans s'exercent au mime, à l'improvisation « dramatique » sur des thèmes suggérés par eux-mêmes ou par les moniteurs, à la science du mouvement. Le jeudi après-midi, de 14 h. à 18 h. : 3.000 fr. pour les grands ; 2.500 fr. pour les petits.

● LES CADETS DU PRINTEMPS organisent tous les jeudis matin et après-midi pour les 7 à 14 ans des séances éducatives (céramique, montage, couture, tissage) et des galas pour enfants (parmi les thèmes : amis des bêtes, spéologie, etc.). Le club édite également un petit magazine pour ses adhérents (6.000 à l'heure actuelle). Enfin, un « club junior » propose aux 15 à 20 ans des débats, des concerts et des conférences illustrées. Toutes les activités sont gratuites. Inscription au *Printemps*, 4e étage des nouveaux magasins.

Clubs sportifs

● LES ELFES : 21, boulevard Saint-Germain, LIT. 30-75. *Stade,* le jeudi à 14 h. 30. Section bébés (3-6 ans) : 1.200 fr. par an et 500 fr. d'inscription. Section enfants (6-14 ans) : 1.500 fr. par an et 500 fr. d'inscription. *Possibilité de natation* et d'activités artistiques après le stade à partir de 6 ans (800 à 1.000 fr. de supplément). *Gymnastique corrective* en musique, à partir de 3 ans : 10.000 à 15.000 fr. par trimestre selon le nombre de cours par semaine.

● TOURING-CLUB DE FRANCE : 65, avenue de la Grande-Armée, PAS. 62-65. Le T.C.F. possède dans chacun de ses groupes sportifs (voile, canoé, camping, bicyclette, équitation) une section de jeunes à partir de 8 ou 10 ans. Inscription au T.C.F. : 1.250 fr. la première année, 1.000 fr. ensuite. Inscription à un groupe : prix variable selon les disciplines.

● L'U.S.E.P. : 72, rue de Bellechasse (7e). SOL. 89-00 (Union de la Seine des Œuvres Laïques d'Education Physique), qui centralise les adresses des associations sportives scolaires, peut se charger de renseigner les parents qui n'auraient pas trouvé satisfaction auprès de l'école ou de la mairie.

La semaine prochaine :
Le Théâtre, la Musique, la Danse.

En remettant vos Robes de ville
Silhouette alourdie ? = Gymnastique de choc
Silhouette fine ? = Gymnastique d'entretien
DORIS HALPHEN
Sa gymnastique fait maigrir « au centimètre » en sculptant votre corps
Mais sachez-le bien : ce n'est pas son but unique. Sa Gymnastique donne l'aisance du mouvement. Elle ne fatigue pas, elle amuse et provoque un bien-être accru par la détente nerveuse.
Constatez par vous-même : une leçon d'essai gratuite dans un groupe pour toute lectrice de « L'Express ».
REOUVERTURE 5 OCT., 16, r. St-Simon-7e
Renseign. : LITtré 70-58. Au studio sur rendez-vous

ACHATS

Le bon réflexe

A la suite de son article « Prisunic, sérieux ou pas sérieux ? » (voir « L'Express » du 27-8-59), Mme Express aurait pu recevoir de la direction de ces magasins une lettre incendiaire. C'est la coutume, chaque fois qu'un journal est obligé, pour informer honnêtement, de critiquer. Il n'en a rien été.

En revanche, en entrant l'autre jour dans une succursale des Prisunic, nous avons constaté que les vêtements que nous avions recommandés comme parfaitement réussis sont désormais surmontés d'une petite pancarte : « Ça, c'est sérieux ». (Voir photo ci-dessous.)

Saluons ce remarquable réflexe, rare en France.

PLUS RARE QU'UNE LETTRE

MODE

Une tenue de saison et demie

Pour supporter les intempéries à l'envers comme à l'endroit...

S'IL ne pleut pas, il va pleuvoir. S'il pleut, il continuera à pleuvoir. Dans les deux cas, vous avez besoin d'un imperméable. Et même si, la lune aidant, il ne devait plus jamais pleuvoir, vous n'avez pas envie, en cette fin de septembre, de sortir en taille, et la température ne justifie pas encore d'endosser les gros manteaux d'hiver.

Comme il est inélégant de se promener en imperméable un jour de soleil, et parfaitement déraisonnable d'acheter un manteau de demi-saison, l'été interminable raccourcissant d'autant l'automne, que faire ?

A ces problèmes vestimentaires apparemment inconciliables, une solution existe : le réversible.

Dans sa version couture il a été traité cet hiver par Givenchy, Dior, Balencinga, en manteau ultra-chaud. Coupé soit dans un tissu entièrement double-face, soit dans deux lainages superposés de même nature mais de coloris différents, le manteau réver-

TERGAL ET LAVABLAINE

(Dambier.)

FLANELLE ET CRACKNYL

S'il ne pleut pas, et s'il pleut

ble est inévitablement cher étant donné les prix actuels des beaux tissus de laine (nous avons vu chez Peggy, 27, rue Boissy-d'Anglas, de très beaux tissus réversibles mais qui valent de 5.000 à 7.000 francs le mètre). De plus il demande une grande compétence de la part de la couturière qui l'exécute pour dissimuler totalement les coutures et faire coïncider parfaitement poches, boutonnières, cols, etc. Attention donc avant de vous laisser tenter, un manteau réversible ne rend jamais les services de deux manteaux classiques et coûte souvent le double. On trouve actuellement quelques modèles de ce genre en confection de luxe ; leurs prix oscillent entre 60.000 et 80.000 francs.

Dans son interprétation « prêt-à-porter », le réversible se présente en réalité comme un manteau d'intempéries, mi-imperméable, mi-tenue de demi-saison. Il est alors entièrement double, coupé dans deux tissus de coloris et parfois de contextures différents, dont un, au moins, est parfaitement imperméabilisé. Les « mariages » les plus courants : loden et popeline, lainage et tergal, velours et popeline, gabardine de deux tons, etc.

Emplois multiples

En général, le col et les parements sont en contraste avec la face que l'on porte. Ainsi sur les modèles que nous avons photographiés, le col est écossais ou à carreaux du côté uni, et inversement. C'est le petit inconvénient de ces manteaux parce qu'il est alors moins facile de les assortir avec la jupe ou le chandail que l'on porte dessous. Mais il est possible parfois de demander que le col soit retourné, il faut alors le porter fermé pour dissimuler les parements. Autre problème : les poches. Dans les modèles bon marché il y a souvent une face sans poches ou pourvue simplement d'une fente qui « tombe » dans la poche de l'autre côté, il faut alors prendre garde à ne pas laisser tomber clefs et gants entre les deux épaisseurs du manteau.

Mais, en dehors de ces deux points de détail, le réversible est un achat judicieux qui, pour une différence de prix assez peu importante, augmente sensiblement les emplois d'un imperméable. Penser simplement à choisir au moins une des faces dans un ton neutre et passe-partout : beige, gris, bleu marine, etc.

Voici quelques modèles de réversibles que nous avons vus à Paris :

● En gabardine de coton et loden. Col chemisier, double boutonnage, du côté gabardine ceinture assortie. Deux poches verticales. Non boutonné du côté loden. Manches avec pattes de côté. Existe en grège, olive, ciel, marine, vison, mastic du côté gabardine. Et en vison, bleu marine, vert foncé, blanc et noir du côté loden. 19.900 francs chez Madd, 20, rue Tronchet.

● En gabardine et loden unis, col tailleur à revers. Double boutonnage sur les deux faces, poches fendues horizontales à rabat. Dos droit fendu en bas. Martingale réversible amovible. Fines piqûres sellier apparentes. Existe en 19 coloris dont : gris chiné, chamois, sable, marine, etc., du côté loden, en 10 coloris dont mastic, noisette, bleu glacier, vert mousse du côté gabardine. 24.900 francs chez Bourgeois Frères, 4, avenue de l'Opéra.

● En loden double face. Une seule teinte camaïeu ; loden gris foncé et gris clair chinés, 6 boutons, forme droite. Col rabattu, poches carrées plaquées à rabat. Boutons nacrés assortis côté foncé, en tissu assorti côté clair. 25.900 francs, marque « Roga » au Printemps.

● En tergal marine et lavablaine écossais vert et bleu. Modèle ceinturé boutonnage droit, poches du côté marine, col rond. Ceinture et capuche également réversibles. 27.500 francs chez Lorène, 66, avenue Victor-Hugo. (Photo ci-dessus.)

● En flanelle grise imperméabilisée et cracknyl de Bucol à carreaux blancs et noirs. Manteau droit quatre boutons sur chaque face et poches à double fond. Vendu avec ou sans ceinture : 35.000 francs aux mesures chez Jean Veral, 11, avenue de l'Opéra. (Photo ci-dessus.)

● En gabardine de coton vison et lainage anglais pied-de-poule, noir, bronze et brun (mélangés) sur fond blanc. Forme évasée (droit fil coutures en biais). Très grandes poches carrées plaquées sur les deux faces. Col chemisier. 3 boutons. 35.000 francs chez Tunmer, 5, place Saint-Augustin.

STARMY
CONTACT
Amy Linker
PARIS
Nouveautés d'automne
et les
Modèles exclusifs
de
Bettina
La
Collection est présentée
tous les jours
à 15 heures
46 Fg St-Honoré ANJ 75-99

Royaldaim
présente
dans ses nouveaux salons
sa collection 1960.
LES PEAUSSERIES
LES PLUS FINES DE PARIS
74, RUE DE RENNES - LIT. 44-84

FEMMES PETITES
enfin des modèles
créés pour vous
« PRÊT A PORTER »
38 - 40 - 42
à l'intention des moins de 1 m. 60
Geneviève CORNE
21, rue la Boétie - ANJou 68-64

utiles
cadeaux
futiles
JACQUES FRANCK
372, Rue Saint-Honoré - PARIS

LORÈNE
Changement de vitrine
tous les soirs à 19 heures
66, Av. VICTOR-HUGO
PAS 43-33

Vison
?
voyons Weil
FOURRURES
WEIL
4, rue Sainte-Anne
(angle av. de l'Opéra)

Une exclusivité en couleurs de Madame Express

« BABETTE »

le premier film de Brigitte Bardot recommandé aux moins de 16 ans, raconté aux enfants par Marie-Claire Lefort et Marie-Francine Oppeneau

(Voir page I)

Seule et sans ressources à Londres, Babette, candide, s'est adressée au Q.G. d'un certain général de Gaulle pour se faire rapatrier. Et la voilà enrôlée dans les Forces françaises libres. Dans l'immédiat, son activité consiste à faire le ménage, grâce à quoi elle peut chiper les cigarettes du général pour les donner à Gérard, le beau lieutenant, qui travaille aussi au Q.G.

Promue standardiste, elle se débat avec les fiches. Les résultats, parfois, sont étranges. Quand il y a des alertes et des bombardements, Babette consciencieuse, met le casque réglementaire, prend son masque à gaz. Et dans cette tenue, Gérard la trouve bien charmante. Mais quand il veut le lui dire de trop près, Babette, émue pourtant, retrouve à temps son sang-froid.

Entre temps, Gérard a également gagné Paris où il retrouve son père, vieux duc antigaulliste. C'est là que Babette le rejoint, poursuivie par le général allemand, très enamouré. Entre le duc, la duchesse, le Général et Gérard, Babette provoque un imbroglio magistral. Le duc n'y comprend rien, mais peu importe : Babette tient son Général qui la prend pour la fille du duc.

Schultz est ravi de « sa petite Dalila ». Dès qu'il a le dos tourné, Babette renseigne Londres par radio. Le soir où Babette et Gérard vont enlever le Général, elle cache son émetteur dans la chambre du Général. Quand Schultz, qui cherche la source des émissions clandestines, découvre l'émetteur, c'est le Général qu'il prend pour un traître. Il se lance à ses trousses.

Fuyan... oupes allemandes, Babette, ...euse d... Tréport. Elle se présente ... Ferna... der du travail. Mme Fer-... ien ... e a bon cœur. Attendrie, ...elle-mê... s Allemands, en emmenant ... demois... aussi la naïve Babette.

... Babet... ier anglais des services ..., passi... t stupéfait par sa ressem-... vec un... un général hitlérien et ... e a été... Babette et Gérard chargés ... ssion e... général von Arenberg et ... urer. ... ommence l'entraînement

...ette a ... ns une auberge. Mais le ... ns ... tourbir le Général et le ... ter jus... les chercher de Londres, ... ce so... s » chargés par Schultz ... Babette... lui permettent, croyant ... embar... uoi Babette les « sème ».

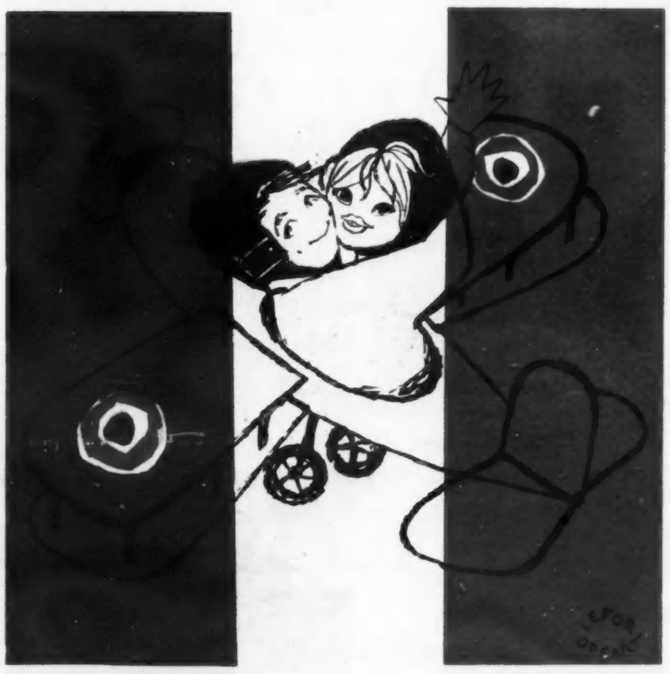
Voilà tout le monde embarqué sur le bateau de pêche de Gustave. Catastrophe : en pleine mer, c'est la panne. Un navire britannique prend le bateau en remorque, et au lieu de se retrouver quelque part en France, c'est à Portsmouth, en Angleterre, que toutes les demoiselles sont débarquées malgré les protestations de Mme Fernande et la consternation de Babette.

La petite troupe s'engouffre dans un car, en direction de Londres. Un avion allemand vrombit. C'est à qui se précipitera dans un fossé. L'avion atterrit. Un vieil Anglais de la Garde territoriale se jette vaillamment à l'assaut des pilotes qui hurlent : « Amis, amis ! » Ce sont deux Français prisonniers qui se sont échappés en volant un avion. L'un est un joli lieutenant, Gérard.

Babette et Gérard, parachutés en France, sont séparés par un coup de vent. Babette atterrit seule. Sur la route de Paris, un aimable éphèbe S.S. la remarque, lui porte sa valise (qui contient un poste émetteur !), lui apprend qu'il travaille à la Gestapo et qu'il est dans les petits papiers des grands chefs. Babette tient le fil qui peut la conduire à son général.

Mais quand elle lui téléphone, la conversation est surprise par le terrible Schultz, commandant la Gestapo, qui charge ses limiers de retrouver Babette dont il est jaloux. En la voyant, il est frappé par sa ressemblance avec celle dont le général von Arenberg — qu'il hait — fut amoureux. Et il décide d'utiliser Babette, de la mettre sur le chemin du Général, pour le perdre

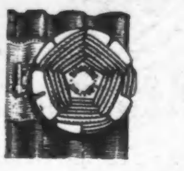
Schultz en auto-mitrailleuse, escorté de S.S., poursuivant le Général, croise les deux gestapistes qui parlent. Il comprend qu'il a été roulé, et il se précipite sur la trace des fugitifs, qu'il rejoint au moment où ils vont monter en avion. Tout est perdu. Oui. Non. Schultz, savourant son triomphe, allume une cigarette que lui a donnée Babette. Une gigantesque pétarade retentit.



C'était une cigarette explosive, qui faisait partie de l'attirail du parfait espion de Babette. Plus de Schultz, plus de S.S. Désintégrés. Les deux amoureux ont réussi leur mission. Ils s'envolent vers Londres, emmenant leur Général captif et désabusé. Et, comme il se doit à la fin d'une telle histoire, Babette deviendra duchesse, sera très heureuse et aura beaucoup de B.B.

(*Copyright Columbia Films et « L'Express ».*)

MOQUETTES
ET TOUS REVETEMENTS DE SOL
LE TAPIS CLOUÉ
vous assure la qualité parfaite de ses moquettes « Contrôlées » par
« QUALITE FRANCE »
que tout acheteur peut vérifier sur place dans ses
20 coloris en stock. Devis gratuit
20-22, rue du Mail - CEN. 10-62
DISTRIBUTEUR FRANCE-TAPIS

Ridofleur
en Rhodoïd Breveté S.G.D.G.

Pour enrouler les cordons des galons à froncer les rideaux
EN VENTE :
Grands Magasins
Merceries
et Maisons de Rideaux

ENCADREMENTS SOUS VERRE

BANDES GOMMÉES
DELTA
"Multipli"
un pli, une pression des doigts, c'est fait!
En vente chez les Papetiers, Photographes, Marchands de couleurs, Grands Magasins
La Maison du Papier Gommé
Ste L. CHAPPELLIER & A. GRAND
Capital de 60.000.000 de francs
78, RUE DE WATTIGNIES - PARIS XII° - DID. 93-55

choisir est un plaisir
la porte ouverte
décoration d'intérieurs
meubles, sièges, luminaires
tissus d'ameublement
objets d'art
tapisseries contemporaines
201, rue saint-honoré - ric. 94.00
métro : tuileries

RECETTES

Cuisine sans frontières

Suzanne et Henriette ont enfermé cinq continents dans une casserole.

SUZANNE et Henriette qui, depuis huit mois, assurent fidèlement la rubrique « Recettes » de Madame Express, viennent de publier chez Pierre Horay un succulent recueil : « Cuisine sans frontières », où se trouvent réunies et commentées par le texte et l'image près de 250 recettes des cinq continents (1).

Suzanne et Henriette, providence des cordons bleus (et blancs), n'ont pas établi ce panorama de la gourmandise internationale en restant assises devant un fourneau parisien.

Henriette, grand reporter, a vraiment été envoyée en mission (journalistique) dans *tous* les pays dont elle présente les spécialités (tous, sauf l'Amérique du Sud, précise-t-elle avec une honnêteté qui l'honore).

De Hong-Kong à Honolulu, de Québec à Madagascar, souvent en battle-dress et espadrilles (notre photo), elle n'a eu, pour rapporter la matière de ce livre, qu'à troquer le carnet de notes pour la cuiller en bois.

Suzanne, elle aussi, avait toutes les dispositions requises pour exercer ce sport littéraro-culinaire. Elle est excellente historienne, grande voyageuse et gourmande avouée ! Suzanne et Henriette, puissantes personnalités, ont donc mis en commun leurs deux passions :

1° L'HISTOIRE. Elles ont écrit ensemble une « Impératrice Eugénie », un « Prince Impérial » (Grand Prix du Livre historique 1958) et vont publier au mois de décembre un « Napoléon III ».

2° LA GASTRONOMIE. On ne peut parler de « Cuisine sans frontières » sans mentionner le nom du « troisième homme » : Hubert de Segonzac. Il a joué dans l'élaboration du livre un double rôle très important : il est l'auteur des photos qui illustrent le recueil et il a servi à Suzanne et Henriette de « cobaye » consentant et ravi. C'est donc lui, avant vous, qui a goûté le soufflé à la noix de coco (Polynésie), le ragoût de porc au caramel (Chine) ou le goulasch (Hongrie).

Les recettes classées par continent sont toutes « adaptées » au goût français et tiennent compte des produits que l'on peut trouver en France. Au début du livre se trouve d'ailleurs une liste complète (par département) des magasins qui vendent soja, safran, origan, coriandre et autres épices aux noms de tour du monde. Pour vous donner un avant-goût de cette évasion gustative, voici quelques exemples de spécialités des « cinq continents ».

(1) 175 pages, 1.740 francs.

HENRIETTE EN REPORTAGE
Troquer le carnet de notes pour la cuiller en bois

Afrique

● POULET AUX ARACHIDES.

Peu coûteux. Préparation 20 minutes. Cuisson 2 heures. 1 poulet - 200 gr. de cacahuètes - 4 tomates - du beurre de cacahuète (facultatif).

On farcit un poulet avec des cacahuètes grillées et écrasées, puis on le fait revenir à l'huile d'arachide. Il doit ensuite cuire dans son jus pendant 2 heures avec le poivre de Cayenne et des tomates.

On peut ajouter à la sauce du beurre de cacahuète et on sert avec du riz.

Asie

● LE RIZ CANTONAIS.

Peu coûteux. Préparation : 10 minutes. Cuisson : 25 minutes. Du riz - des oignons - de la viande de porc - des crevettes - des moules - de la ciboulette - des œufs.

On fait cuire du riz bien sec.

Dans la poêle, on fait frire des oignons émincés, de la viande de porc (ou jambon) également émincée, des crevettes décortiquées, quelques moules si l'on veut, de la ciboulette hachée.

Au bout de quelques minutes, on met le riz pour le faire dorer, on assaisonne, et, au moment de servir, on ajoute un à un autant d'œufs qu'il y a de convives, en tournant bien. On laisse une minute sur le feu après avoir incorporé le dernier œuf et on sert chaud.

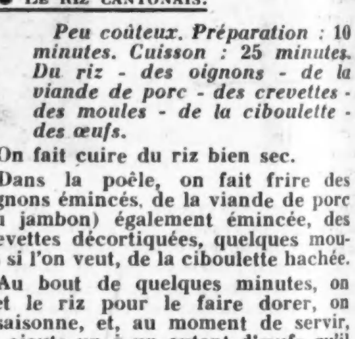
Europe (Italie)

● OSSO BUCO.

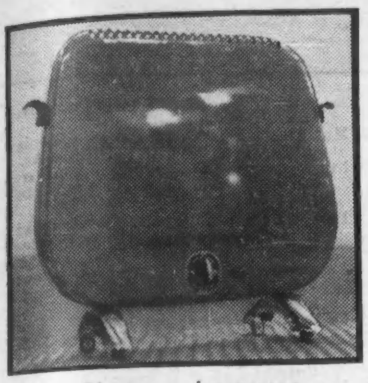
Assez coûteux. Préparation : 10 minutes. Cuisson : 1 h. 15. 4 jarrets de veau - 1 cuillerée de farine - 1 cuillerée de graisse - 1 petit céleri-rave - 3 carottes -

meubles et objets d'aujourd'hui

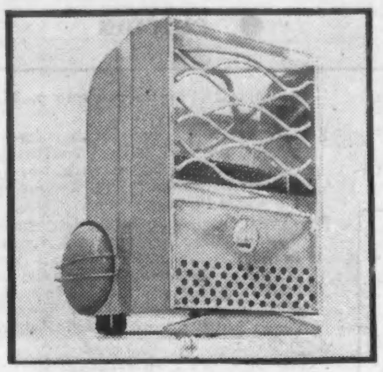
BEMA
POLYVALENTS M.P
SCANDINAVES
TROEDS
STRING
GUY BESNARD
AIRBORNE
STEINER
KNOLL
PRÉSENCE
24, Pl. Dupleix, Paris - Champ de Mars - FON. 49-50



du Louis XIII au XIX° bois naturels, acajou meubles peints



« Séverin » électrique
Puissant et peu encombrant



« Bébé Pigeon » à gaz butane
Léger et transportable

2 verres de vin blanc - 1 tasse de bouillon.

On enfarine les jarrets de veau, puis on les jette dans la graisse très chaude, en les retournant sur toutes les faces. Puis on les enlève de la poêle. Dans ce qui reste de graisse, on met le céleri et les carottes râpées en dés. On saupoudre de farine et on arrose de vin blanc. Ensuite, on ajoute le bouillon. Saler, poivrer et, si possible, joindre des herbes aromatiques, basilic, thym, laurier, etc. Après avoir bien remué la sauce, on y replace les jarrets de veau que l'on fait cuire à couvert et à petit feu en les retournant souvent. On peut servir avec du riz.

MAISON

Chauffages d'automne

● ***Pour faire la soudure entre un été interminable et un hiver que l'on prévoit rigoureux.***

Le calendrier nous informe que depuis le 23 septembre l'été a fait place à l'automne.

Météorologues et esprits chagrins s'étant donné le mot pour assurer qu'après la splendeur d'un été sans pareil nous allons au-devant d'un hiver rigoureux, il est prudent de « penser chauffage ». Suivant les cas le problème se pose de différentes façons :

1° L'immeuble est pourvu d'une installation de chauffage central collectif.

2° Le local (appartement ou maison) possède une installation de chauffage individuel par chaudière ou poêles à feu continu alimentée au charbon.

3° Le local est équipé d'une installation de chauffage alimentée au mazout ou au gaz de ville.

Chauffage collectif

Dans la plupart des cas le chauffage central est allumé dans les immeubles à partir du 15 octobre.

S'il fait froid avant cette date, une entente est possible entre locataires ou copropriétaires pour le faire mettre en marche plus tôt, chacun s'engageant à payer un supplément au prorata du nombre de radiateurs installés dans son appartement.

Mais il est quelquefois difficile de se mettre d'accord.

Le problème à résoudre ? Il est relativement simple et consiste en un chauffage d'appoint pour les soirées fraîches de demi-saison ou les très grands froids de plein hiver (certaines installations un peu vétustes risquant d'être insuffisantes).

Chauffage individuel au charbon

Chauffage central ou poêles à feu continu fonctionnant au charbon sont d'une utilisation compliquée en demi-saison, période ne nécessitant pas un feu régulier jour et nuit.

Le problème ? Il est le même que pour les immeubles à chauffage collectif. Un bon chauffage d'appoint ne devant pas nécessiter de manipulations salissantes.

Attention : ceux qui ont attendu la dernière minute pour faire rentrer du combustible doivent faire le nécessaire sans plus tarder. A défaut de place, prendre un arrangement avec un charbonnier proche du domicile pour que des livraisons régulières par sacs de 50 kilos soient faites à jours fixes.

Chauffage individuel au mazout ou au gaz

Qu'il s'agisse de chauffage central ou de poêle à feu continu, les installations fonctionnant au mazout et celles alimentées par le gaz de ville offrent l'avantage de pouvoir être facilement utilisées aussi bien en continu qu'en chauffage intermittent.

Aucune nécessité de chauffage d'appoint, si l'installation est suffisante, par grands froids.

Les abonnés au Gaz de France peuvent demander le tarif « binôme » s'ils utilisent ce combustible en chauffage. Le tarif s'établit comme suit :

Versement d'une prime fixe mensuelle de 1.195 fr. (comprenant location et entretien compteur).

Prix du mètre cube de gaz pour l'ensemble de la consommation (chauffage, eau chaude, cuisine) : 21 fr. le m3 (au lieu de 37 fr.).

Attention : ce tarif est intéressant pour les abonnés consommant plus de 1.000 m3 par an.

Chauffage d'appoint

● L'électricité : le chauffage électrique idéal, mais coûteux à utiliser en permanence en raison du prix élevé du courant, est parfait en chauffage d'appoint.

Avant de fixer son choix sur un appareil, il est nécessaire de vérifier les chiffres inscrits sur le compteur.

Ce qu'il faut savoir :

Suivant la tension du secteur, 2 compteurs de même ampérage peuvent fournir 2 puissances différentes. Par exemple :

Compteur de 5 ampères sur 115 volts :

5 amp. × 115 volts = 575 watts.

On peut donc choisir un appareil de 500 watts, il reste 75 watts pour l'éclairage.

Compteur de 5 ampères sur 220 volts :

5 amp. × 220 volts = 1.100 watts.

On peut alors choisir un appareil allant jusqu'à 1.000 watts, il reste encore 100 watts pour l'éclairage.

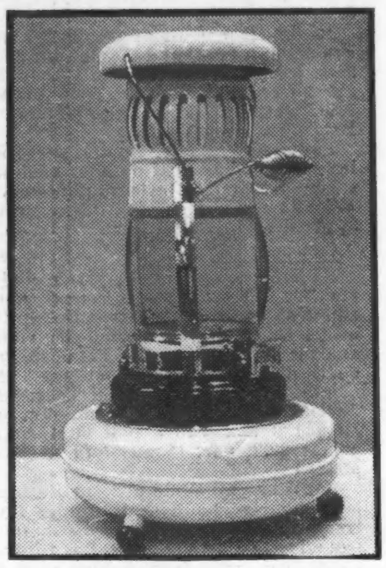
A noter : la bonne puissance moyenne d'un appareil d'appoint est 1.000 watts. Au-dessus de cette puissance, du reste, une installation spéciale est nécessaire. Voir votre électricien.

● Les gaz en bouteille : les appareils alimentés en gaz butane ou en propane, s'ils sont branchés sur une évacuation de gaz brûlés, peuvent être utilisés en feu continu exactement comme ceux fonctionnant au gaz de ville.

En radiateurs mobiles, à bouteille incorporée, ils offrent une excellente solution de chauffage d'appoint, si l'installation électrique ne permet pas le branchement d'un appareil puissant.

A noter : avant de fixer son choix, s'assurer que le modèle comporte bien un dispositif de sécurité.

« Fire Ball » à gaz butane
Maniable et sans danger



« Original Haller » à pétrole
Stable et économique

● Le pétrole désodorisé : nouvelles versions des vieilles lampes chauffantes à pétrole, les appareils nouveaux fonctionnant avec ce combustible sont d'un emploi facile et économique.

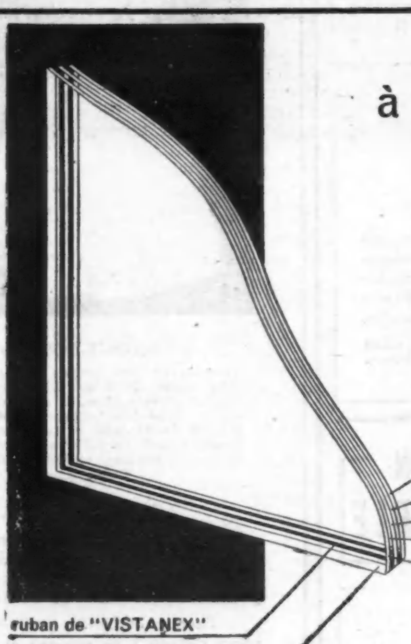
L'avantage de ces appareils réside dans leur légèreté et leur prix d'achat relativement bas.

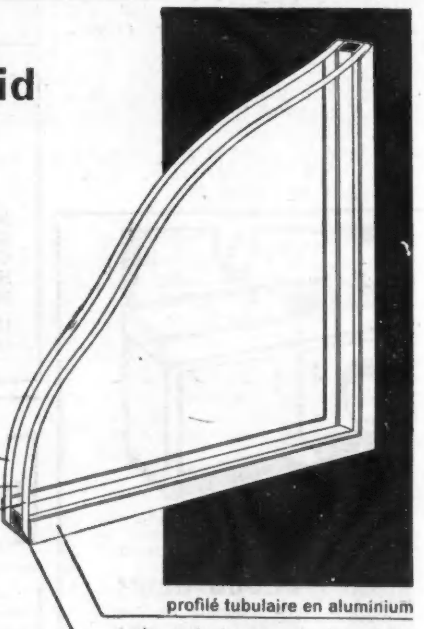
● L'alcool : facile à trouver dans les campagnes les plus reculées, l'alcool à brûler alimente maintenant des appareils à puissance relativement grande, 50 m3 en cas de besoin. Les nouveaux radiateurs offrent le maximum de garanties possible lorsqu'il s'agit d'un liquide aussi inflammable.

→

Comme de nombreux lecteurs de
« MADAME EXPRESS »
qui ont déjà utilisé notre formule de
LOCATION-VENTE
Pour un DEPOT (à valoir) égal à 5 % de sa valeur
POSSÉDEZ IMMÉDIATEMENT
VOTRE : Téléviseur, Radio, Machine à laver, Réfrigérateur, Cuisinière, Aspirateur, etc. Appareils ciné, Photo, Cycles, Camping, Pianos, Meubles, Literie, Tapis, Linge, Tissus, etc.
DE TOUTES LES GRANDES MARQUES
POUR DOCUMENTATION :
Ecrivez ou téléphonez à :
« LES GRANDS MAGASINS A DOMICILE »
47, avenue de Clamart - ISSY - MIChelet 73-03

à l'abri du froid et du bruit
derrière les
VITRAGES ISOLANTS SAINT-GOBAIN





En supprimant l'effet de paroi froide et les buées, "TRIVER" et "ATERPHONE" augmentent le volume habitable et le confort.

Renseignez-vous auprès de votre miroitier ou de votre menuisier.

CENTRE DE DOCUMENTATION
SAINT-GOBAIN
16, Avenue Matignon, PARIS 8e
BALzac 18-54

Contre envoi de ce bon au
CENTRE DE DOCUMENTATION SAINT-GOBAIN
16, Av. Matignon, PARIS 8e,
vous recevrez 2 brochures vous donnant
toutes les précisions sur les vitrages isolants
"TRIVER" et "ATERPHONE".

R. L. Dupuy • 157

A voir, écouter, lire, savoir...

Vu à Paris :

Madame Express signale cette semaine les appareils de chauffage d'appoint les plus réussis.

ELECTRICITÉ :

Radiateur à circulation d'air chauffé par résistances blindées dissimulées sous double enveloppe de tôle laquée. Deux poignées isolantes permettent de le transporter. Modèle très plat peu encombrant. Puissance 2.000 watts, 3 allures de chauffe. « Séverin ». Prix : 16.000 fr. (*Galeries Lafayette*). (*Voir photo.*)

Radiateur à résistances, réflecteur connexe à réflexion intégrale, pouvant se poser ou se suspendre. Deux régimes. 1.000 watts. « Astoria » : 5.780 fr. (*Galeries Lafayette*).

Radiateur extra-plat (se présentant comme un pare-feu) à circulation d'air sous double enveloppe métallique laquée. Trois régimes. « Therma » : 1.200 watts, 17.000 fr. (*Au Printemps*). Existe en 2.000 watts.

Radiateur mobile, monté sur roulettes, à circulation d'huile. Licence suisse. Existe en plusieurs puissances. « Caddie » : en 1.200 watts, prix : 36.000 fr. (*Au Printemps*).

GAZ BUTANE :

Radiateur à bouteille incorporée, monté sur trois grandes roues caoutchoutées assurant une grande maniabilité. Un dispositif thermo-électrique analyse en permanence l'atmosphère de la pièche chauffée et stoppe l'alimentation de l'appareil si l'aération devient insuffisante. Peut chauffer de 80 à 100 m3. « Fire Ball 60 Luxe », prix : 22.350 fr. (*Samaritaine*). (*Voir photo.*)

Radiateur alimenté avec petite bouteille pour réchaud de camping. Très léger, très faible encombrement, facilement transportable. Chauffage infrarouge par réflecteur connexe. Bouteille incorporée. Peut chauffer 10 m3. « Bébé Pigeon », prix : 11.600 francs. (*Galeries Lafayette*). (*Voir photo.*)

PÉTROLE :

Radiateur de grande puissance, peut chauffer 80 m3. Brûleur à gazéification intégrale flamme visible. Réflecteur en cuivre rouge. Sa caractéristique réside dans le fait que cet appareil peut être équipé d'une buse et branché sur un tuyau d'évacuation de gaz brûlés. Par conséquent marche sans inconvénient en feu continu. Consommation : 1 litre de pétrole kerdane (désodorisé) en 6 heures. « Radiant Cobra ». Prix : 19.850 fr. (*Samaritaine*).

Calorifère à flamme bleue visible. Le réservoir placé à la base de l'appareil reste insensible à la chaleur, permettant d'ajouter du pétrole pendant que l'appareil fonctionne. Trois pieds sphériques assurent sa stabilité. Une large poignée permet de le transporter sans difficulté d'une pièce à l'autre. Peut chauffer 60 à 80 m3. « Original Haller ». Prix : 17.590 fr. (*Samaritaine*). (*Voir photo.*)

ALCOOL :

Radiateur pouvant également être utilisé en réchaud d'appoint pour la cuisine. Peut chauffer 35 à 40 m3. Economique à l'achat et à la consommation. « Soufflant Cobra ». Prix : 6.000 fr. (*Grands Magasins*).

PRIX SPECIAL
d'entrée de saison
(Se référer de L'Express)
21.500 francs
CET ENSEMBLE CUISINE
comprenant : bloc - évier - égouttoir 110 × 55 en grès émaillé blanc, siphon fonte, grille cuivre et meuble ébénisterie poncé.
ET TOUT LE SANITAIRE A DES PRIX INTROUVABLES AILLEURS
pour cuisines, salles d'eau, salles de bains et waters.
Catalogue gratuit.
Crédit. Livrais. à domicile

ATELIERS SANITAIRES PARISIENS
133, av. de Clichy
Métro BROCHANT
Ouv. même Lundi 8 h. 30 à 12 h. et de 14 h. à 19 h.
TÉL. : MAR 65-05 et MAR 50-53

CERTAINS L'AIMENT CHAUD : Marilyn meilleure que jamais dans une éblouissante comédie. (A partir de vendredi, *Ermitage.*)

LE PROCÈS : l'Amérique contre ses fantômes. (Voir la critique p. 35.) (*Marbeuf.*)

● siné-sélection

● exposition

CHAGALL : tout l'œuvre du prestigieux imagier du rêve. (*Musée des Arts Décoratifs*, 107, *rue de Rivoli ; de* 10 *heures à* 17 *heures, sauf le mardi, juisqu'au* 5 *octobre.*)

MONET : l'éblouissante vision du « Père Monet » dont se réclament les « jeunes turcs » d'aujourd'hui. (*Galerie Durand Ruel,* 87, *avenue de Friedland, de* 10 *heures à* 18 *heures. Sauf samedi et dimanche, jusqu'au* 30 *septembre.*)

COLLECTIONS BELGES : quelques-uns des chefs-d'œuvre de la peinture française contemporaine achetés par des collectionneurs belges et qu'on a rarement l'occasion de voir. (*Musée d'Art Moderne, avenue du Président-Wilson, de* 10 *heures à* 17 *heures, sauf le mardi, jusqu'au* 18 *octobre.*)

LORJOU : une fresque de visages qui constituent une sorte de « comédie humaine » contemporaine. (*Galerie des Beaux-Arts*, 170, *faubourg Saint-Honoré.*)

NOUVELLE VAGUE : une sélection intéressante. Quatre jeunes peintres et un sculpteur dans une galerie célèbre. (*Galerie de France,* 3, *faubourg Saint-Honoré.*)

Ce supplément pratique
a été réalisé par :
Christiane Collange
avec la collaboration de :
Jean-François Chabrun, Djenane Chappat, Martine Fell, Monique Gilbert, André Gobert, Danièle Heymann, Colette Jouvion, Ariane Misraki, Suzanne et Henriette.
(*Les renseignements contenus dans ce supplément pratique sont libres de toute publicité.*)

CINÉMA DU PANTHÉON
IVAN LE TERRIBLE
V. O.

STUDIO 43 - 43, Faubourg-Montmartre
Par autorisation spéciale un classique russe v. o.
LE CHEMIN DE LA VIE
Irrévocablement dernière présentation à Paris
En complément : LES MISTONS
de François TRUFFAUT

Restaurants

LIDO
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE
"PRESTIGE"
de P.L. GUÉRIN et R. FRADAY
LES BERNARDS

● cinéma

KINOPANORAMA : sur trois écrans géants, un vrai voyage en Russie. Une étonnante démonstration. (A partir de vendredi, 60, *avenue de La Motte-Picquet.*)

BABETTE S'EN-T-EN GUERRE : le premier film de Brigitte Bardot à recommander (essentiellement) aux moins de 16 ans. Ne pas rater le court-métrage qui précède le grand film : « Histoire d'un poisson rouge ». (*Rex, Normandie, Moulin-Rouge.*)

PASSEZ MUSCADE : un excellent burlesque américain qui enchantera les « aficionados ». (Voir la critique page 35.) (*Pagode.*)

LE PIGEON : petite chronique néo-réaliste de la cambriole dans les faubourgs de Rome. Humour et gentillesse. (*Broadway.*)

LA GRANDE EPOQUE : la plus grande bataille de tartes à la crème de toute l'histoire du cinéma. Laurel et Hardy, etc. Une anthologie des meilleurs moments du cinéma comique. (*Monte-Carlo.*)

LES LIAISONS DANGEREUSES : du bon Vadim. Ni plus, ni moins. (*Marivaux, Colisée.*)

LA NUIT DES ESPIONS : deux personnages, Elle et Lui, et un suspense dans un film de Robert Hossein. Encore un essai insatisfaisant, mais non sans intérêt. (*Madeleine, Mercury.*)

YANG KWEI FEI : un des derniers films de Mizoguchi, le premier en couleurs : chaque plan est un tableau. Au même programme : NUIT ET BROUILLARD, un implacable témoignage d'Alain Resnais. (*Studio de l'Etoile.*)

HIROSHIMA, MON AMOUR : le film le plus important de la saison mais qui peut conduire à l'exaspération. (*Vendôme, George-V.*)

ORFEU NEGRO : un vieux mythe ressuscité à travers un étincelant reportage en couleurs sur le carnaval de Rio. (*Marignan, Français.*)

LES 400 COUPS : l'histoire d'un enfant inadapté; un film qui vient du cœur. (*Raimu.*)

JULIE LA ROUSSE : un petit rien, agréable grâce à Daniel Gélin et Pascale Petit. (*Saint-Lazare-Pasquier, Scarlett.*)

MON ONCLE : Tati fait en pointillé la satire du modernisme. (*Denfert.*)

LES TRICHEURS : surboums et Jaguar. Carné décrit le mal du siècle. (*Hollywood.*)

DROLE DE DRAME : un Marcel Carné burlesque et charmant. (*Studio des Ursulines.*)

LES FRAISES SAUVAGES : l'histoire d'une solitude ; du pur Ingmar Bergman. (*Bonaparte, Reflets.*)

LE BEAU SERGE : le premier film d'un jeune metteur en scène qui a le cinéma dans le sang. (*Pax, Studio Raspail.*)

LES RENDEZ-VOUS DU DIABLE : dans le cratère des volcans comme si vous y étiez. (*Porte-Saint-Cloud Palace, Royal-Monceau.*)

IVAN LE TERRIBLE : en version intégrale, le monument d'Eisenstein (3 heures.) (*Agriculteurs, Ciné Panthéon.*)

ET DIEU CRÉA LA FEMME : la naissance de B. B. (*Cinex.*)

GENEVIÈVE : un vieux tacot irrésistible, mais, surtout, Kay Kendall. (*Quartier-Latin.*)

LA GRANDE ILLUSION : un message de fraternité qu'il faut avoir entendu malgré quelques rides. (*Globe.*)

LE MONDE DU SILENCE : un bon documentaire sous-marin et un acteur divertissant : « Jojo le mérou ». (*Noctambules, Palermo.*)

LES MAUVAISES RENCONTRES : Alexandre Astruc prouve qu'il est difficile d'être jeune et lyrique. (*Cujas.*)

LA NUIT DES FORAINS : l'épopée lyrique d'un couple de comédiens ambulants. Adultère, meurtre, poésie se fondent dans l'univers d'Ingmar Bergman. (*Studio République.*)

LE PROCÈS DE NUREMBERG : un film sans précédent, composé de documents, d'archives inédits. Les grands criminels de guerre pendant leur procès. (*Plaza.*)

LA REVUE DE CHARLOT (« Le Pèlerin », « Une vie de chien », « Charlot soldat »). Les Temps modernes : à revoir. (A partir de vendredi, *Gaumont-Théâtre, Ranelagh.*)

JEUX D'ETÉ : pourquoi le bonheur est il toujours aussi éphémère que l'été ? Ingmar Bergman décrit l'un de ces bonheur mort à l'automne. (*Studio Bertrand.*)

WHISKY A GOGO : humour anglais (*Celtic.*)

VOUS TROUVEREZ UN CHOIX UNIQUE DE

« ATOUT-CŒUR »

Somptueuse robe longue en dentelle et tulle plissé. Petit col Claudine sur un corsage très sobre à manches trois-quarts. Jupe très large, montée sur six volants de dentelle et terminée par un grand volant de tulle sur quatre dessous : un taffetas, un tulle raide, deux tulles fins

ROBES de MARIÉES
ROBES de CORTÈGE
ROBES de COCKTAIL
à
PRONUPTIA

Plus de 150 modèles spécialement étudiés pour les mariages d'hiver sont actuellement présentés dans le cadre sympathique de PRONUPTIA.

Longues ou courtes, classiques ou modernes, les toilettes proposées composent un choix unique à des prix très avantageux, retouches et mesures gratuites. Parmi celles-ci nous notons ROMANESQUE, robe courte romantique en broderie anglaise de nylon à 24.500 fr., DIANA, robe longue en dentelle classique à 19.900 fr., REVERIE, splendide robe vaporeuse en tulle plumetis de nylon sur trois jupons à 43.500 fr., DUCHESSE, robe de style avec manteau formant traine à 39.900 fr.

La future mariée trouvera en outre à PRONUPTIA tous les accessoires nécessaires à la cérémonie : diadème, voile, coiffe, bouquet, chaussures, gants, lingerie fine aux meilleures conditions, ainsi qu'un rayon de cadeaux où elle pourra déposer sa « liste de mariage ».

Parents et invités pourront également trouver à PRONUPTIA un grand choix de robes de cortège et un rayon spécialisé pour Hommes comprenant les costumes, chemises, chaussures, etc...

Si vous n'avez pas encore entendu parler de l'accueil PRONUPTIA, venez n'importe quel jour, sauf le dimanche, de 9 h. 30 à 19 heures, sans engagement de votre part, vous rendre compte par vous-même que PRONUPTIA n'est pas un magasin comme les autres.

Découpez et conservez cette annonce. Dès votre arrivée à PRONUPTIA, vous recevrez en échange une agréable surprise.

PRONUPTIA... *la Maison du bonheur !*
16, rue du Faubourg-Montmartre - PARIS (9e)
Tél. : PRO. 69-15 (4 lignes groupées)
Métro : LE PELETIER ou MONTMARTRE
DOCUMENTATION GRATUITE SUR DEMANDE

KROUCHTCHEV

Vers le Camp David

● ***Notre envoyé spécial K.S. Karol, qui était avec M. Krouchtchev à Moscou avant le grand voyage, le suit dans son périple américain. Comment l'Amérique apparaît-elle à ceux qui la découvrent ?***

TROIS jours avant de s'enfermer avec le Président Eisenhower dans un bureau du Camp David pour aborder enfin les discussions sérieuses qui sont l'objet principal de sa visite, M. Krouchtchev a réussi ce qui paraissait impossible à ceux qui le suivent depuis son arrivée aux Etats-Unis : à vaincre la froideur évidente de l'opinion publique à son égard.

Il l'a fait par des moyens qui n'eussent peut-être pas séduit un public européen. Mais son humour souvent très lourd, sa répétition incessante des mêmes arguments, ses professions de sincérité, ont fini par rencontrer un écho chez ses auditeurs, en particulier à San Francisco. A Des Moines (Iowa), où il est arrivé mardi pour déguster ce qui constitue en quelque sorte la récompense de son épuisante tournée : la visite des plus belles cultures de maïs des Etats-Unis, la réception populaire a été très chaleureuse.

Les débuts avaient été cependant difficiles, marqués par des maladresses, des tâtonnements, des erreurs de psychologie de part et d'autre.

L'étrange visite d'un studio de Hollywood, au cours de laquelle nous avons pu voir le chef de la puritaine Russie assister, entre Marilyn Monroe et Gregory Peck, à un numéro de french cancan, était certainement très piquante pour les observateurs européens. Mais les Russes ne pouvaient en conclure qu'à la décadence complète de l'art occidental où à une plaisanterie de très mauvais goût. Songerait-on à emmener le Pape aux Folies-Bergère s'il était en visite officielle à Paris ?

J'avais été personnellement témoin, quelques jours plus tôt, à Moscou, d'une discussion animée sur la liberté de l'art et j'ai l'impression que les Américains viennent de faire involontairement le plus grand tort aux artistes russes et à ceux des démocraties populaires en se livrant à cette petite provocation esthétique. M. Krouchtchev et ses amis sont repartis de Hollywood renforcés dans leur conviction que la liberté de l'art « à l'occidentale », c'est la liberté de la pornographie décadente.

— *Nous vivons sur des continents différents et nous avons des mentalités différentes.* Cette phrase de Krouchtchev, prononcée à New York devant le National Press Club, exprime bien les sentiments réciproques des Soviétiques et des Américains après une semaine de confrontation. Les uns et les autres sentent qu'ils auront encore un long chemin à parcourir avant de rapprocher sinon leurs continents, du moins leurs mentalités.

(E. Erwitt-Magnum.)

M. KROUCHTCHEV ET SA MAPPEMONDE.
390 kilos de moins.

Un héritage trop lourd

Un étrange paradoxe domine ce festival de « l'amitié retrouvée » : les Américains ont peur de K et de sa suite ; les Soviétiques ont peur de leurs hôtes — ou en tout cas sont terriblement intimidés par eux. L'héritage de la guerre froide est trop lourd, la visite a été organisée trop rapidement pour que les uns et les autres ne soient pas tendus, crispés, constamment sur leur garde. Les incidents ne manquent pas, qui illustrent cette gêne réciproque.

Sur la base militaire d'Andrews, près de Washington, quelques minutes seulement après sa descente d'avion, Krouchtchev se trouve sur la tribune d'honneur, à côté d'Ike qui lit son discours de bienvenue. Malheureusement, le soleil tape très fort sur le crâne du « Chairman » de l'U.R.S.S. (les Américains le désignent toujours ainsi pour souligner qu'il n'est pas, comme Eisenhower, le président de son pays [1]) et son visage commence à rougir. Emu, intimidé, Krouchtchev — qui ne ressemble en rien au personnage sûr de lui que j'ai vu une semaine plus tôt au Kremlin — hésite à se couvrir de son chapeau. Le protocole autorise-t-il à écouter le président Eisenhower le chapeau sur la tête ? Il esquisse quelques mouvements maladroits pour se protéger en maintenant le couvre-chef à bout de bras et regarde anxieusement autour de lui, en particulier vers M. Gromyko, qui doit certainement connaitre les habitudes américaines, lui qui est déjà venu souvent. Il ne se décide finalement à se couvrir que lorsqu'il voit que son ministre des Affaires étrangères a fait de même.

Du côté américain — surtout parmi les journalistes — ce petit manège a été interprété comme une ruse diabolique : « *Le Chairman a voulu attirer sur lui-même l'attention du public et l'empêcher d'écouter Ike* ». Du côté russe, en revanche, on continuait à se demander si M. K n'avait pas commis un « impair » dès ses premiers pas sur le sol américain. L'anxiété régnait déjà dans les deux camps. Ce n'était qu'un hors-d'œuvre.

« Riches et libres »

« Puisque les communistes sont venus chez nous — avec on ne sait quelles arrière-pensées — montrons-leur la puissance et la richesse de notre pays. Ils comprendront peut-être les mérites de notre système et notre acharnement à le défendre ».

Telle semble avoir été la directive discrète de la Maison-Blanche ou la conclusion spontanée des guides américains de la délégation russe. Du matin au soir, à Washington, à New York ou à Los Angeles, en voiture, en hélicoptère ou en train, les Soviétiques entendent le même refrain : « *Regardez à gauche : vous apercevez un parking de voitures appartenant à nos ouvriers, qui sont riches et libres. Regardez à droite : voici les maisons particulières à 12.000 dollars de nos simples employés, qui sont riches et libres. Regardez en face : nous sommes en train de construire des gratte-ciel dans un ancien quartier de taudis parce que nous sommes riches et libre* ».

« *Nous sommes riches, nous sommes libres* » : c'est la formule magique avec laquelle les Américains veulent exorciser le diable bolchevique.

Les Soviétiques écoutent, regardent et s'éclairent d'un sourire approbateur. Eux aussi ont reçu une directive :

→

(1) La différence entre *chairman* et *president* est intraduisible en français, où l'on ne dispose que du mot « président ». Le *chairman* est celui qui préside une réunion, une assemblée, qui a, pour un temps en général limité, une fonction présidentielle. C'est le « président de séance », le *primus inter pares*. Le *president* est celui qui a le titre et les pouvoirs d'une présidence durable. Il préside non pas une assemblée, mais un organisme ou un corps constitué. K. peut être considéré par les Américains comme un *chairman* parce qu'il préside aux travaux d'un conseil, celui des ministres de l'U.R.S.S. Ike, « *Mr. President* », est au-dessus des conseils et des assemblées. Nuance supplémentaires : K. est chef de gouvernement, Ike chef d'Etat en même temps que chef de gouvernement.

Au Parc Monceau

LE CLUB ANGLAIS DU JEUDI

reprendra ses séances récréatives d'initiation à la langue anglaise pour les enfants de 6 à 11 ans

le JEUDI 8 OCTOBRE 1959 à 14 h. 30

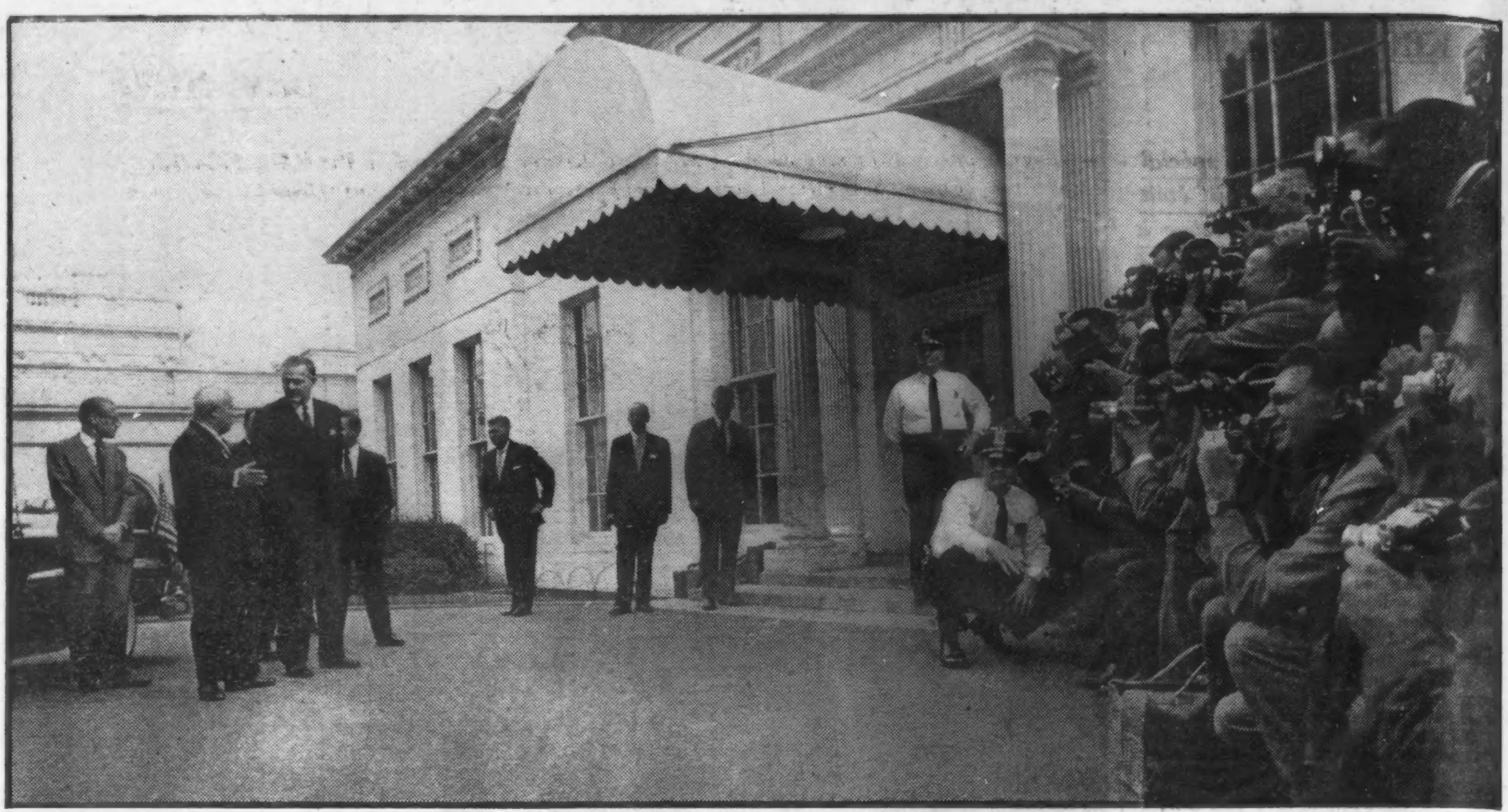
Des séances sont également organisées le samedi après-midi

•

TOUS RENSEIGNEMENTS :

6, avenue Van-Dyck PARIS (8e)

CAR 22-06 WAG. 28-33



(Dalmas.)

LA PRESSE DEVANT LA MAISON BLANCHE (1).
« How do you like America ? »

« N'offensez jamais nos hôtes; évitez toutes les discussions désagréables ». Cette offensive de la richesse n'est cependant pas toujours facile à supporter pour eux. Il faut connaître l'amour-propre des Russes, la fierté qu'ils ont de leurs réalisations pour comprendre leur agacement d'être traités en parents pauvres. Et il fallait voir leur visage s'épanouir lorsque Krouchtchev s'est exclamé devant 400 journalistes occidentaux :

> *« Nous ne sommes pas venus ici pour mendier. Nous n'avons pas l'intention de plonger la main dans vos poches. »*

390 kg de moins

A ce slogan américain, les Russes ripostent d'ailleurs par un autre : *« Nous avons Lunik ».* A tout propos, « M. Chairman » rappelle à ses auditeurs que la Terre a perdu récemment 390 kilos et que la Lune en a gagné autant quelques heures plus tard. Et les Américains se chuchotent entre eux, tout en applaudissant, que cet invité manque vraiment de tact.

Ces escarmouches seraient sans importance si elles ne traduisaient la difficulté des rapports humains entre les deux groupes. L'Amérique — qui est riche et libre — semble craindre que l'ennemi communiste qui n'a pu la vaincre en l'attaquant de front ne tente maintenant de la séduire par la ruse. Les foules silencieuses, qui se massaient à New York et à Washington sur le passage de Krouchtchev, étaient bien moins à l'aise devant ce petit homme rondouillard qui leur lançait des saluts amicaux qu'elles ne l'étaient avec Staline lorsqu'il les défiait de son lointain Kremlin. Personne ne nie que M. K a l'air « malin comme un singe ». Ne va-t-il pas rouler Eisenhower ?

Un assaut massif

Si tous ces Américains avaient pu voir le président du Conseil soviétique chez lui, à Moscou, ils se seraient pourtant rendu compte à quel point ils l'intimident. Le Krouchtchev de Moscou ne bégaie pas, ne commet pas un lapsus toutes les cinq phrases et, surtout, ne demande pas trois fois par jour : *« J'espère que je ne vous ai pas offensé ? ».* Aux Etats-Unis, il a le « trac ».

Il ne comprend pas, d'abord, pourquoi ses sourires provoquent si peu de réponses. Bien qu'Eisenhower ait été amical avec lui, il soupçonne une « opération préméditée ». Pourquoi tous les Républicains d'Amérique ne l'applaudissent-ils pas, puisqu'il est l'invité officiel du Président ? Pourquoi laisse-t-on publier des commentaires désagréables, sinon hostiles, à son égard dans les journaux qui ont toujours soutenu Ike ? Pourquoi permet-on aux journalistes d'assiéger la délégation soviétique tout entière avec une telle insistance que ses contacts avec la population en deviennent pratiquement impossibles ?

La presse américaine est une organisation impitoyable et il faut beaucoup d'habileté, beaucoup d'expérience pour lui tenir tête. Krouchtchev, comme Mikoyan en janvier dernier, a vite prouvé qu'il était de taille à relever le défi et à en sortir gagnant. Mais les membres de sa suite — à commencer par sa femme et ses enfants — ont été saisis d'une véritable panique et se sont imposé une sorte d'autocensure paralysante.

Le tournant

La « découverte » de l'Amérique par les visiteurs en a été complètement faussée. Les Soviétiques sont mal informés sur l'Occident, mais ils savent tout de même que les Etats-Unis sont riches, qu'on y voit beaucoup de voitures et beaucoup de gratte-ciel. (*« Nous ne vivons quand même plus dans les arbres,* m'a dit l'un d'eux, *et il nous arrive de recevoir des cartes postales d'Amérique ».*) Ils ont été impressionnés, sûrement, mais non surpris. La véritable révélation ne pouvait venir que de contacts directs, de discussions non officielles avec des ouvriers, des employés, des universitaires qui eussent pu expliquer simplement et spontanément à leurs visiteurs ce qu'ils pensent de leur pays et de l'U.R.S.S. Dans de telles conversations, les Soviétiques auraient pu apprendre en particulier — comme on me l'a dit à plusieurs reprises — que si beaucoup d'Américains n'avaient pas applaudi Krouchtchev à son passage dans leur ville, c'était pour qu'il ne puisse pas dire à Ike : « Vous voyez: les ouvriers et les Noirs (il y en avait beaucoup à Washington) sont pour l'U.R.S.S. et non pour vous ».

Si la première semaine a été difficile, l'explosion de colère de Krouchtchev à Los Angeles — où il a été l'objet d'une réception glaciale et presque insultante du maire de la ville — semble avoir marqué un tournant décisif, comme si, après ce paroxysme de la tension, chacun avait compris que le temps des maladresses était passé.

L'évolution la plus étonnante est certainement celle de l'homme de la rue. La foule de San Francisco et des stations du Southern Pacific n'est plus du tout la même que celle de New York et de Washington. Dans ces deux villes, j'étais obligé d'interroger les passants pour leur arracher à grand-peine un commentaire presque toujours hostile à la visite de Krouchtchev. A San Francisco, on m'arrête dans la rue pour me demander si j'ai vu Krouchtchev et quel genre d'homme il est.

« Très content »

La curiosité est telle que j'ai failli me faire étouffer dans un « shopping center » de la ville en parlant avec le fils de Krouchtchev. Pour lui faciliter le contact avec la population, j'ai proposé de lui traduire les questions des gens qui se pressaient autour de nous, mais elles se réduisaient toutes à *« How do you like America? »* (« Comment trouvez-vous l'Amérique ? ») ou *« Do you enjoy this visit ? »* (*« Ce voyage vous plaît-il ? »*). Les réponses du blond visiteur — plus préoccupé de photographier ses assaillants que de discuter avec eux — n'étaient guère plus variées : il était *« très très content ».*

Son père a recouvré lui aussi sa bonne humeur. Pour effacer l'effet de sa rencontre orageuse avec les dirigeants syndicaux, il est allé voir les dockers de San Francisco à la Bourse d'embauche du port, où il a été acclamé. Visitant l'usine I.B.M. — l'une des dix usines les plus modernes du pays — il a accepté sans broncher les commentaires officiels qui la décrivaient comme « une usine américaine moyenne avec des travailleurs ordinaires », se contentant de plisser ses petits yeux avec un air de penser : « Nos continents sont éloignés et nos mentalités différentes, mais pour la propagande, nous n'avons rien à nous apprendre ».

Le soir, au cours d'un banquet, il a tenu à souligner « les magnifiques réalisations américaines » et il a remporté un énorme succès en exploitant habilement la rivalité locale qui oppose San Francisco à Los Angeles.

Cet optimisme retrouvé et cette détente se manifestent jusque dans les émissions de la radio de Moscou. A la veille de l'arrivée de Krouchtchev à Des Moines, celle-ci a poussé le non-conformisme jusqu'à demander à un journaliste américain d'un quotidien de la ville de commenter en direct, pour les auditeurs soviétiques, le programme de la visite et les préparatifs de la réception organisée pour le président du Conseil.

Krouchtchev est maintenant convaincu de pouvoir accueillir Ike en Russie en octobre et d'obtenir la réunion d'une conférence au sommet au début de novembre. Ses espoirs sur la date de la visite d'Eisenhower ont été *révélés* par cette déclaration faite à San Francisco : *« Je pensais visiter Vladivostok — votre sœur soviétique de l'autre côté du Pacifique — à mon retour de Chine, mais la visite du Président Eisenhower ne m'en laissera pas le temps. »* Or, son retour de Chine est prévu pour le 10 octobre.

C'est donc dans ce climat optimiste que s'ouvrent vendredi les entretiens du Camp David dont je rendrai compte ici la semaine prochaine.

K.S. KAROL.

(Copyright « L'Express » - Mondial Press.)

(1) A la gauche de M. K., M. Cabot Lodge, délégué américain à àl'O.N.U., qui a accompagné le leader soviétique pendant tout son voyage.

HIVER 1959-60
46 vols par semaine
EUROPE-U.S.A.
New York - Montréal
Anchorage - Los Angeles
SAS
PARIS - NICE - LYON
et
Toutes Agences de Voyages

OLD ENGLAND
12, Bd. des Capucines - Paris
Pardessus raglan 3/4 "Rufford" tweed écossais et irlandais à partir de 35.000 Fr.
Costume Ready-made à partir de 42.000 Fr.
Importés d'Angleterre

LES ARMES QUI RESTERONT...

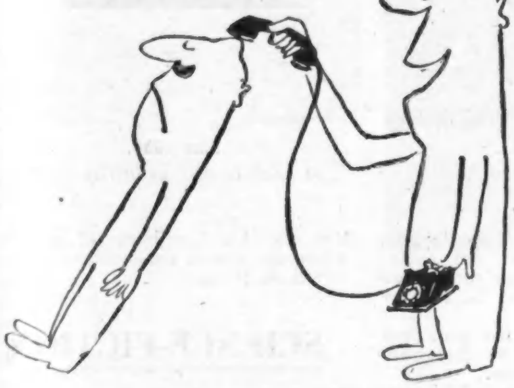
par SINÉ

A la suite des campagnes antimilitaristes de Siné M. Krouchtchev a proposé, à l'O.N.U., l'abolition de toutes les armes nucléaires et conventionnelles. C'est un progrès, dit Siné. Mais insuffisant. Car, des armes, il en restera. Par exemple :

Les allumettes

La surprise

L'envoûtement



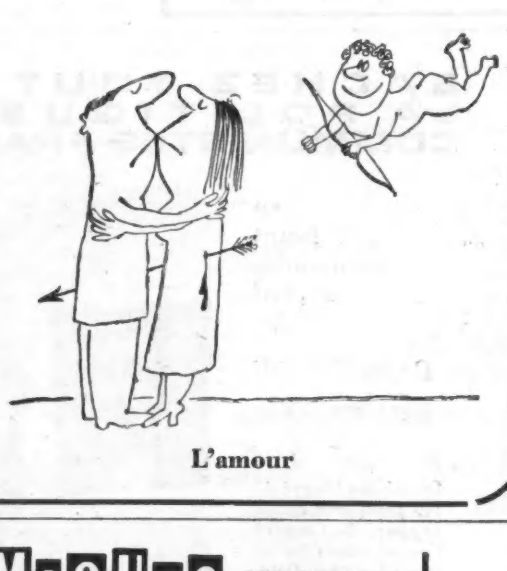
Le coup de téléphone

Les peaux de banane

La mort-aux-rats

Les fléchettes

Le ridicule



L'amour

AIR INDIA

VOUS OUVRE

L'EXTRÊME-ORIENT

BANGKOK - DJAKARTA

SINGAPOUR - SYDNEY

7, RUE SCRIBE - PARIS-9e

OPÉ. : 15-64

DYNAMIQUES

LES BUREAUX "AIGLON"

ENSEMBLES DE MEUBLES décoratifs et fonctionnels

Utilisation pratique et rationnelle de chaque élément :

BUREAU - TABLE - BIBLIOTHÈQUE - SIÈGE

★ Noblesse du bois

★ Robustesse et finesse du métal

AIGLE

51, rue Vivienne PARIS 2e — (Angle des Boulevards) GUT. 44-24 — Parking facile

RJ
Vient de paraître
JULLIARD

Daniel GILLES

Tolstoï

« Une biographie écrite comme elles le sont habituellement, passant sous silence tout le côté vicieux et coupable de ma vie, serait fausse, et si elle doit être écrite, l'entière vérité doit être dite... »

Ainsi s'exprimait Léon Tolstoï, parlant de lui-même ; mais en reprenant de fond en comble tous les matériaux biographiques sur Tolstoï, Daniel Gillès, dans le dernier livre qu'il vient de publier, n'a pas voulu seulement parler, bien entendu, de la culpabilité Tolstoïenne. Tolstoï en effet est surtout un magnifique patriarche et un prodigieux exemple d'écrivain prométhéen, et au moment où l'on va célébrer le cinquantenaire de sa mort, le livre de Daniel Gillès ressuscite toute une époque et montre comment Tolstoï sut concilier le rôle écrasant d'écrivain de génie, d'homme exemplaire et de prophète inspiré.

Cet ouvrage a été sélectionné par le Club des Editeurs

JULLIARD

Le numéro 3

d' « Action Civique non-violente »

est paru

AU SOMMAIRE

Compte rendu de la manifestation du Camp de Larzac

Lanza del Vasto et Jo Pyronnet entreprennent une série de conférences

Commandes à

SAINT-PIERRE par BOLLÈNE

(Vaucluse)

LA SEMAINE

La page 1210 du « Petit Larousse » coûtera 50 millions à l'éditeur. Queneau se traduit en anglais Yackity Yak Yak. Le 13 mai n'a pas encore, en littérature, fait la France.

UNE seule ligne, imprimée à la page 1210 de la nouvelle édition du « Petit Larousse illustré », va coûter à l'une des plus vieilles maisons d'édition françaises un minimum de cinquante millions de francs. Plus une parcelle de sa réputation, lentement conquise depuis qu'en 1852 Pierre Larousse et Augustin Boyer rédigèrent et éditèrent le premier dictionnaire de la maison.

Le coupable : un jeune professeur de 23 ans, licencié en lettres et en histoire, dont la maison Larousse nous a demandé de ne pas révéler le nom, considérant qu'il appartient à l'éditeur de prendre ses responsabilités.

Sa faute : chargé de rédiger (parmi 500 collaborateurs pour 70.000 articles) un certain nombre de notices pour l'édition entièrement refondue lancée par Larousse pour la rentrée des classes, ce jeune historien a cru bon de « compléter » les six lignes consacrées à Léon Blum (comme à tout Français qui fut président du Conseil) dans les termes suivants :

BLUM (Léon Karfulkenstein dit Léon).

Cette « erreur », survenant sept ans après l'entrée de Léon Blum dans le fameux dictionnaire, a pu franchir trois barrages (secrétaire de rédaction, correcteur et chef correcteur) sans attirer l'attention.

C'est par un écho du « Canard Enchaîné » que la direction de Larousse a été informée. Le jour même, une lettre d'excuses était adressée à Mme Léon Blum. Mais dès le lendemain, le fils de l'homme d'Etat, M. Robert Blum, attaquait en justice et obtenait immédiatement le retrait des 150.000 exemplaires déjà distribués chez 6.000 libraires, après avoir produit devant les tribunaux l'acte de naissance de son père, né à Paris d'Abraham Blum et Adèle Picard.

La maison Larousse arrêtait également un nouveau tirage de 150.000 exemplaires en cours d'impression.

La page 1.210 sera réimprimée et insérée dans chaque exemplaire préalablement désossé (frais : un million et demi par tranche de dix mille exemplaires). Les seuls frais de port (renvoi par les libraires des exemplaires maudits et retour des exemplaires corrigés) risquent de s'élever à trente millions.

Et la famille de l'ancien président du Conseil est en droit de demander des dommages et intérêts.

Celle-ci n'a, cela va de soi, jamais suspecté la maison Larousse d'avoir volontairement falsifié la vérité, en reprenant pour son compte le mensonge lancé, avant guerre, par l'hebdomadaire de M. de Carbuccia, « Gringoire ».

Mais alors, comment « Karfulkenstein » a-t-il fait cette entrée éclatante dans le « Petit Larousse » ? On a le choix entre deux hypothèses : malveillance de l'auteur de la notice, ou étranges sources d'information pour un jeune homme dédié à l'enseignement.

Selon Larousse, c'est la dernière hypothèse qu'il faut retenir, en raison de l'âge de l'auteur qui était à peine né au moment du Front Populaire et qui se consacre aujourd'hui à étudier et à écrire l'histoire de Byzance. Un livre d'histoire qui ne sera probablement pas édité par Larousse !

ZAZIE VUE PAR JACQUELINE DUHÈME.
Holifart watastink

LAROUSSE 1951...
Je sème à tout vent...

...ET 1959.
...et parfois une mauvaise graine.

Les nymphettes

Autre conflit juridique dans le monde de l'édition : Maurice Girodias, qui publia à Paris, en anglais, la première édition de « Lolita », a gagné son procès contre le ministre de l'Intérieur (à l'époque M. Gilbert-Jules) qui fit saisir vingt-cinq des titres de sa production qualifiés de pornographiques.

Spécialisé dans les nymphettes, Maurice Girodias — qui est également restaurateur — a présenté, dans les somptueux locaux de « La Grande Séverine », l'édition anglaise de « Zazie », illustrée par Jacqueline Duhême.

Comment traduit-on du Queneau en anglais ?

Doukipudonktan = Holifart watastink.

« Snob mon cul » = snob my ass.

Tu causes, tu causes, c'est tout ce que tu sais faire = Yackity yak yak, thassall you ever do.

Cette publication-là n'est pas destinée à la rentrée des classes d'anglais.

Parmi les autres événements littéraires de la semaine :

● Rien d'important à signaler parmi la seconde livraison de « romans pour les prix ».

● Un titre enfin trouvé, « L'univers des formes », pour l'histoire générale chronologique de l'art, en quarante volumes, dont André Malraux dirigera l'élaboration chez Gallimard, en collaboration avec Georges Salles. Le premier volume paraîtra en mars et sera consacré à « La civilisation de Sumer ».

● La publication de « Les Bûchers de Montségur », de Zoe Oldenbourg, et « Le 18 Brumaire », d'Albert Ollivier, deux des « Trente journées qui ont fait la France », nouvelle collection historique également lancée par Gallimard. Chronologiquement, Zoe Oldenbourg raconte la sixième journée. Et Albert Ollivier la vingtième. Parmi les prochaines « journées » : « Le Coup d'Etat du 2 décembre » par Pierre Mendès France, « La Bataille de Pavie », par Jean Giono, et « La Victoire de la Marne », par André Maurois. La trentième et dernière « journée » sera consacrée à la Libération de Paris.

SCIENCE-FICTION

De Jules Verne à Lunik

Dans les romans d'anticipation soviétiques, les Russes abandonnent Vénus aux capitalistes.

LA science-fiction soviétique est un excellent miroir des intentions de l'U.R.S.S. en ce qui concerne non seulement les voyages interplanétaires, mais aussi les relations politiques avec les autres pays.

Pour les Russes, la science-fiction n'est pas — comme elle l'est souvent en Occident — le domaine des drames conjugaux en scaphandre spatial, des monstres aux yeux d'insectes et aux mille tentacules menaçantes surgissant des profondeurs ou des guerres interplanétaires menées à coups de bombes H. Ils la considèrent avant tout comme un moyen d'information scientifique, dont la valeur réside dans la précision et l'exactitude technique. Son but est de remplacer dans l'esprit des hommes le char à bœufs d'autrefois par les servo-mécanismes qui sont en train de transformer la nature, de préparer les citoyens soviétiques au monde de demain que leur préparent déjà les savants d'aujourd'hui.

C'est parce que les Russes interprètent dans ce sens l'œuvre de Jules Verne qu'ils en sont si friands. De 1917 à 1950, près de cinq millions d'exemplaires de ses livres ont été publiés en U.R.S.S. en vingt et une langues différentes.

L'utopie scientifique tenait peu de place dans la littérature russe d'avant la révolution. On peut citer cependant le roman « L'Etoile rouge »,

SACHEZ TOUT SUR LA POLITIQUE DES COMMUNISTES FRANÇAIS

en lisant le numéro spécial des

CAHIERS DU COMMUNISME

Ce volume illustré de 560 pages contient le rapport du Comité Central, toutes les interventions des Délégués des Fédérations, et l'ensemble des documents du XVe Congrès.

l'exemplaire .... **500 F.**

Commandes au : C.D.L.P., 142, Bd Diderot, PARIS XIIe

Abonnement aux "Cahiers du Communisme"
Six mois : 500 F.
un an : 950 F.

publié en 1908 par l'écrivain révolutionnaire Alexandre Malinovski, qui y brossait un tableau du monde socialiste de l'avenir... sur la planète Mars.

Pendant la période de la N.E.P., au début des années 1920, l'inspiration restait encore assez flottante. Alexei Tolstoï, par exemple, revenu en U.R.S.S. en 1923, publia, trois ans après son retour, un roman intitulé « L'Hyperboloïde de l'ingénieur Garin », dans lequel s'affrontaient les deux mondes du capitalisme et du socialisme. C'était l'histoire d'un ingénieur russe qui s'enfuyait d'U.R.S.S. avec une invention lui permettant de tirer de l'or des profondeurs de la terre. Il comptait, en l'exploitant lui-même, provoquer de grandes crises économiques et devenir le maître du monde.

Mais une grève éclate dans sa mine, organisée par un de ses anciens compagnons demeuré un véritable bolchevique. Le roman ne se termine pas par la mort ou la défaite de Garin. Il s'enfuit. Est-ce pour avertir les lecteurs soviétiques que l'ennemi court toujours et qu'ils doivent rester vigilants ? La conclusion n'est pas claire et il est évident que l'écrivain dispose encore d'une certaine liberté de manœuvre.

Les capitalistes fuient la terre

Mais à partir de 1929, la ligne officielle domine. L'un des spécialistes les plus connus et les plus prolifiques de la science-fiction soviétique moderne — souvent considéré comme son fondateur — est Alexandre Beliaiev. Dans son roman « Le Saut dans le néant », il a pris pour base les théories de Tsiolkovski — un des pionniers de l'astronautique soviétique — et les détails qu'il donne sur la propulsion par fusée dans la Galaxie sont d'une telle exactitude que Tsiolkovski a accepté de préfacer lui-même le livre.

L'intrigue est parfaitement fidèle à la ligne du parti. Craignant de voir bientôt le drapeau rouge flotter triomphalement sur le monde entier, un groupe de capitalistes millionnaires décide de s'enfuir sur Mars. Malheureusement pour eux, les mécaniciens de la fusée qui les emporte sont de jeunes bolcheviques allemands. A l'escale de Vénus, ceux-ci apprennent qu'une Union mondiale des Républiques socialistes soviétiques vient d'être créée. Ils abandonnent alors les capitalistes sur Vénus et regagnent la Terre.

La lutte politique entre les deux blocs est restée longtemps le thème dominant des œuvres de science-fiction. « Le Cercle des Vents », d'A. Kazantsev, évoque la possibilité de fertiliser les déserts et de réchauffer les régions arctiques en provoquant de profondes transformations météorologiques entre Novaïa Zemlia et le détroit de Behring. Tout cela, bien entendu, pour le plus grand bien de l'humanité. Dans l'autre camp, cependant, un savant américain déséquilibré a mis au point une technique comparable, mais pour en faire une arme de destruction massive.

Un voyage de 700 ans

Aujourd'hui, la science-fiction soviétique semble entrer dans une nouvelle phase. Elle est maintenant conçue pour « *guider l'homme, pour éclairer rationnellement son imagination, pour lui indiquer la voie du progrès* ». Peut-être le meilleur représentant en est-il Ivan Efremov. Son dernier roman, « Le Cœur du Dragon », se passe à bord du Tellur, le premier navire interstellaire lancé par l'homme, qui se trouve à soixante-dix-huit années-lumière de la Terre. Il est à la recherche d'autres mondes habités, dont l'existence a été révélée par des messages radio. Le livre est assez terne, littérairement, mais la précision de ses détails scientifiques est fascinante. Il révèle la signification de Lunik II.

La « nouvelle ligne » y apparaît clairement. Lorsque l'équipage du Tellur reviendra sur la Terre, sept cents ans s'y seront écoulés. Et certains passagers réfléchissent sur la futilité de leur entreprise. Lorsqu'ils rentreront chez eux, pensent-ils, le temps et l'espace auront été vaincus par l'humanité et leur propre savoir sera devenu démodé, inutile. Le capitaine, Moot Ang, traduit ainsi leur sentiment : « *Nous avons quitté la Terre comme la quittent ceux qui meurent. Lorsque nous y reviendrons, nous serons des hommes arriérés, avec une mentalité appartenant au passé.* » Mais il leur explique ensuite pourquoi ils ont tort d'éprouver cette crainte : « *Le développement des connaissances, l'accumulation de l'expérience, l'étude du Cosmos infini doivent se poursuivre inlassablement. Renoncer, ce serait violer les lois du développement qui est toujours irrégulier et contradictoire.* »

Ils doivent donc accomplir leur devoir, comme tous les membres de la communauté. « *Parce que nous*

L'OUVERTURE DES « VOLS INTERPLANÉTAIRES » PAR A.A. STERNFELD
Vous n'avez aucune raison de redouter l'avenir

atteignons des profondeurs jusqu'ici inconnues de l'espace, nous allons être morts pendant sept cents ans. Ceux qui sont restés sur la Terre pour y jouir des plaisirs de la vie ne connaîtront jamais les grandes émotions de ceux qui ont entrevu les secrets du développement de l'Univers... Vous n'avez aucune raison de redouter l'avenir. Qui sait ? Peut-être le grain de savoir que nous rapporterons sur notre planète contribuera-t-il à faire avancer la science d'un nouveau pas, à rendre la vie meilleure encore pour l'homme. »

Finalement, les astronautes entrent en contact avec les êtres d'un autre Univers. Les premiers rapports sont extrêmement prudents, chacun ignorant s'il a affaire à des amis ou des ennemis. Les êtres découverts respirent non de l'oxygène, mais du fluor. Après des échanges d'informations sur la vie et l'organisation des uns et des autres, les voyageurs repartent pour la Terre, confirmés dans leur certitude que tous les êtres vivants sont frères. La Pax Cosmica est certaine.

MAURICE GOLDSMITH.

DÉCOUVERTE

Un Molière grec

● Un collectionneur suisse découvre une comédie inconnue du IVe siècle av. J.-C.

EN 1957, un riche collectionneur suisse, Martin Bodmer, se rendait acquéreur, au Caire, à des conditions demeurées secrètes, d'un papyrus nous restituant une comédie complète du IVe siècle av. J.-C. Il ajoutait ainsi à la fameuse « Biblioteca Bodmeriana », déjà illustrée par l'édition de manuscrits retrouvés (tels que « La Fête de la Paix » de Hölderlin), une pièce d'une valeur inestimable. Les éditeurs la publient en lui conservant son titre grec, « Le Dyscolos », pour éviter d'en faire un « Misanthrope », ce qu'eût permis le sous-titre donné par l'antiquité (1).

Un jeune classique

Du plus grand comique grec après Aristophane, d'un des auteurs dramatiques les plus féconds (plus de cent pièces), de l'ancêtre de notre comédie classique, il ne nous restait en effet aucune œuvre complète. « L'Arbitrage », la pièce la mieux conservée (sur un papyrus découvert en 1898), nous est parvenue dans un état très fragmentaire (700 vers sur 1.300). On comprend l'intérêt d'une découverte qui, plus de 2.000 ans après la mort de Ménandre, nous met entre les mains une comédie toute neuve, dont la fraîcheur n'a pas encore été ternie par la philologie, par l'exégèse ou par l'adaptation, et qui, sous son titre aux syllabes à peine familières, commence sa carrière de jeune classique, sœur cadette en même temps qu'aînée de Térence et de Molière.

Un poète de 25 ans

C'est une comédie alerte et tendre. Le poète avait 25 ans quand il l'écrivit. S'il lui manque la profondeur, la chaude et mélancolique humanité des œuvres de la maturité, dont nous connaissons des fragments ou dont nous percevons le reflet dans les imitations de Térence, on y trouve une vigueur et une vivacité dans le mouvement qui lui valurent le premier prix à Athènes, aux Lénéennes de 317.

Construite autour d'un personnage central dont la volonté ou l'humeur déterminent la conduite de tous les autres personnages et dirigent leurs évolutions, la plus ancienne peut-être des comédies de caractère présente déjà, par sa structure, une analogie fondamentale avec les grandes pièces de Molière. Le héros, possédé par une manie, une idée fixe, s'oppose d'emblée à l'intrigue amoureuse : toute l'action consistera à le réduire à l'inaction et à la dérision. Autour de lui, les autres personnages tournent comme dans un ballet.

Cnémon, le paysan, l'atrabilaire, n'est pourtant pas le meneur de jeu. A l'origine de l'action, le dieu Pan inspire à un jeune citadin, Sostrate, riche autant que délicat, un amour passionné pour la fille de Cnémon, aperçue un matin au retour de la chasse. Le doux Sostrate n'aurait guère de chances auprès d'un père intraitable, si, sur le seuil même de la maison de Cnémon, il n'inspirait au frère de la jeune fille, Gorgias, une amitié impulsive, adroite et dévouée.

Ainsi, c'est contre l'amour et l'amitié réunis que le vieux Cnémon se débattra. Tombé dans le puits, en maltraitant la vieille nourrice Simiké, il donne, pour qu'on l'en tire, sa fille à Sostrate. En un seul jour, Pan réduit son adversaire. Cette concession n'est qu'une apparente défaite. En réalité, Cnémon, victime du ridicule, triomphe pourtant en renforçant sa solitude. Et le ballet final, où Cnémon est livré à l'amusement des esclaves, marque en fait l'apothéose de sa manie, comme dans « Le Malade imaginaire ». Le couple amoureux, qui s'est renforcé en se multipliant — Sostrate, dans le dernier acte, a obtenu de son père la main de sa sœur pour Gorgias — ne peut que le laisser à lui-même, à sa solitude et à sa passion.

Une comédie sociale

On voit que Cnémon est loin d'Alceste. Il est bien plus près de certains caractères de La Bruyère. Sa misère, le dur travail du paysan attique, l'aigrissent. Il ne croit à aucune générosité, à aucun désintéressement. « Quelle vie il mène ! s'écrit l'esclave de riches, plus gâté que Cnémon dans son indépendance, c'est le pur paysan attique. Il se bat contre des pierres qui ne produisent que du thym et de la sauge, dur à la peine, sans récolter rien qui vaille. »

En face de ce rustre, la richesse se présente sous des traits plus liants. L'argent rend aimable. Bien sûr, Sostrate se réjouit d'épouser le fruit d'une éducation aussi rude. Pour le jeune citadin, déjà blasé, la pauvreté et la campagne ont conservé plus naïve et plus attrayante la jeune fille qu'il se destine.

Les qualités scéniques de la pièce de Ménandre ont paru si grandes que le Burgtheater de Vienne a décidé de l'inscrire à son répertoire pour la saison prochaine. A quand la première représentation en France ?

JEAN BOLLACK.

(1) Papyrus Bodmer I V, « Le Dyscolos », publié par Victor Martin, Cologny-Genève, 1958. Il est vrai que l'établissement du texte n'est pas au point, aubaine pour les philologues du monde entier. On attend aussi une traduction vraiment dramatique.

POLITIQUE

Deux études sur la Ve

● Un philosophe et un technocrate jugent le nouveau système.

DEUX livres ont paru presque simultanément, qui étudient, de deux points de vue fort différents, la physionomie de la Ve République, telle qu'elle apparaît après plus d'un an d'existence. Il n'y a de commun entre les deux auteurs que leur opposition plus ou moins marquée au nouveau « système ». Leur origine et leurs préoccupations sont différentes : François Fontaine est un haut fonctionnaire de la C.E.C.A., collaborateur intime de M. Jean Monnet, alors que Jean-François Revel est philosophe. →

François Fontaine (1) est libéral. On serait presque tenté de dire un libéral de la vieille école, un homme qui croit aux valeurs intellectuelles du libéralisme du XIX[e] siècle et dont la foi profonde n'a été ébranlée par aucune tentative révolutionnaire du XX[e]. On pourrait même ajouter qu'elle a été renforcée et qu'il oppose son libéralisme avec une vigueur inhabituelle à toutes les violences issues du reniement de la liberté.

Son analyse du fonctionnement de la V[e] République est calme, modérée et d'autant plus sévère. Il se méfie du pouvoir et il répéterait volontiers le mot du grand historien, libéral anglais, Lord Acton : « Tout pouvoir corrompt, tout pouvoir absolu corrompt absolument. »

Ecrits et paroles

François Fontaine observe avec angoisse que la pensée moderne « est fascinée par le pouvoir » et il est piquant de constater que ce grand technocrate craint l'avènement d'une technocratie obsédée par le seul esprit d'efficacité. Méfiant à l'égard de tout autoritarisme, qu'il soit de droite ou de gauche et aussi d'une certaine tradition ultra-nationaliste, susceptible selon lui d'atteindre la gauche autant que la droite, il insiste fort heureusement sur un aspect de la démocratie qu'on semble de plus en plus oublier: *« Aurait-on perdu de vue,* s'écrie-t-il, *que l'essence de la démocratie est dans la fonction de contrôle ? »* En partant de cette idée fondamentale, il montre les avantages du parlementarisme, sans en méconnaître les limites. Winston Churchill avait déjà dit que *« le parlementarisme est le plus mauvais de tous les systèmes de gouvernement, à l'exception de tous les autres ».*

François Fontaine agite au cours de son livre beaucoup d'idées, la plupart judicieuses, d'autres plus contestables. Sa critique de la gauche, qu'il soupçonne de cultiver le jacobinisme, est peu convaincante. Il dirige des attaques plus sérieuses contre le nationalisme de M. Debré qu'il oppose à de Gaulle, « vieux Prospero ». Il condamne en termes mesurés, mais fermes, les illusions nationalistes de M. Debré en Algérie et sa politique anti-européenne, commandée par un nationalisme démodé et dépassé.

Jean-François Revel (2), lui, ne tient nullement de Gaulle pour un « vieux Prospero », ce sage de Shakespeare. A ses yeux, le chef de l'Etat est l'expression même du nouveau système, en même temps qu'il l'exprime.

L'ensemble du travail de Revel tend en effet à montrer que le style, c'est l'homme, et que le style du général trahit à la fois sa pensée et sa politique. Point de départ juste, livre brillant.

Un sage de Shakespeare

Pourquoi n'est-il pas convaincant ? Comme tous les polémistes de talent, Revel se laisse emporter par sa verve. Comme dans ses précédents essais, « Les Philosophes », « Sur l'Italie », il cerne parfois son sujet avec précision, mais pour se laisser aussitôt entraîner à des excès qui suscitent la résistance plus qu'ils n'entraînent l'adhésion.

Ici, une cinquantaine de pages sont au cœur du sujet. Lorsque Jean-François Revel montre le « gaullocentrisme » et le « gallocentrisme » des discours présidentiels, il met le doigt sur un aspect fondamental de la V[e] République.

Mais pour que l'analyse de la coïncidence entre l'homme et le style soit rigoureuse, il eût fallu, au-delà des *paroles* du général de Gaulle, examiner aussi ses *écrits*. Il est un peu facile de ne s'attaquer qu'aux discours bretons, bourguignons et algériens — si inquiétants qu'ils soient — du Président de la République. Ceux-ci révèlent certes *un* aspect du personnage — le plus contestable ; ils ne l'épuisent pas en sa totalité.

Jean-François Revel a voulu, semble-t-il, écrire un livre de portée politique. Il nous donne un ouvrage drôle, vif, dont l'entourage du général se serait, dit-on, fort diverti, mais qui demeure un exercice d'universitaire virtuose plus qu'un acte politique.

(1) « La Démocratie en vacances », Julliard, 216 p., 780 fr.

(2) « Le Style du Général », Julliard, 184 p., 600 fr.

ÉCONOMIE

« La répartition du revenu national », par Jean Marchal et Jacques Lecaillon

● *La théorie de la paupérisation devant les faits.*

JEAN MARCHAL, professeur à la Faculté de Droit et des Sciences économiques de Paris, et Jacques Lecaillon, professeur à celle de Lille, ont entrepris la réalisation d'un ouvrage considérable sur « La Répartition du revenu national » (1).

Après deux tomes consacrés aux « participants » (salariés, entrepreneurs, agriculteurs, prêteurs, bénéficiaires de transferts), un troisième tome vient de paraître cette année, consacré aux « modèles classique et marxiste ». Ce tome est remarquable à plus d'un titre :

Des bases de l'économie politique marxiste, il constitue un exposé d'une honnêteté intellectuelle et d'une rigueur scientifique rares dans l'économie politique dite bourgeoise. Il montre la portée révolutionnaire et la valeur permanente de l'économie politique marxiste, en même temps que ses insuffisances au regard de l'évolution récente du capitalisme ; insuffisances bien moins dues à des faiblesses de la philosophie et de la méthode qu'au dogmatisme des disciples du maître (à quelques exceptions près, dont la plus remarquable est celle de l'économiste polonais Oscar Lange).

Une grande partie de ce tome est consacrée à la grande querelle de la « paupérisation » qui a sérieusement agité les syndicalistes et les économistes en France et dans le monde. L'exposé des chiffres, des faits et des points de vue qui se sont opposés est encore ici d'une rare qualité scientifique et même morale, de même que la recherche de la vérité sur la question. Quelles conclusions se dégagent d'une telle analyse ? Essentiellement deux :

A court terme, des faits de paupérisation relative et même absolue sont indéniables en certaines périodes, en certains états de la conjoncture ; nous vivons actuellement en France une de ces périodes.

A long terme, pour différentes raisons, au premier rang desquelles l'efficacité de l'action syndicale, les tendances à la paupérisation ne se réalisent que de façon *très relative* ; seulement par référence à un « minimum vital » très théorique (théorie de l'économiste soviétique Arzoumanian), de caractère historique et sociologique, rapidement croissant sous les effets du progrès technique et de l'apparition de besoins nouveaux. Il semble certain qu'elles se réalisent aussi sous forme d'écarts croissants entre les niveaux de vie dans les pays évolués et dans les pays sous-développés... ce qui ne constitue par le moins grave problème de notre époque.

PIERRE LE BRUN.

(1) Ed. Génin, Librairie de Médicis, 3 vol., 1.450 p., 8.400 fr.

ROMANS

Cette semaine nos critiques ont lu pour vous

« Les Limbes », de Georges Piroué

● *Entre la mort et la vie chacun peut choisir librement.*

ON se souvient de « Mûrir » : entre un jeune homme et une femme plus âgée, l'amour fermente et finit par pourrir. Le sujet des « Limbes » (1) est tout autre : la vie quotidienne d'un sanatorium. Mais l'inspiration peut apparaître semblable, là aussi l'infection part de la chair, non plus vieillissante, mais contaminée, avant d'attaquer l'âme et décomposer l'existence.

Quatre personnages, quatre façons différentes de vivre son mal. François, qui refuse le combat, par honte d'avouer ses peurs et son envie de vivre, sera le premier emporté. Moreau, lui, s'en remet en apparence aux médecins, aux règles disciplinaires de l'hôpital ; mais il découvre que la véritable lutte est en lui-même : saura-t-il résister à son propre désir de s'engloutir dans la nuit ? Quant à Fripez et Lascagne, ils se conduisent en hommes ordinaires, conscrits ou potaches, qui tâchent de tirer au flanc, subtiliser tout ce qu'ils peuvent de plaisirs défendus, mais sans vouloir mettre en doute le pouvoir des autorités ni tenter de gouverner eux-mêmes leur destinée. Aussi la maladie, chez eux, ne cédera-t-elle qu'à son heure, selon son goût.

La parabole est claire : chacun a la possibilité de choisir assez librement entre la mort et la vie. Pouvoir qui s'observe particulièrement bien chez le malade : rendu à l'état d'enfance, momentanément retiré au temps des autres, celui-ci a toute possibilité de se décider à nouveau pour l'être, ou le non-être, ou diverses sortes de demi-teintes entre les deux.

Pourquoi pas ? Le sanatorium : les limbes ; la guérison : une renaissance. Acceptons l'idée. Peut-être l'auteur a-t-il cependant un peu trop voulu prouver en illustrant sa pensée de quatre cas divers et typiques.

Mais « Les Limbes » est un agréable roman, qui se lit bien. Depuis « Mûrir », Georges Piroué, écrivain cruel et précis, est en affût à la lisière de l'esprit et du corps. Il traque l'être, gros gibier. C'est une chasse qu'on peut suivre.

M. C.

(1) Ed. Denoël, 240 p., 800 fr.

Trois romans sur Israël

« UNE *seconde génération a surgi et les différences entre pères et fils dans les plus diverses attitudes se dessinent* », écrit Dvorah Dayan (1) faisant le bilan de sa vie. Une telle phrase convient certes à tous les temps et à tous les pays, mais il faut reconnaître qu'elle est particulièrement indiquée quand il s'agit d'Israël et qu'à peu d'intervalle paraissent en français les livres d'une grand-mère et de sa petite fille.

Les années, comme lorsqu'il s'agit de bon vin, ajouteront de la saveur au cheminement de celle qui fut une petite fille ukrainienne dont la mère chantait des mélopées locales, mais qui, en 1913, seule étudiante juive au milieu d'étudiants russes, partit alors pour la Palestine, où elle ne connaissait personne. Arrivée là-bas, elle découvrit le travail manuel sous une forme presque symbolique, puisqu'on la chargea, dès le début, elle toute petite, de la surveillance d'un four à pain « de dimensions gigantesques ». Puis d'étape en étape, tout en défrichant le pays aux côtés de ceux qui voulaient la même chose qu'elle, Dvorah Dayan, fermière, épouse, mère, avança vers la réalisation de son rêve.

Mais si Dvorah Dayan a pu atteindre le but qu'elle s'était fixé toute jeune, ce résultat, elle l'a durement payé par la mort au combat d'un de ses fils. Chacun sait qu'elle est aussi la mère du général Dayan ; de ce dernier, elle parle avec simplicité, en tant qu'homme, en tant que fils et non pas en tant que chef glorieux.

Yahel Dayan, elle, c'est évident, se sent la fille d'un homme important, même quand, pour l'éloigner d'elle, dans le roman (2), elle le dégrade quelque peu, le transformant de général en colonel ! Il est clair que la jeune héroïne pourvue de ce papa sait fort bien ce qu'il lui vaut comme avantages et comme désavantages. Au demeurant, elle se conçoit individuellement, si je peux dire, comme très originale, du fait qu'elle se reconnaît « intéressée, supérieure et insensible » et néanmoins irrésistiblement séduisante — ce qui est le cas de maintes petites personnes de son âge. « Une seconde génération se dessine ! », comme dit la grand-mère.

Israël, cela est certain, est aujourd'hui un des refuges du pittoresque : voici sur ma table un troisième livre qui se déroule sur cette terre où les siècles se carambolent (3). Cette fois-ci, le drame a pour scène un Kibboutz. Je dis bien le drame, car il s'agit de savoir dans quelles conditions est mort un homme. En apparence, il aurait été atteint par une balle perdue provenant du fusil d'un infiltré arabe. Mais son frère, qu'une sorte de remords et de curiosité a poussé à prendre, anonymement il est vrai, la place du disparu, découvrira que, même dans une communauté qui lutte pour son existence, des raisons psychologiques peuvent causer la mort d'un homme.

« La Route des Voleurs » est fort mal écrite, ce qui gêne même lorsqu'on ne demande à cette histoire bien menée, qui ferait l'imagine un bon scénario pour un film style « western », que de retenir comme un roman policier...

C. M.

(1) « Une mère en Israël », par Dvorah Dayan. Ed. Julliard, 178 pages, 600 francs.

(2) « Un nouveau visage », par Yahel Dayan. Ed. Julliard, 258 pages, 780 francs.

(3) « La Route des Voleurs », par René Sussan. Ed. Denoël, 302 pages, 900 francs.

LA SEMAINE

● *Simone Berriau : un coup double. Les frères Prévert : un essai poétique. Alain Resnais : un projet secret. Agnès Varda : une éducation sentimentale. Francis Blanche : un mouvement politique.*

Au rythme d'une générale par jour, la saison théâtrale est ouverte. Il faut qu'en spectacles neufs ou éprouvés, chacun des quarante-cinq théâtres parisiens soit pourvu d'ici le « Salon ». Du marché commun de l'automobile et du théâtre dépend l'avenir de nombreux spectacles. On remarque cette année que les reprises démarrent mal. Plusieurs pièces laissées en plein succès au début des vacances : « L'Hurluberlu » (pourtant en début de carrière), « La Bonne Soupe » et « Patate » (qui faisaient le « plein » chaque soir) et « Vu du Pont » (triomphe des tournées en province), n'ont pas retrouvé la même adhésion du public.

Simone Berriau, directrice du Théâtre Antoine, en est toute déconcertée. Escomptant une longue et fructueuse carrière pour « Vu du Pont », elle a pensé faire coup double en produisant la dernière pièce de J.-P. Sartre dans un autre théâtre, la Renaissance. Maintenant, elle se demande si elle n'aurait pas dû garder son « Sartre » qui correspond bien au public du Théâtre Antoine, plutôt que de constituer un public à sa débutante consœur-directrice, Vera Korène. Risque du métier, dont le soleil tardif ne semble pas tellement responsable. Il faut louer huit jours à l'avance pour les deux bonnes nouveautés de la saison : « L'effet Glapion » et « Gog et Magog », et l'on retient déjà pour « Tête d'Or », de Claudel, qui inaugurera « L'Odéon-Théâtre de France Renaud-Barrault », ainsi simplement baptisé. Cette première, le 21 octobre, sera une brillante soirée à laquelle assisteront le général de Gaulle et une large délégation du Quai d'Orsay. Claudel, pourtant, avait voulu rester anonyme lors de la parution de « Tête d'Or » au Mercure de France en 1891. Il disait à ses amis : *« Avec cette œuvre bizarre, j'ai peur d'être mal noté dans la carrière. »*

Et l'avant-garde ?

Le temps transforme bien les choses. C'est ce que nous verrons aussi dans un petit film, « Souvenirs de Paris », tourné en 1928 par Jacques et Pierre Prévert, avec Marcel Duhamel, actuellement directeur de la « Série noire ». Ces trois amis avaient fait alors une promenade filmée dans un Paris poétique (celui qui transparaitra plus tard dans les films de Carné-Prévert : « Quai des Brumes », « Hôtel du Nord », etc.) à la recherche duquel ils sont retournés cet été. Qu'est-il advenu de la Cité Jeanne-d'Arc, de Luna-Park, du Pont de Crimée et de toutes ces femmes qui les animaient ? Kiki de Montparnasse est-elle vraiment devenue Gréco de Saint-Germain-des-Prés ? C'est ce que se demandera Jacques Prévert, ermite provençal à qui Marcel Duhamel, déguisé en facteur, viendra apporter des cartes postales. La partie 1928 bistrée sera confrontée avec les images en couleurs de notre Paris d'aujourd'hui. Seul, le lutteur de la place Clichy est le même depuis trente ans. A la recherche du temps perdu, la roue de l'avant-garde a tourné.

SIMONE BERRIAU.
Les risques du métier.

Que prépare aujourd'hui le plus doué et le plus mystérieux avant-gardiste du cinéma ? Alain Resnais est un homme étrange, dont le téléphone ne répond plus après huit heures et quart du matin, bien qu'aucun de ses meilleurs amis ne sache où il va ni ce qu'il fait. Secret, silencieux, Resnais est un être à part qui, lorsqu'on lui marche sur les pieds sans s'en apercevoir (c'est arrivé lors du tournage d' « Hiroshima »), attend dix bonnes minutes pour dire, d'une voix douce et posée à la personne qui l'écrase : *« Et maintenant, qu'est-ce que je ferais si je voulais bouger ? »*

Son projet le plus cher, encore inconnu, mais prêt de se réaliser, est de tourner « Les aventures de Harry Dickson ». Même ce titre une fois annoncé, les neuf dixièmes des gens ne savent pas encore de quoi il s'agit.

Harry Dickson est en effet le héros de bandes dessinées qui parurent en Hollande entre 1900 et 1930 et que seuls les amateurs de littérature fantastique peuvent connaitre. Il est à la

KIKI DE MONTPARNASSE.
La recherche du temps perdu.

fois l'incarnation du mal, cruel jusqu'au sadisme, maudissant Créateur et création, mais aussi pressentant par moments la perfection dans des visions épiques du monde. Dans une atmosphère de poésie sépulcrale, Harry Dickson peut s'apparenter au Maldoror de Lautréamont, mais son apparence physique est beaucoup plus plaisante. Alain Resnais, qui repère ses extérieurs en Angleterre, pense demander à Laurence Olivier d'être son héros. Il *écrira* lui-même les dialogues.

Une autre avant-gardiste, parce que c'est l'une des très rares femmes metteurs en scène dignes de ce nom, Agnès Verda, repère aussi des extérieurs, mais à Venise. Son prochain film sera, en couleurs, une sorte d'éducation sentimentale en deux rencontres. L'une à Sète, l'autre à Venise pour un jeune Frédéric non encore choisi. Cela, c'est l'avenir qui se tournera au printemps prochain.

Dans le présent, le cinéma nous offre cette semaine des distractions moins appétissantes. Il y a « Peter Foss, le voleur de millions » (1), cet Arsène Lupin allemand, aussi courageux que Davy Crockett et aussi aventureux que Phileas Fogg (d'après la publicité.) Si « Peter Foss » n'était pas un film stupide (agrémenté de quatre photos de Lisbonne, de Rio, de Mexico et de Tokyo. Quatre « fonds », pas plus, ne croyez pas « voir le monde dans un fauteuil ») destiné à l'oubli, les slogans futurs pourraient également utiliser ce personnage p e s a m m e n t germanique, « aussi lourd que Peter Foss ».

Comme « Fanfan »

Il y a encore cette semaine « Le Procès » (2) que Bernard Frank a vu pour vous, et « Dans la Souri-

LAURENCE OLIVIER.
L'incarnation du mal.

cière » (3), un agréable film américain de gangsters dans un décor de western, que vous pouvez vraiment aller voir sans ennui et sans fatigue. L'histoire se complique de drames familiaux, un père abusif, une bru (la flamboyante Tina Louise) qui aime son beau-frère, et deux frères évidemment ennemis, mais tous ces Atrides au petit pied seront involontairement réconciliés par le bandit Massonetti (depuis Al Capone, les gangsters des films américains sont toujours italiens).

Il y a enfin « Babette » (4) dont on a trop parlé, mais que l'on peut accueillir avec bonne humeur, parce qu'il ne prétend pas. Il s'agissait, les responsables n'en ont pas fait mystère, de rééditer l'exploit réussi avec « Fanfan la Tulipe » qui fut l'un des grands succès commerciaux du cinéma français. Eh bien ! voilà, c'est fait. Sciemment, méthodiquement, avec ce qu'il faut de vulga-

FRANCIS BLANCHE
Les ravages du coryza

rité et de mauvais goût, mais aussi de mouvement, de gaieté, d'entrain et parfois de réel humour, selon les schémas les plus éprouvés.

Si « Babette » connaît, comme il est probable, un long et grand succès, ce n'est pas aux critiques de cinéma qu'il appartiendra d'en faire l'exégèse. C'est aux sociologues.

On ne discute pas une bande dessinée. On est amateur ou on ne l'est pas.

Les amateurs y découvriront une nouvelle Brigitte Bardot, savoureuse et comique.

Le mouvement de Menton

Mais le vrai triomphateur de « Babette », c'est Francis Blanche en officier allemand. Il a 38 ans (« *mais je suis en pourparler pour que ça change* »). Et depuis dix-sept ans qu'il chante, joue ou récite, tous ceux qui le voient savent qu'il est foncièrement drôle, bouillonnant d'idées, extravagant et souvent poétique. Il a écrit des chansons tendres comme « Sur le fil », avec Charles Trenet, ou « Le Prisonnier de la tour », un ballet pour l'opéra : « Septuor », une opérette : « La Belle Arabelle », pour les Frères Jacques, et des centaines de sketches pour le cabaret « L'Amiral » qui a fait, grâce à lui, salle comble pendant quatre ans consécutifs.

Maintenant encore, tout en tournant avec Autant-Lara à Joinville « La Jument verte », il écrit cent pages par semaine pour son feuilleton radiophonique « Signé Furax » et tous les dimanches, depuis six ans, il fait des blagues téléphoniques à la radio.

Il a des idées extraordinaires : se faire passer pour un marchand de vin qui a perdu sa montre au fond d'une citerne et réclamer un scaphandrier pour aller la chercher, ou bien prendre la voix d'une personne affamée qui n'arrive pas à ouvrir une boite de petits pois et demander un dépanneur à une maison d'ouvre-boites spécialisée. Les exemples ne manquent pas. Il en a fait plus de trois cents dans ce genre-là. On ne l'a reconnu qu'une dizaine de fois, tant il se métamorphose habilement. Ses activités sont multiples.

« J'ai aussi créé un mouvement politique dans le Midi : un mouvement qui marche très bien, le Mouvement de Menton ; mais je ne serai jamais, vous savez, qu'un bon second ou troisième rôle. »

Oui, mais s'il voulait, il pourrait être surtout le plus comique auteur de films, le seul vraiment capable de redonner au cinéma des films à la hauteur du burlesque américain, dont vous parle René Guyonnet (page 35).

Pour l'instant, il a deux sujets qu'il n'a pas même écrits. Mais qui pourrait les lui voler, les truffer comme lui des mille gags qu'il invente à mesure qu'il raconte ?

« D'abord un court métrage sur le rhume de cerveau. Première partie : les ravages du coryza avec graphiques animés. Vue de monstrueux bâtiments qui seraient les fondations de la ligue contre le coryza. Bouts d'actualité montrant les hommes politiques éternuant, les speakers reniflant, etc. Deuxième partie : la lutte contre le coryza. Lutte empirique : grogs. Distribution de mouchoirs dans les écoles. Un seul pays jusqu'à présent a fait un effort vraiment efficace, le Liechtenstein, le merveilleux petit pays dont on ne peut prononcer le nom qu'en éternuant.

« Ensuite un grand film : « Vercingétorix ». Histoire d'une super-coproduction entre un pays à monnaie forte, le Cru, et un pays à monnaie faible, le Cuit... »

Et Francis Blanche raconte pendant une demi-heure un film absolument loufoque et irrésistible, du meilleur « Hellzapoppin », impossible à re-raconter, mais qui ferait peut-être la fortune du producteur qui oublierait Francis Blanche acteur et penserait à Francis Blanche auteur.

Lui-même n'y pense pas vraiment. Il va faire un film en Belgique, un autre en Italie et ensuite « Don Quichotte » avec Fernandel, sous la direction de Christian-Jaque. C'est un peu dommage.

MICHELE MANCEAUX.

(1) Biarritz, Rotonde, Royale.
(2) Marbeuf.
(3) Elysées-Cinéma, Paramount.
(4) Normandie, Rex, Moulin-Rouge.

JUNE RICHMOND
Elle a le punch !
à l'ALHAMBRA
dans le spectacle comique de POIRET et SERRAULT
et sur disques ODÉON

6e MOIS D'EXCLUSIVITE
DRÔLE DE DRAME
de Marcel CARNÉ
URSULINES
10, r. Ursulines (5e)

FOLIES BERGÈRE
SUPER-SPECTACLE
Clients de province et de l'étranger
LOUEZ PAR CORRESPONDANCE
Ecrire : 8, rue Saulnier

TÉLÉVISION

La chronique de François Mauriac

● ***Qu'aurait dit Lacordaire aux téléspectateurs ? Enfin, je sais ce qu'est un « show ». Laclos en personne : encore une astuce.***

DIMANCHE. Emissions religieuses. On n'en parle jamais. Pourquoi n'y mettrais-je pas le nez ? Et d'abord chez nos frères séparés. Avouerai-je qu'ils m'ont laissé sur ma faim ? Pas assez protestant pour mon goût. Rien ici qui ressemble à un culte ; aucune de ces belles prières que j'écoute parfois à la Radio et qui me donnent l'occasion en m'unissant à eux de dire tu à l'Etre Infini. Des propos sur les blousons noirs, sur l'apostolat dans la rue, que pourraient tenir toutes les bonnes gens de toutes les paroisses, ou même les premiers venus de ceux qui ne sont d'aucune paroisse et qui ne croient ni à Dieu ni à diable ; des images d'un congrès d'union chrétienne des jeunes gens à Strasbourg, avec danses folkloriques, petits orchestres à la va-comme-je-te-pousse. Une seule prière pour finir : la vie y fut comparée à un terrain de football et le Royaume du ciel promis à ceux qui marquent des buts. Le jeune pasteur en paraissait fort content...

Chez mes frères à moi, je serais tenté de trouver au contraire qu'on en fait trop. Non qu'il y ait rien à redire à la messe qu'on nous fait voir. J'admire que l'officiant qui la célèbre de face, garde une constante mesure, évite l'effet, demeure, pour tout dire, recueilli et absorbé, comme il doit l'être. Rien à critiquer non plus chez le prédicateur. C'est un Dominicain. Voilà beau temps que ces Pères ont tordu le cou à la redoutable éloquence de la chaire. Ils s'efforcent, depuis un siècle, de faire oublier ce Lacordaire dont je ne suis pas sûr qu'ils soient fiers. Mais moi, je continue de l'aimer et de songer à ce qu'il aurait dit depuis cet écran, à un auditoire présent et invisible comme Dieu, immense public de vieillards et de malades — car à cette heure-là, et ce jour-là, les bien-portants sont endormis... Assez rêvé là-dessus. Cette messe est parfaite.

Dans le temple de Civa

Mais pourquoi y avoir ajouté les cérémonies du sacre d'un évêque ? Comme si le catholicisme tenait tout entier dans des rites ! Ils sont beaux, bien sûr, pour nous qui avons la foi. Mais pour l'incroyant qui assistait à ce sacre, incapable d'interpréter ces paroles et ces gestes, cela devait relever de danses sacrées dans le temple de Civa...

Si la grâce de la Télévision ne m'avait touché, j'aurais quitté ce monde sans savoir ce qu'est un show, sans même connaître le nom de Gene Kelly. Autour de moi, on bâillait beaucoup, on trouvait ce show interminable. D'où venait mon plaisir ? C'est que Gene Kelly ne cède pas à la tentation de Maurice Chevalier et de quelques autres ; pour eux le comble de la réussite est d'occuper seuls la scène pendant deux heures ; ils sont fiers de tenir, sans le secours de personne, un immense public en haleine.

Gene Kelly, plus malin, ne souhaite pas moins qu'une vedette française de régner seul, mais il prend une autre route : il communique sa folie inspirée à des filles et à des garçons gracieux et endiablés, qui nous reposent de lui mais qui nous ramènent à lui parce qu'il en demeure l'âme toute-puissante...

Mais passons vite. Le petit écran est sans mémoire : les images que je fixe ici avec des mots sont déjà effacées. Il en est pourtant d'inoubliables : celles que Michel-Droit et Jean-Jacques Rebuffat ont rapportées du Mexique...

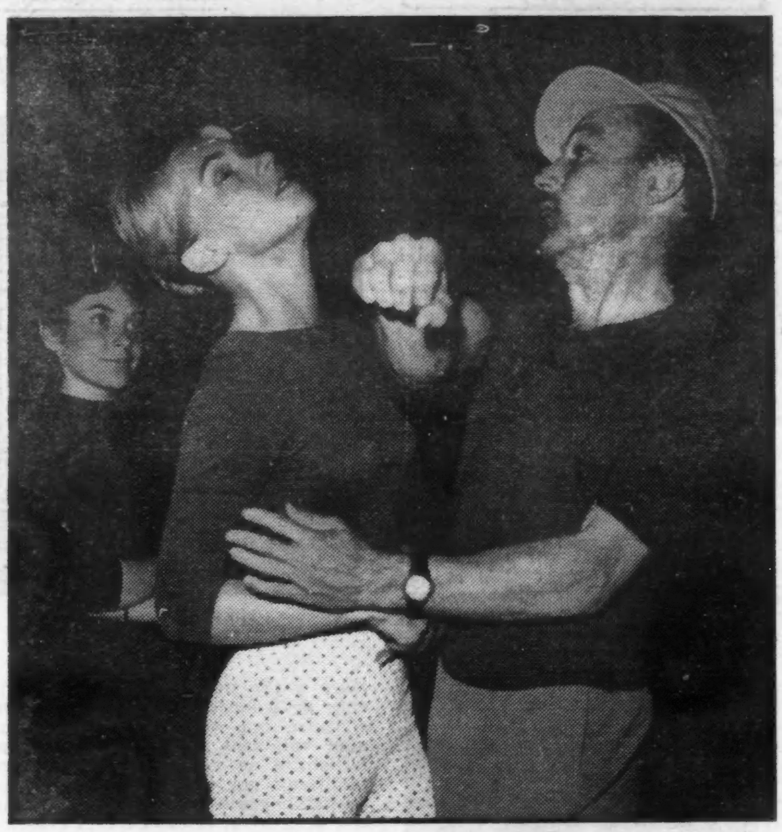
● LECTURES POUR TOUS. Que vient faire ici le film de Vadim ? Max-Pol Fouchet en est l'avocat plein d'astuce: sa malice est de faire oublier aux téléspectateurs ce qui est en question.

Je n'ai point vu le film et je veux bien qu'il soit aussi bon que Max-Pol Fouchet nous l'assure. J'ajoute que ma préoccupation n'est pas d'ordre confessionnel et qu'il m'a toujours fort déplu de jouer les pères la Vertu. Mais il y a un fait auquel nous devons nous tenir : la crise morale qui affecte le monde moderne. Bien sûr, toutes les époques l'ont connue, cette crise ; le mal d'une oisive jeunesse est éternel. Il reste que le déséquilibre qui affecte notre société a un caractère singulier. L'instinct sexuel que toute civilisation surveille et bride si elle veut survivre, trouve-t-il dans le cinéma un levain redoutable ? C'est toute la question.

Laclos en personne est venu plaider pour son livre devant les téléspectateurs. Encore une astuce... Mais Laclos ignorait le cinéma : bonnes ou mauvaises, ses raisons ne valent pas pour le film. Je reproche à Max-Pol Fouchet d'avoir appuyé sa plaidoirie sur cette équivoque. Il n'y a pas de commune mesure, il en conviendra, entre les effets d'un ouvrage comme « Les Liaisons dangereuses » qui, de génération en génération, ne sont lues que par des lettrés, et ces images livrées à des foules incultes et adolescentes, et qui agissent directement sur la chair et sur le sang, qu'aucune écriture n'amortit, qui ouvrent devant de jeunes regards un abîme peut-être insoupçonné : non l'érotisme, mais le sadisme. Cela est si vrai qu'au cours de sa plaidoirie, Max-Pol Fouchet a trouvé tout simple de donner « L'Histoire d'O » comme référence à ces millions de Français qui l'écoutaient.

Encore une fois je n'ai pas vu le film et n'ai pas à le juger. Je dis seulement qu'en ne marquant aucune différence entre ce qu'éveille un chef-d'œuvre littéraire chez des lecteurs choisis, et ce que déchaînent des images dans d'immenses foules où domine la jeunesse, vous esquivez le vrai problème.

FRANÇOIS MAURIAC.



GENE KELLY ET CLAUDE BESSY (1)
Sans céder à la tentation.

(1) Répétant un show pour la télévision américaine.

HOMMES

Leonard Bernstein

● ***Un chef d'orchestre météore, Leonard Bernstein, s'est posé à Paris: génie ou charlatan ?***

CE météore qui, à la tête de ses soixante-quinze musiciens, traverse Paris en prenant à peine le temps d'y donner un concert, parce que sa tournée comporte soixante-dix concerts en dix semaines, et que, de nos jours, le génie lui-même semble équipé de moteurs à réaction, cette étoile filante est la résultante parfaite de ce que peuvent donner, en s'unissant, l'une des plus anciennes et l'une des plus jeunes civilisations du monde.

Le père de Leonard Bernstein, fuyant la vie étouffante des ghettos de la Russie tsariste, avait trouvé à gagner sa vie, aux alentours de 1910, en vidant des poissons sous le pont de Brooklyn ; début classique d'une existence qui aurait pu en faire un roi des mareyeurs ou un magnat du pétrole, mais qui, en fait, ne devait trouver son accomplissement véritable que dans la destinée exceptionnelle de son fils, ce petit Lennie, né en 1918, que son aspect maladif et une santé chancelante ne semblaient point prédisposer à une carrière de monstre sacré.

Pourtant, dès qu'il est en âge de s'intéresser à la musique, Lennie fait preuve des dons les plus évidents ; tour à tour élève de Walter Piston et pianiste dans un club de cinéma muet, disciple de Fritz Reiner et professeur de piano sans élèves, il collectionne les images d'Epinal d'une jeunesse aventureuse et opiniâtre ; il profite de ses facilités déconcertantes pour toucher un peu à tout, et pour débuter à la fois dans plusieurs carrières parallèles ; virtuose, compositeur, chef d'orchestre, professeur, le petit Russe transplanté aux U.S.A. se double bientôt d'un businessman intraitable, qui n'attend qu'un signe du destin pour faire ses preuves. Le grand Koussevitzky en fait son protégé : c'est bien ; il proclame, au cours d'un des stages de l'école musicale d'été de Tanglewood, que Bernstein est sa propre réincarnation : c'est mieux ; mais le coup de pouce définitif, celui qui ouvre toutes grandes les portes de la renommée et les colonnes des journaux, c'est le concert mémorable de 1943, Bruno Walter malade, Bernstein le remplaçant au pied levé, sans même avoir le temps de répéter, et remportant un de ces succès fracassants dont l'Amérique possède seule le secret.

Un instinct publicitaire

Du jour au lendemain, Leonard Bernstein est célèbre ; il va devoir affermir, assurer une réputation acquise aussi rapidement ; et l'homme d'affaires va doser, avec un instinct publicitaire sans égal, les victoires du chef d'orchestre et les triomphes du pianiste, les succès du compositeur et les satisfactions du professeur.

Je sais que certains bons esprits, d'une honnêteté artistique rigoureuse, haussent les épaules avec un brin d'énervement devant une existence aussi peuplée d'incidences mondaines ; que l'exploit (car c'en est un) de Bernstein jouant et dirigeant à la fois le concerto de Ravel, comme il le fit lors de son dernier passage à Paris, les fait crier au charlatanisme. Mais tous ces excès font partie du personnage, et ne réussissent point à empêcher ceux qui le connaissent bien de dire qu'il est un ami fidèle et incomparable ; et les vrais musiciens — ceux qui n'écoutent point l'envie ni la jalousie, mais la seule musique — ne peuvent que s'incliner devant l'exploitation rationnelle et heureuse de tant de dons si divers.

Le fait que « West Side Story » rapporte de solides droits d'auteur à Bernstein n'empêche point la partition d'être l'une des grandes réussites de musique légère de ces dernières années. Et les foules qui se pressent pour applaudir le pianiste et le chef prouvent par leur seule présence l'emprise qu'exerce une personnalité aussi fascinante.

Pour qui ne peut écouter une œuvre classique que d'après les normes de la tradition, il est certain que l'interprétation que donna Bernstein dimanche dernier à Chaillot de la « Septième » de Beethoven et de la « Valse » de Ravel frisait le sacrilège ; mais il est non moins certain que Beethoven retrouvait, grâce à un tempo irrésistible, grâce à des crescendos savants, grâce à des oppositions violentes, une vie et un intérêt qui lui font souvent défaut — et que

la femme à la page
préfère
elda
48, Chaussée-d'Antin - PARIS
84, rue Gros-Horloge - ROUEN

REUNION DES THEATRES LYRIQUES NATIONAUX

OPERA			OPERA-COMIQUE		
Lundi 28....	21 h.	RIGOLETTO	*Mercredi 30..*	20 h. 30	MIREILLE
Mercredi 30..		SOIREE RESERVEE	*Jeudi 1er oct.*	20 h. 45	LA FILLE DE Mme ANGOT
Vendr. 2 oct	20 h. 30	DIALOGUE DES CARMELITES	*Vendredi 2 ..*	20 h. 45	SOIREE DE BALLETS
Samedi 3....	20 h. 45	LA TRAVIATA	*Samedi 3....*	20 h. 45	LE BARBIER DE SEVILLE
Dimanche 4..	20 h.	LE BAL MASQUE	*Dimanche 4..*	14 h. 30	LA TOSCA

BONAPARTE 76, Rue Bonaparte
LES REFLETS 27, Av. des Ternes
LES FRAISES SAUVAGES
de Ingmar Bergman V.O.

Les 2 derniers chefs-d'œuvre de
S. M. EISENSTEIN en version INTEGRALE
avec Nicolas TCHERKASSOV
Musique de Serge PROKOFIEV
AGRICULTEURS 8 r. d'Athènes - TRI 96-48
IVAN LE TERRIBLE
CAUMARTIN 17 r. Caumartin 9e - OPE 81-50
ALEXANDRE NEWSKI

(Ingi.)

LÉONARD BERNSTEIN ET SES ENFANTS A PARIS ENTRE DEUX AVIONS.
La musique entre les hot-dogs et les vols supersoniques.

la « Valse », malgré deux grands ralentis nettement hérétiques, invitait vraiment à la danse.

Ce qui gêne plus, c'est la gesticulation dont Bernstein croit devoir agrémenter son office ; je sais que chacun de ses mouvements, même les plus outrés, a toujours une signification parfaitement musicale ; mais on a un peu trop l'impression que le Walt Disney de « Fantasia » est passé par là, et qu'il a donné le rôle du chef d'orchestre à Roland Petit...

Heureusement, ces à-côtés n'enlèvent rien aux qualités strictement musicales d'exécution que parcourt une nervosité implacable, électrique, et qui trouvent leurs meilleurs moments dans les mouvements rapides. Car Bernstein est un homme de ballet, ou plutôt un homme de « show ». Sa propre symphonie, « The Age of Anxiety », nous l'a bien prouvé ; au milieu d'épisodes un peu monotones, éclate soudain, entre le piano et la percussion, un grand dialogue dans le style de jazz le plus effréné, et qui est une réussite incontestable.

Leonard Bernstein, au fond, est l'homme de son époque, en un pays que n'enchaîne aucune tradition ; il est le musicien qui convient pour conserver à la musique sa dignité et ses vertus dans une civilisation hantée par le cinémascope, les hot dogs et les vols supersoniques. Et les concessions qu'il semble faire au rythme qui l'entoure, et qui répugnent à notre mentalité d'Européens rassis, sont sans doute celles qui permettront à la musique de garder sa place et son prestige dans un avenir peuplé de robots et de fusées...,

CAMILLE RAMEAU.

Spitzer
Les meilleures
Reproductions
de Tableaux de Maîtres
14, rue la Boëtie - ANJ.00-32
Catalogue sur demande contre 50 francs

THÉATRE

La chronique de Robert Kanters :

● ***Des adaptations clandestines à dénoncer à la Société des Gens de Lettres.***

IL faut interdire les adaptations. Quand les grands écrivains qui veillent sur le patrimoine littéraire, l'auteur de « Samson Clairval aventurier » (c'est M. Didelot) ou l'auteur de « Zulmé », d' « Amanda », de « Folle Eglé » (c'est M. Gandon) auront fait rendre justice au malheureux Laclos ; quand ils auront fait interdire l' « Iphigénie » de Racine enlevée à Euripide, « Les Possédés » de Dostoïevski charcutés par un certain Albert Camus, le « Volpone » volé par Jules Romains à Stefan Zweig qui l'avait volé à Ben Jonson et l' « Amphitryon » que Giraudoux appelait cyniquement 38 pour indiquer que trois douzaines de misérables s'étaient escrimés avant lui sur le même thème, et l' « Antigone » qui a peut-être été violée autant de fois avant de l'être par Jean Anouilh; quand ils auront mis hors d'état de nuire les Louise de Vilmorin, les Marcel Aymé, les Sauvajon, les Deval dont on joue pour le moment des adaptations, et même, Dieu me pardonne, Mme Denise Lemaresquier qui avoue prendre des libertés avec Goldoni — il leur faudra encore dénoncer les trois pièces nouvelles de la semaine : « Le Cœur léger » de M. Samuel Taylor, adapté de l'américain par M. Claude-André Puget (1) ; « Nous sommes tous des prisonniers », de M. Lionel Shapiro, adapté par M. François Daviel (2), et « Tristan et Yseult », dont M. Jean de Beer ne niera pas les origines moyenâgeuses (3).

Peut-être même faudrait-il aller plus loin. Une enquête un peu poussée (l'actuel président de la Société des Gens de Lettres est, je crois. un fabricant de romans policiers populaires) réserverait des surprises. Car, enfin, ce M. Samuel Taylor ou ce M. Lionel Shapiro ont-ils la prétention d'avoir écrit des pièces originales ? Est-ce qu'ils ne seraient pas eux-mêmes des adaptateurs clandestins ? « Nous sommes tous des prisonniers », laborieuse histoire d'un savant géologue qui a franchi le rideau de fer, hésite encore entre la patrie tchèque et le capitalisme américain et finit par choisir un poste à l'Université de Montpellier, est-ce que ce n'est pas une pièce de M. Thierry Maulnier traduite en canadien et retraduite en français sans que l'on ait même supprimé les passages perfides qui font de l'Université de Montpellier une sorte d'asile pour vieillards inoffensifs ? Originale, cette intrigue dont on ne voudrait plus dans un roman d'espionnage ? Originales, ces rhapsodies éculées ? Adaptation, vous dis-je. C'est monté et joué dans un ton faux et vulgaire par la Compagnie Henri Doublier (à l'exception de M. Gabriel Sardet, solide et convaincant dans le rôle du vieux savant), et quand on lit dans le programme que cette Compagnie a joué dans quarante-neuf villes étrangères, on songe avec un peu de mélancolie aux ombres de Gérard Philipe, de Jeanne Moreau, de Simone Renant, d'Annette Vadim qui, elles, sont interdites à l'exportation...

(1) Athénée.
(2) Hébertot (le mardi).
(3) Tertre.

« Le Cœur léger »

Et ce « Cœur léger » ? Cette histoire de Pogo, divorcé depuis quinze ans, qui tombe du ciel dans le ménage de sa première femme et qui est un charmeur, ah ! un tel charmeur malgré ses cheveux gris, qu'il séduit le domestique chinois (pour la couleur locale : nous sommes à San Francisco), fait perdre la tête à son ancienne épouse et presque à sa fille grandie loin de lui et sur le point d'épouser un benêt — cette histoire sucrée et niaise qui semble dater de l'époque où les dramaturges découvraient avec délices les situations nouvelles créées par la loi du divorce, M. Samuel Taylor n'aura pas le front de prétendre qu'il l'a inventée ? Seul M. Claude-André Puget tire son épingle du jeu : la pièce est si vide qu'il n'y a certainement pas mis du sien. Et M. Fernand Gravey est un excellent acteur de charme, Mme Simone Renant est parfaite, Mlle Janie Patrick aimable, MM. Olivier Hussenot, Louis Arbessier, Jacques Riberolles ont composé des personnages savoureux : cela fait trop de talent perdu d'un cœur léger...

« Tristan et Yseult »

En un sens, le cas de M. Jean de Beer est meilleur : oh ! cela ne fait pas oublier Wagner. Mais le découpage dramatique de ce poème presque sacré de l'amour profane est adroit, certaines scènes sont fortes et attachantes. Peut-être l'auteur et le metteur en scène, M. Pierre Jolivet, ont-ils tort de pousser en avant le roi Marc, qui est un mari trompé et un mari trompé de comédie. Il y a d'ailleurs dans le texte des chutes de ton, des passages triviaux d'autant plus sensibles que dans les scènes lyriques il y a bien au contraire un peu de galimatias. Même s'il n'est pas « la cristallisation des fluides exprimés par les acteurs » comme le veut M. Jolivet, le décor de M. Camurati est simple et beau. Et les acteurs eux-mêmes (Mlle Danno, M. Fertey) parfois nous touchent et parfois semblent disparaître dans des trous d'air. C'est un essai — imparfait et sympathique.

ROBERT KANTERS.

HIVER 1959-60
28 grandes villes par
CARAVELLE
SAS
PARIS • NICE • LYON
et
Toutes Agences de Voyages

Une promenade en troïka sur les trois écrans géants du Kinopanorama
Pour une seule minute de projection, 150 choristes

Deux heures en U.R.S.S.

...comme si vous y étiez

SUR trois écrans géants, voici les eaux gris-vert de la Neva, les quais majestueux de Leningrad, voici l'Oural et Magnitogorsk, cette extraordinaire Metropolis du XXe siècle, ville entièrement surgie du néant, Brasilia de l'industrie. Voici les mers artificielles de Sibérie, qui adoucissent les rigueurs du temps, les îles artificielles de la Caspienne, où se prolongent les gisements de pétrole de Bakou, et les Niagara artificiels qui sont des barrages pour la houille blanche. Voici Moscou, la Place Rouge et nous sommes dans une Zim, et nous voyons tout, exactement comme si nous y étions.

Voici les flotteurs de bois des Karpates, les baigneuses de Sotchi, les danseuses du Bolchoï et l'incomparable Oulanova, voici vraiment tout ce que nous avions envie de voir, avec l'extraordinaire sensation de réalité que donne le Kinopanorama.

Les Américains avaient filmé leurs montagnes Rocheuses et leur Maison Blanche. Les Russes ont aussi voulu montrer leur pays. Un savant soviétique, le professeur Goldowski, a alors été chargé de mettre au point la projection sur trois écrans qui donne la plus grande impression de vérité.

Aujourd'hui, douze salles de Kinopanorama fonctionnent en Russie, avec un programme permanent du matin au soir. Il n'y a pas de différence fondamentale de principe dans la prise de vues avec les procédés déjà existants : Cinérama ou Ciné-Miracle, mais la différence à la projection est très importante. Les raccords d'images ne sont pas faits par des procédés mécaniques à la projection. Ils sont établis au tirage même des copies, par des procédés optiques. La synchronisation des appareils de projection (il y en a six) et de l'appareil reproducteur du son (il y a neuf pistes sonores et quatre-vingt-dix-huit haut-parleurs) est obtenue par des moteurs synchronisés sur les périodes du courant. L'installation est évidemment beaucoup plus complète puisque tout, projecteurs et amplificateurs, existe en double.

Deux cent dix-sept caisses

Pour équiper à Paris une salle de Kinopanorama, il a fallu un esprit d'entreprise peu commun : d'abord investir deux cents millions qui pouvaient, en cas de durcissement des rapports Est-Ouest, se volatiliser sans espoir. Ensuite, trouver une salle ronde ou carrée, qui mette en valeur la projection sur trois écrans.

J.-P. Mauclaire, le directeur de « Cinémonde » et du « Film Français », a découvert 60, avenue de La Motte-Picquet, une salle de cinéma en reconstruction, carrée de proportions. Et aussitôt, en mars 1959, les travaux ont commencé. L'installation des appareils s'est faite sous la direction de quatre ingénieurs soviétiques. Elle est maintenant la salle la plus moderne de Paris, avec ses 900 places et sa cabine de projection de 20 mètres de long, aussi parfaitement complexe que le dispatching de la gare de Lyon.

Un train de seize camions a été nécessaire pour transporter les 217 caisses pesant 70 tonnes qui constituent le matériel de base (75 millions de francs plus 42 millions de droits de douane). On a mis seize jours à décharger les camions.

Pendant ce temps, J.-P. Mauclaire, à Moscou, choisissait les meilleures scènes des deux programmes déjà réalisés pour en constituer un seul spectacle à l'usage du public français. Un commentaire plus directement destiné aux Français était enregistré par le speaker des émissions françaises de Radio-Moscou, Axel Sezelmann, et 150 choristes se déplaçaient pour illustrer une seule minute de projection, celle chantée par les fameux bateliers de la Volga.

Le metteur en scène, globe-trotter, Romane Karmen, a l'habitude des voyages. Il était le meilleur reporter correspondant de guerre et a filmé depuis vingt ans tous les champs de bataille du monde.

Kinopanorama a été montré à Bruxelles lors de l'Exposition Universelle et à New York dans le cadre de l'Exposition soviétique, mais hors de Russie, aucun pays du monde n'a encore installé sa propre salle de Kinopanorama. Le procédé autant que le programme sont sensationnels.

Ce publi-reportage est présenté par Georges Cravenne.

CINÉMA

La chronique de Bernard Frank

● *« Le Procès » : l'Amérique vieillit.*

« LE Procès » (Trial), de Mark Robson, qui se joue au Marbeuf, une de mes salles préférées, car ses fauteuils y sont profonds, encore qu'un peu usés, est le premier film intéressant que j'aie vu depuis que j'ai troqué mon insouciante condition de spectateur contre celle combien peineuse de critique.

C'est que « Le Procès » en général est la situation cornélienne, tragique, du cinéma américain. Sans trop d'ironie, on pourrait presque affirmer qu'aux Etats-Unis, il est nécessaire qu'un homme soit arrêté pour qu'il découvre toutes les limites, les ressources, les vertus de la démocratie. Avant d'aller en prison, il n'avait pas une idée assez nette de ce que c'était, d'être le citoyen d'un pays libre. Derrière les barreaux, il est l'égal des plus grands, des plus riches. Tous les trésors du droit seront mis à sa disposition.

On sait, depuis que M. Cabot Lodge l'a rappelé à Krouchtchev, que les Etats-Unis sont une nation placée sous le signe de Dieu. Les cinéastes américains en étaient depuis longtemps persuadés. Ils avaient compris que « Le Procès » était ce moment dramatique entre tous où les forces du mal (policiers véreux, jury acheté, avocat général sans scrupules, juge faible, témoins apeurés, bref toutes ces figures que les « Série noire » et les « Stanley Gardner » nous ont rendues familières) tentent en vain d'entraîner l'Amérique aux enfers.

Une chanson connue...

Ce qui fait la supériorité de « Trial » sur de nombreux films similaires, c'est son ambiguïté. Je croyais d'abord me trouver en face d'un film très simple, d'un sujet bien connu. Jugez-en : un jeune Mexicain, Angel Chavez (15 ans peut-être), est accusé de s'être livré sur une jeune fille mineure (et qui souffrait de rhumatismes cardiaques) à des actes de violence qui auraient entraîné sa mort. S'il est reconnu coupable, il risque d'être pendu.

Bon, me disais-je, nous connaissons la chanson, la question raciale, variante mexicaine, dans une petite ville des Etats-Unis, près des frontières de l'Amérique centrale.

Du soleil, de la sueur, de la poussière, de l'ennui. Un maire qui a besoin d'un pendu pour assurer sa réélection. Une ligue raciste qui manifeste lors de l'enterrement. La porte de la prison qu'on essaie d'enfoncer pour un lynchage (ah ! ces admirables têtes de racistes américains, pauvres et haineux, si jamais nous nous décidons un jour à faire des films sur l'Algérie, il sera nécessaire que nous importions ces figurants-là, the best in the world !).

Un brave, un naïf, un entêté professeur de droit qui n'est pas de la région, mais qui doit faire un stage d'avocat avant d'enseigner (Glenn Ford), l'avocat retors du pays qui a accepté de s'adjoindre Glenn Ford, sa secrétaire douce, efficace, effacée, aimante.

Un premier détail réveille notre attention. Le juge est un Noir. Quelqu'un fait la remarque qu'on a choisi exprès un nègre pour que Chavez soit sûrement condamné. C'est qu'en effet, on espère bien qu'un juge de couleur, pour paraître impartial, bon Américain, n'aura pas l'outrecuidance de favoriser un Mexicain en l'épargnant. S'il veut qu'on oublie sa négritude, il devra se montrer plus cruel, plus racistes que les Blancs. Ce petit fait situe, me semble-t-il, l'intelligence de ce film.

Brusquement, nous sommes à New York. Robson ne nous laisse pas le temps de brouter en paix notre premier sujet. Nous quittons la question raciale pour la question communiste. Le parti du peuple organise un meeting monstre en faveur de la libération d'Angel Chavez. Les meilleures causes aux Etats-Unis ont toujours l'air d'une kermesse. L'avocat retors se sert aussi bien de la douleur d'une mère que de l'air torturé du juste Glenn Ford. Ce dernier n'a pas le temps de protester qu'il se voit convoquer par une commission du Sénat chargée de surveiller les activités anti-américaines. Au moment où, tout en pestant contre les chasseurs de sorcières, il ne songe plus qu'à sauver son jeune client, nouveau coup de théâtre, l'avocat communiste lui retire la défense d'Angel Chavez et s'arrange pour que ce malheureux soit reconnu coupable. C'est que le parti a besoin de martyrs.

Infortunée Justine

Vous savez à qui me faisait penser cet Américain libéral qui se gratte la tête et enlève constamment ses lunettes et dont les bonnes intentions se retournent toujours contre lui et son client ? A Justine, à l'infortunée Justine de Sade, toujours vertueuse, toujours trompée, violée, ne désespérant jamais.

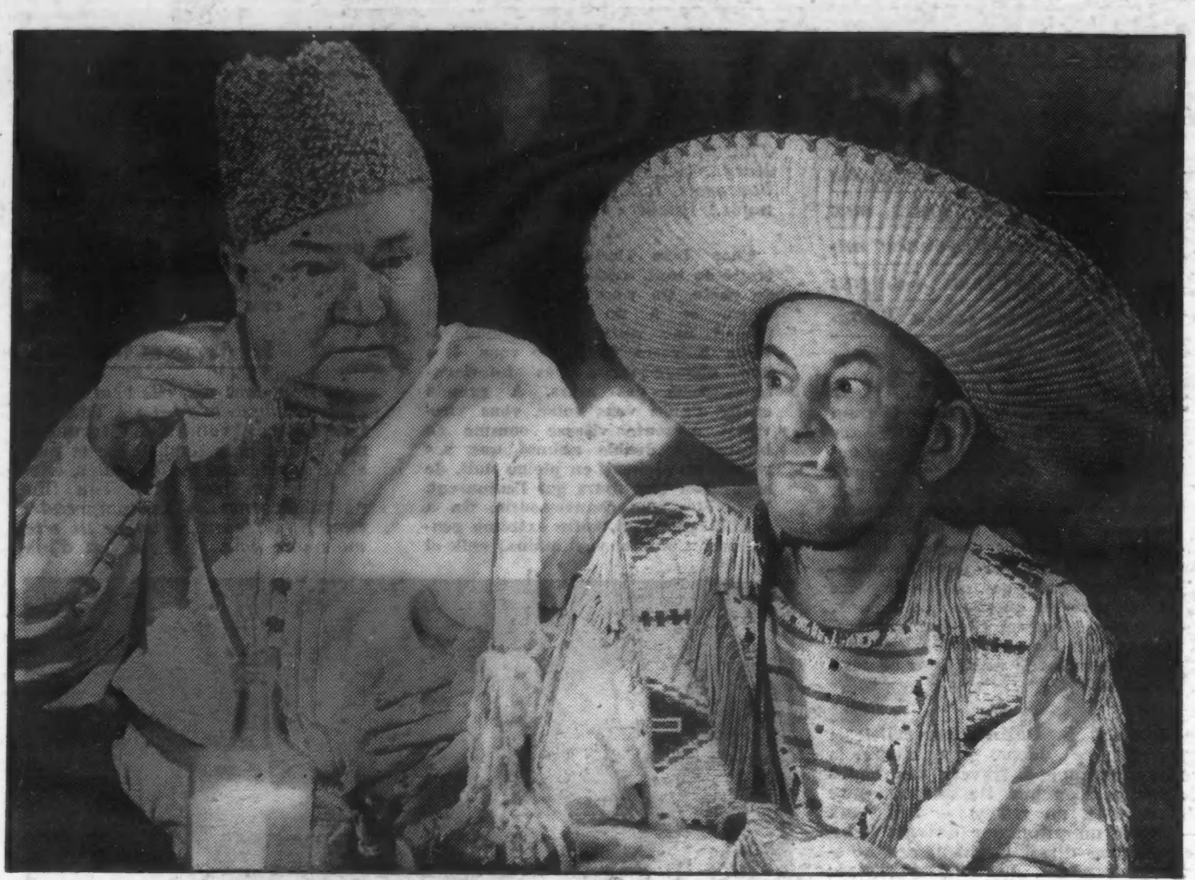
Ce qui rend pathétique ce film, c'est qu'on y sent comme un vieillissement de l'Amérique. La vertu n'est pas toujours efficace ni récompensée. Les communistes sont des salauds, les racistes sont des salauds, les fascistes à la McCarthy ne valent pas mieux. Mais l'Américain libéral perd un peu la tête au milieu de tous ces méchants. C'est qu'il s'aperçoit que le Mal est une meute de chiens enragés qui courent les uns après les autres autour d'un cercle. Chaque Mal a son Mal.

Il n'est pas facile d'intervenir. « J'ai été un idiot, je suis un idiot », répète-t-il avec opiniâtreté. Il s'accroche à la vérité comme on touche un porte-bonheur, comme on contemple une photo jaunie qui remémore les jours oubliés.

« Trial » est un film noir. L'amour de Glenn Ford pour sa secrétaire ressemble à une allégorie. Avant de retrouver sa patrie bien-aimée, sa patrie d'avant le déluge, Babitt devra éviter bien des puits, bien des embuscades. Dans ce nouveau jeu de l'oie, dans ce singulier « Roman de la Rose », Male Bouche, Médisance, Danger, Honte, Peur, Tromperie se nomment désormais anticommunisme, questionnaire, danger rouge, Mexicains, ségrégation, Porto-Ricains.

Où donc est-il le temps des films de Frank Capra, où l'Américain n'avait à lutter que contre la concussion, où M. Smith n'avait comme adversaires que quelques gras sénateurs aux lunettes d'écaille ?

BERNARD FRANK.



W.C. FIELDS (A GAUCHE) DANS « PASSEZ MUSCADE »
Un admirable défi à la vraisemblance.

Le « burlesque »

● *Est-il mort avec la parole ?*

LES amateurs de cinéma pur peuvent trouver en ce moment à Paris deux grands sujets de satisfaction : l'un est « La Grande Epoque », ce montage des meilleures scènes des burlesques de deuxième frandeur ; l'autre est « Passez Muscade » (« Never Give a sucker an Even Break »), film de W.C. Fields.

Laurel et Hardy, déconsidérés par les dernières bandes qu'ils ont tournées, sont définitivement réhabilités par leurs sketches de « La Grande Epoque ». Sur la foi de « Passez Muscade », W.C. Fields, dont le nom est célèbre, mais dont les films n'ont eu en France peu de diffusion, peut être mis au moins au niveau des Marx.

Le monde du « non-sens »

« Passez Muscade » est un des plus admirables défis à la vraisemblance et au bon sens qu'ait lancés le burlesque. Que ce soit la séquence où Fields saute de son avion pour rattraper sa bouteille de whisky et atterrit 3.000 mètres plus bas sans parachute, pour se lancer aussitôt dans une cour pressante auprès d'une jeune fille que sa mère a isolée sur ce piton rocheux pour la protéger des hommes ; que ce soit la scène de la répétition de chant sur fond de bruits de machinistes, parodie des films de Deanna Durbin ; celle où Fields tente de manger une glace avec des pailles tenues comme des baguettes, ou l'extraordinaire poursuite finale, il n'est pas un épisode qui ne prenne avec la logique de ces libertés que seul s'est autorisé depuis le dessin animé.

Les historiens du cinéma, tel Georges Sadoul dans son « Histoire du cinéma mondial », admettent, on le sait, qu'après son âge d'or, le burlesque a périclité et qu'entre 1930 et 1935, s'est perdu le secret du comique des tartes à la crème et des folles poursuites. Mais Sadoul n'est pas très explicite sur les causes de cette mort : c'est sans doute, dit-il, parce qu'on a « *abandonné les méthodes de Mack Sennett, celles de la commedia dell' arte* ».

Il est certain que la mort du burlesque a coïncidé avec les débuts du parlant. Mais la cause profonde m'en paraît, en fait, l'intrusion du langage dans le monde du burlesque.

L'univers de Mack Sennett était le royaume de l'absurde. Tout y était un défi à la vraisemblance et à la logique quotidienne : les truquages, les accélérés, l'apparence même des personnages, avec leurs maquillages excessifs et leurs fausses moustaches. De toutes les caractéristiques de ce monde, cependant, la plus importante était que les gens remuaient les lèvres, mais sans parler, sans s'exprimer. Ce monde irréel était ainsi, à la lettre, le monde du *non-sens*. L'homme n'était qu'un objet parmi d'autres, et si par exemple une chaise ou un animal entrait en conflit avec lui, il ne luttait avec eux qu'à armes égales.

Or, avec la parole, allait revenir le *sens*, c'est-à-dire les nécessités de la vraisemblance psychologique et dramatique, la possibilité pour les personnages de s'expliquer, de se justifier, de se faire comprendre.

Que Laurel et Hardy puissent, avec des mots, vider leur éternelle querelle : comment dès lors admettre de les voir plantés face à face, quasi immobiles, et s'envoyant, à intervalles éloignés, des coups de poing dans l'estomac et des coups de pied dans le tibia gauche — et cela, assez longtemps pour que les témoins accourent nombreux et pour que leur querelle particulière devienne une querelle générale, universelle, si générale et si universelle qu'elle leur échappe, qu'ils n'y retrouvent plus les causes de leur mauvaise humeur et qu'alors, ils s'en vont bras dessus, bras dessous, ou mieux, dans le même pantalon, laissant derrière eux le monde bouleversé ?

A partir du moment où l'homme redevient, sur l'écran, un « être langagier », il ne peut plus ne pas être défini d'abord par le langage. C'est ce qu'a senti Charlie Chaplin, comme le prouvent ses hésitations à faire parler « the little fellow ». Son malaise devant le langage *signifiant* est du reste tel que, lorsqu'il le peut, il a recours au langage inarticulé, imaginaire, comme à la fin du « Dictateur ». On sait aussi que dans un premier projet, le roi d' « Un Roi à New York » ne devait pas parler anglais, mais employer une langue imaginaire.

Mais, dira-t-on, et les Marx ? Et W.C. Fields lui-même ? En fait, ils constituent la contre-épreuve : ils sont la période de transition, la période de résistance du burlesque et de l'absurde devant l'occupation de l'écran par le langage, le prolongement du muet dans le parlant. Aucun exemple n'est plus net à cet égard que « Passez Muscade » : le dialogue y est la négation du dialogue, l'intrigue, la négation de l'intrigue. On peut même dire que le sujet profond du film est l'affrontement de la logique absurde du burlesque et de la logique vraisemblable du parlant.

La « mort » du burlesque n'est pas sans recours. Diverses tentatives ont été faites, et notamment ces dernières années, pour résoudre la contradiction du sens et faire assimiler au burlesque le langage. La plus intéressante est sans doute celle de Frank Tashlin (« La Blonde et moi », « La Blonde explosive », « Artistes et Modèles », « Un Cinglé de cinéma », etc.) On pourra, dès cette semaine, en voir une autre : le déjà célèbre « Some like it hot », de Billy Wilder.

RENE GUYONNET.

REPORTAGE

Vous connaissez Cocteau ?...

● ***Jean Cau vient de passer trois jours aux Baux-de-Provence auprès de Jean Cocteau qui tourne son « Testament d'Orphée ».***

CHER Jean Cocteau, dans le train qui roule vers Paris, je pense à ces trois jours que je viens de passer auprès de vous, aux Baux-de-Provence. Les clients du wagon-restaurant ont, tous, une tête de cheval noir aux larges yeux effilés ; les plateaux des garçons deviennent boucliers de Minerve ; le contrôleur serre sa pince-perforeuse entre ses pattes de tigre et me pose les questions du Sphinx. Le train lui-même file en long travelling vers les caméras de Paris devant lesquelles je vais parler de Jean Cocteau...

⁂

Un Cecil B. DeMille surréaliste a construit ce décor. R a g e u s e, la route s'enfonce à travers des chaos de roches blanches. De sa moisissure de maisons, un village — Les Baux — coiffe un piton que doivent habiter, comme dirait Cocteau, des hommes-oiseaux. Là, au bord de l'à-pic que battent de leurs ailes des corneilles noires et croassantes, démarre la plaine de Camargue. Derrière moi, à droite, à gauche, des combats fabuleux ont dû opposer, à coups de montagnes, l'armée des géants à celle des cyclopes. En bas, à la pointe d'une vallée sans fleuve, dans l'échancrure de la colline « forcée » (comme on force avec un « forceps »), un hôtel adossé au roc et né, dirait-on, de ce roc même : le quartier général d'une minuscule armée de fous qui, sous la conduite d'un poète, s'amusent à photographier les rêves de celui-ci. J'arrive. L'hôtel dort. Les fous, me dit l'hôtesse, ont « *travaillé* » toute la nuit « *du côté des carrières* » et dorment. Le roi des fous ? « *Monsieur Jean Cocteau dort lui aussi...* » Tout est silence.

Nous commencerons donc ce reportage en maillot de bain, au soleil et au bord de la piscine. Fatigué par le train, nous dormirons un brin. A midi, nous nous réveillerons pour piquer une tête dans l'eau fraîche et bleue et lorsque nous émergerons de l'onde, nous serons tout ébahi de voir, dressé au bord de la piscine, ce personnage mythologique dont le nom depuis toujours traîne derrière lui une étoile : Jean Cocteau.

Un mince marquis osseux

— Bonjour, ça va, je suis content de te voir... On a tourné toute la nuit. Très bien, c'était très bien... Ce film, tu comprends...

Le monologue commence. On a comparé Jean Cocteau à un équilibriste, à un funambule, à un jongleur, à un prestidigitateur... On l'a traité de tout : de mystificateur, de génie, de troubadour, d'imbécile.

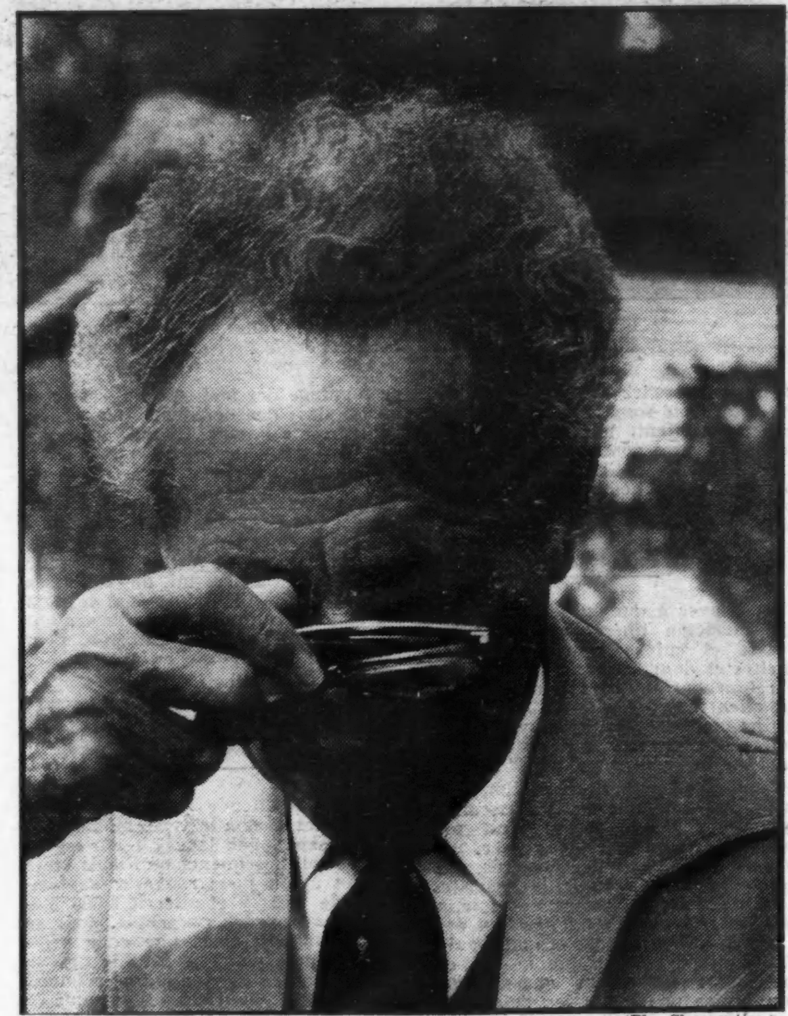
— On a fait des ennuis à Vadim pour « immoralité ». Moi, j'aimerais que la censure interdise mon « Testament » pour bêtise, pour imbécillité. Interdit aux plus de 16 ans pour imbécillité, hein ? Quoi ?

Le rire part, aigre, avec un bruit de crécelle. Un rire qui stoppe net. Un rire de tête, un rire sec, cassant, cassé, cruel, élégant. Oui, *tout* est élégance en ce mince marquis osseux qui croise et décroise des mains célèbres et que l'on a bien dû mille fois comparer, j'en suis sûr, à de vivantes et inquiétantes racines. Et la bouche, mince et qui laisse filtrer les mots qu'elle pince au passage. Et le nez, tranchant, piqué sur le visage comme un nez de gisant. Et la voix qui susurre, zézaie, boule et roule et catapulte les phrases, les mots, les idées, passe du coq à l'âne et de l'âne à l'ange ; la voix qui, au milieu d'un groupe ou du haut bout de la table, s'élève soudain — mais un ton au-dessus de toutes les autres — et installe un silence où elle déploie ses arabesques. Tout est élégance en ce prince de peau et d'os. Et donc politesse.

— Aujourd'hui, il n'y a que les rois et les communistes qui sont polis. L'autre jour, j'ai envoyé un mot à la princesse Margaret pour son anniversaire, elle m'a répondu aussitôt. Les communistes, c'est pareil : un article, un mot, une déclaration, une interview dans leurs journaux et les lettres pleuvent : du rédacteur en chef, du sous-chef, du concierge, de Maurice Thorez, de Krouchtchev, de Karl Marx... (Ici, rire.) *Tandis que les bourgeois, les...* (Ici, avalanche de noms.) *Quelle époque, hein ?*

⁂

Cher Jean Cocteau, on vous a traité de tout, c'est-à-dire ,en somme, de poète. On vous a comparé à un clown et à un trapéziste... J'ai trouvé une autre image que je verse à votre folklore : vous êtes une chauve-souris. Vos interlocuteurs sont des murs. A grands coups d'ailes vous volez, vous virevoltez à toute vitesse comme ce bizarre et double animal que ses radars empêchent, en pleine nuit, de se heurter aux murs qui l'entourent. Vous êtes une chauve-souris. On a vanté, également, votre extrême gentillesse. Comme vos mains, celle-ci



(Ph. Charpentier.)

JEAN COCTEAU
« Il n'y a que les rois et les communistes qui sont polis. »

est devenue fameuse. Eh bien ! moi, je proclame que vous êtes (Dieu soit loué !) d'une méchanceté épouvantable. Vous griffez, vous égratignez... Jamais de coups de massue qui étourdissent l'adversaire, mais des coups d'épingles trempées dans votre curare personnel et qui foudroient dans la seconde. Cet « autre » foudroyé, certes, vous le ranimez aussitôt et, comme les enfants, vous dites que c'était « pour rire »... Que faire alors, sinon vous pardonner et redoubler à votre égard de cette tendresse que, comme un enfant, vous exigez tyranniquement sans la demander ? L'autre jour, à cette table où nous étions une dizaine de convives, nous parlions, je crois, de politique, du général de Gaulle, de cette Lune où les Russes viennent, bien après vous, de débarquer par fusée interposée... Bref, nous parlions de rien. Vous n'écoutiez pas. Vous étiez voûté, les coudes largement appuyés sur les bras de votre fauteuil d'archevêque et vous regardiez... Quoi ? Rien. Cela a duré dix secondes peut-être, mais je me souviendrai toujours de ce regard horrible de cruauté et de désespoir. Dans votre visage abandonné, le regard de Charlie Chaplin lorsque, dans « Limelight », il arrache — comme un masque — son maquillage de théâtre et se découvre dans le miroir ; oui, ce regard sur le visage du Voltaire de Houdon ! J'ai eu comme une panique. J'ai eu peur de votre statue. Puis vous vous êtes « repris », vous avez bougé et très droit — la phrase de je ne sais qui tombant sur le mot « généraux » — vous avez dit : « Les généraux sont des particuliers. » Tout le monde a ri.

⁂

— Picasso m'a dit...

Une grande grande libellule est tombée dans la piscine.

— Oh ! la pauvre demoiselle, sois gentil, va la chercher. Elle se noie.

Je me suis jeté à l'eau et j'ai sauvé la demoiselle. Cocteau l'a prise dans le creux de sa main. La libellule s'est envolée pour de nouveau piquer sur la piscine et s'y abîmer.

La dame et le zouave

— Bon, tant pis, elle veut se suicider. Picasso m'a dit : « Ton film fera ce qu'il voudra. C'est comme mes toiles, je les commence et puis elles se peignent toutes seules, elles font ce qui leur plaît. Ton film ne t'obéira pas... » *Tu comprends? Mon film n'aura ni queue ni tête, mais une âme. Il n'y a pas* d'histoire. *« Le Testament d'Orphée » n'est ni ceci ni cela, mais « autre chose ». Les Baux, les carrières de pierre blanche, Doudou, les acteurs, moi-même, la musique, les gestes, c'est le château, le château vrai dont le film sera le fantôme. Je profite de ce château sans lequel on imagine mal un fantôme. Mais il doit être vrai, car si le château est lui-même fantôme, le fantôme perdrait son pouvoir d'apparaître et d'effrayer. Tu comprends? Hein ?*

L'index-paratonnerre dressé pour attirer toutes les foudres des idées qui déchirent son ciel, le poète parle:

— Je m'étonne que dans une époque où les peintres ont sacrifié le sujet à l'art de peindre, on exige du cinéma un sujet et un prétexte. Ce qui compte, c'est la manière de dire, de montrer les choses, de meubler l'écran... Mille fois plus important que ce que l'on raconte. Les jeunes n'osent pas, ne peuvent pas. Ils ne s'aperçoivent pas qu'ils font du Bernstein moderne. Quelle horreur ! Et le public est horrible, aussi. Il ressemble encore à cette dame qui, n'aimant pas les zouaves, déclarait ne pouvoir aimer le zouave de Van Gogh. Moi, j'ai 70 ans et je suis donc plus libre qu'un jeune d'être jeune... C'est pour cela que j'essaie encore une fois, que j'écris ce film. Il y a le mot de Picasso : « On met longtemps à être jeune... » *Et Greta Garbo qui me disait :* « On voudrait que je fasse aujourd'hui ce que j'ai déjà fait pour dire que je ne peux plus le faire ! » *Merveilleux, hein ? Extraordinaire ! Quoi?*

Le paratonnerre est replié. Mains croisées. Fuite vers le téléphone. Retour.

— C'est Vadim. Il viendra pour la dernière scène du film. Il est très gentil, très gentil... Marais, Yul Brynner, Gélin apparaissent dans le film, comme ça, pour faire une silhouette. Ils ont tous accepté pour me témoigner leur amitié. Très gentils, très gentils. Quoi ? (L'index se dresse. Voici les foudres :) *Il n'y a pas de nouvelle vague. Ils ne peuvent pas, les pauvres enfants : les millions, les producteurs, la gloire immédiate, tout cela les empêche d'oser. Moi, j'ai tout à perdre, c'est pour cela que j'ose. Bergman? C'est de l'expressionnisme allemand, mais on ne s'en souvient pas : on crie au génie. Rien de tel que l'inculture pour faire crier au génie. Françoise Sagan est très gentille, hein ? Elle devrait écrire un livre. Elle ne sait pas, la pauvre chérie, ce qu'est un livre. Au mois de juillet, j'ai eu 70 ans. L'hôtelier m'a apporté le soir un gâteau orné de sept bougies... Admirable pays, ici, dans ce creux nous sommes dans un fond marin. Le sol est truffé de coquillages. Tout ça a été exploré par des Cousteau préhistoriques et qui nageaient... C'est drôle...*

La chauve-souris fleurettiste

Un silence. Un « temps », comme on dit au théâtre. Le fleurettiste (tiens, de chauve-souris vous voilà fleurettiste maintenant, cher Jean Cocteau) s'appuie négligemment sur la pointe de sa lame en une pose de gravure et rêve. Il suffirait d'un mot prononcé, d'une idée à peine lancée pour qu'il se mette à nouveau en garde et ferraille contre les ombres, les hommes, les idées, les images, le présent, le passé... Toujours en garde, toujours l'œil vif. Quel jour sommes-nous ? Depuis combien de temps suis-je là ?

— Mon film ne rime à rien. Je suis l'ébéniste, je construis la table: ça sera aux autres de la faire tourner... Tout ça est très compliqué. Surtout à notre époque. David me raconte l'histoire d'une Américaine qui lui téléphone de New York :

« Vous avez des Picasso ?

— J'en ai trois.

— J'achète le plus cher.

— Ils valent tous le même prix.

— Je les achète tous les trois.

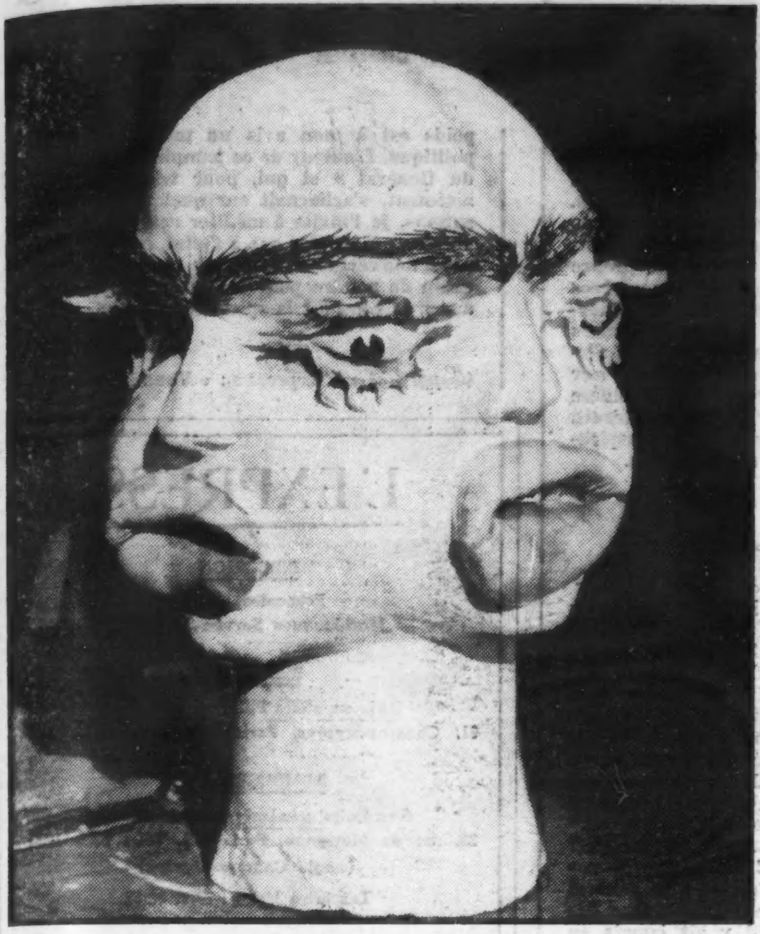
— Mais, madame, vous ne les avez pas vus !

— Quand j'achète de la Shell, est-ce que je vais voir le canal de Suez ? »

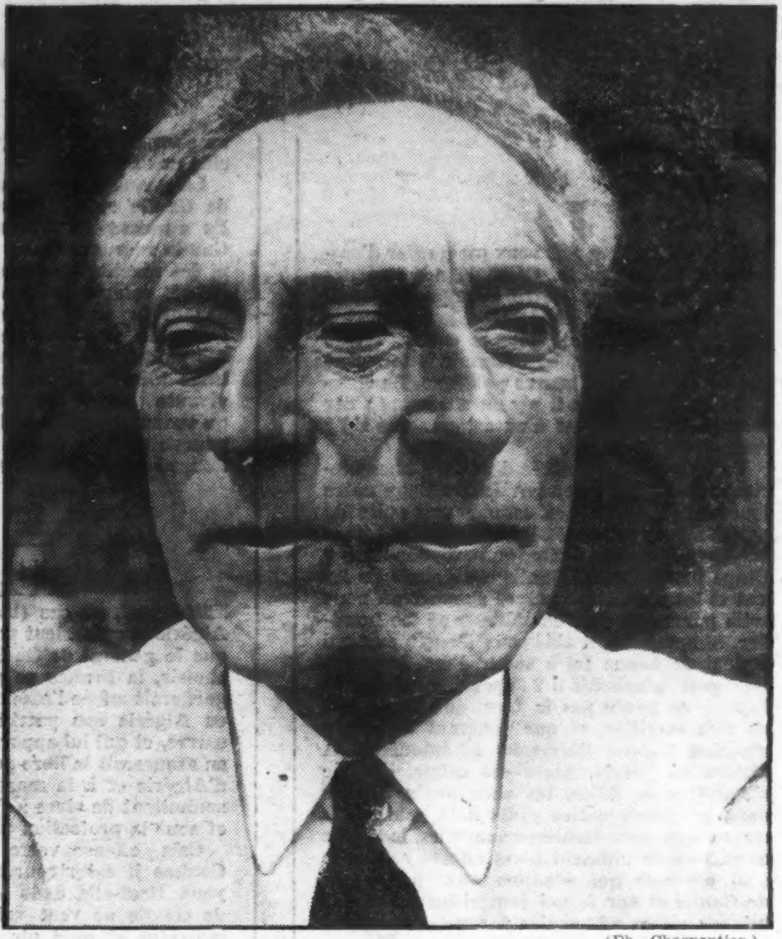
Ça, c'est l'époque.

⁂

Cher Jean Cocteau, à l'ombre du saule pleureur, j'ai lu votre scénario et les feuillets écrits de votre main que m'a prêtés votre producteur — ce héros qui a nom Jean Thuillier. Vous êtes vraiment un irresponsable, un danger public, un fou dangereux, un gamin haïssable, et j'espère que des Français rouges, gros, gras et assis dans de gros fauteuils de cinéma vous feront payer cher votre incorrigible espièglerie. Vous prétendez avoir écrit votre film « comme lorsqu'on somnole devant un feu de bois et que l'on donne corps aux images qui s'enchaînent en nous sans le moindre fil d'Ariane. Vous dites : « Ce film sera une espèce d'ombre chinoise de ma vie... Ma vie : un terrible mélange d'ordre et de désordre, de conscience et d'inconscience. » Vous dites qu'il n'est pas question de faire une œuvre, c'est-à-dire « son salut en y pensant à chaque minute », parce que « cela relève de la combine ». Pour vous, faire du cinéma consiste à « voir ce que sera ce qui est ». Comment voulez-vous qu'on vous prenne au sérieux ? Quant à votre film, ah ! oui, « c'est un poème », comme dirait M. Homais : des hommes-chevaux qui se promènent dans le décor babylonien des carrières des Baux, des huissiers d'enfer qui sont en habit et en tête de Yul Brynner, des fleurs déchirées et que le feu recompose, des motards de la mort, des gitans, des roulottes, Œdipe aux yeux crevés, plus effrayant encore pour avoir la beauté de Jean Marais, des sphinx, des bulles d'air que crève un couteau de boucher, des Minerve coiffées d'un cygne noir, des masques d'Anubis et de la mort... Et tout cela, bien entendu, comme vous dites, « sans queue ni tête ». Pour comble de farce, vous n'avez rien trouvé de mieux que de tenir le rôle (si j'ose dire) principal. Vous êtes « le poète » qui déambule dans cet univers, qui regarde



TIRÉSIAS, LA STATUE A TROIS VISAGES
C'est la machine...



(Ph. Charpentier.)

COCTEAU VU PAR SA STATUE
...à rendre célèbre.

sans voir, qui parle sans qu'on lui réponde... Mort et vif. Aveugle et nyctalope. Perdu et sauvé. Accompagné de Cégeste (aux traits d'Edouard Dermit) en qui je veux voir l'ange auquel vous livrez depuis votre mise au monde le plus féroce et le plus tendre des combats. Et tout cela dont vous êtes le démiurge-décorateur-metteur en scène-dessinateur-auteur-dialoguiste-acteur, vous l'intitulez froidement « Testament ». J'imagine la tête de vos héritiers lorsque le notaire fera sauter les sceaux de l'enveloppe et leur lira ce délire, ce poème...

Des objets méchants

— Moteur ! Allons-y, les enfants! Non, coupez ! Dis, mon chéri, mets-moi un cinq kilos un peu à gauche.

Le machiniste, un colosse broussailleux de 45 ans et de 90 kilos, ne s'étonne plus. Tout le monde est « mon chéri » en cet étrange monde : l'opérateur, l'ingénieur du son, Doudou (Edouard Dermit), le producteur, le photographe, les machinistes, moi-même. C'est Cocteau qui le dit...

Nous tournons de nuit dans une carrière, en « décor naturel ». Il est — ce décor — indescriptible. Essayons : un palais babylonien, l'intérieur d'une pyramide aztéco-égyptienne, un tombeau pour géants de la fable... Non, indescriptible. Dressée sur un socle, une statue à trois visages, aux yeux de coquillage, aux bouches immondes.

— C'est Tirésias, le devin. Je l'appelle Tirésias... Non, c'est la machine à rendre célèbre. On lui enfourne du papier dans la bouche et il en sort des romans, des discours, des mots, des poèmes. Moteur !

Deux enfants courent vers la statue, lui glissent des bouts de papier dans les bouches... La statue dégorge aussitôt un flot de rubans en papier qui (grâce à un ventilateur dissimulé) fouettent son triple visage.

— Raté ! Coupez !

Les yeux de coquillage ne veulent pas s'ouvrir, les rubans s'embrouillent (« *Les objets sont méchants* », dit Cocteau), les enfants trébuchent, regardent la caméra, la statue bouge. On recommence une, deux, trois, cinq, huit fois... Le temps passe. L'humidité de la nuit transit les épaules. Cocteau s'assied, se lève, rectifie un pli des voiles qui drapent Tirésias, conseille, ordonne :

— Je vous en supplie, mes petits enfants chéris, ne regardez pas la caméra...

J'ai sommeil. Il est cinq heures du matin. Le soleil va se lever.

— Tu as remarqué ? A mesure que le temps passe, Tirésias a de plus en plus l'air d'un Chinois... Stravinsky, quand il travaillait avec moi à « Œdipus Rex », me disait... Excuse-moi... Oui... Plus à droite, mon chéri... Allons-y ! Moteur !

Maintenant, la caméra tourne son gros œil vers le poète et Cégeste qui regardaient la scène. Doudou (pantalon haut ceinturé à l'espagnole, chemise ouverte) dit à Cocteau (pull-over à col roulé, veste sur les épaules) :

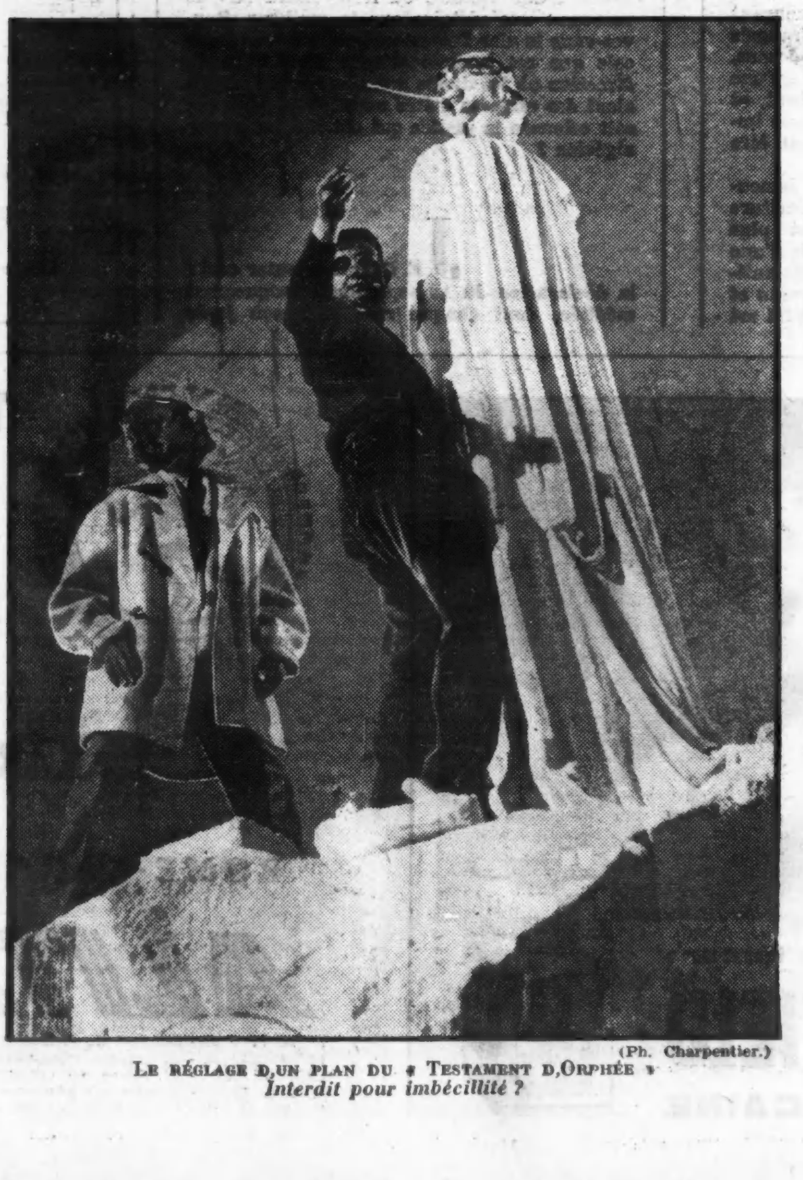
— Adieu, c'est ici que je vous quitte.

— Pourquoi ?

— Ce sont les ordres.

— Qui les donne ?

— Si je le savais, je ne vous le dirais pas.



(Ph. Charpentier.)

LE RÉGLAGE D,UN PLAN DU « TESTAMENT D,ORPHÉE »
Interdit pour imbécillité ?

Le combat avec l'ange

Le poète regarde Cégeste. Un acteur regarde un acteur ? Non, un vieil homme désespéré regarde un jeune homme (« *Où es-tu Cégeste ?...* », lui murmure-t-il) qui s'éloigne. Il se termine ce soir, le combat avec l'ange. Les machinistes ne rient pas.

∴

Cher Jean Cocteau, une petite fille, dans le film, vous traite de violoniste. « Jean Cocteau, dit-elle, joue sur un violon d'In... » On lui souffle. Elle a oublié. Elle s'écrie, radieuse : « Un violon dingue ! » **Pendant trois jours, je vous ai entendu racler vos déchirantes et vos si drôles complaintes sur votre** « violon dingue ». **Il y eut cet après-midi où vous avez été « éblouissant » :** « Marcel parlait comme ça, une main devant la bouche. Il m'a lu « Sodome et Gomorrhe » en gants blancs parce qu'il voulait cesser de se ronger les ongles. Il éclatait tout le temps de rire : « J'espère que personne n'y comprendra rien... » Et il riait plus fort encore. » **Vous avez parlé d'un adolescent hirsute qui s'appelait Radiguet, d'Apollinaire qui se désespérait de ne pas écrire comme Anatole France, du douanier Rousseau qui eût souhaité peindre comme Bouguereau...** « Mais non, c'est une blague ! Marcel n'a jamais lu Bergson! » **Vous avez raconté ce jour où vous avez descendu la rue Lepic avec Picasso, Salmon, Apollinaire, Cendrars, vingt autres, en brandissant des pancartes et en criant : « A bas Laforgue ! Vive Rimbaud ! » Et ce jour où vous avez loué la salle des Agriculteurs et où pour la première fois en France les spectateurs abusés — vous leur aviez promis un concert — ont entendu un orchestre de jazz :** « Billy Arnold que j'avais fait venir de Londres... Le public a tout cassé, de rage ! » **Et ces mille et mille autres jours de votre vie de farceur, de menteur... de Poète...** « Lorsque Modigliani fit mon portrait, il exigea que je le paye avec une piqûre d'épingle... » **Nous écoutions. Les Dieux, désolés et chantants, en théorie ininterrompue, descendaient des Olympes et s'asseyaient à notre table. A coups de gestes, de mots, d'intonations, vous les dessiniez... Saint Apollinaire, Marcel Proust Archange, saint Modigliani, priez pour nous !**

∴

— Minerve m'envoie sa lance entre les deux épaules et je tombe mort. Très difficile à tourner... Tous ces truquages !... Ensuite, je me relève. Je ne suis pas mort. Ça n'est que l'une de mes morts. *Nous ferons ça la semaine prochaine.*

∴

Cher Jean Cocteau, vous voyez, je n'ai finalement rien dit de vous. Vous êtes mort, vous renaissez et je mélange entre mes mains vos nécrologies et vos actes de baptême. Je m'y perds. C'est, je crois, ce que vous voulez. En tout cas, c'est ce dont je vous soupçonne. Au plaisir (comme dit certaine duchesse de Proust) de vous revoir bientôt.

Votre ami,

Jean CAU. »

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac comme nte librement l'actualité politique et littéraire.

20 SEPTEMBRE

JE veux me garder d'emboucher la trompette. Ceux de nos lecteurs qui me reprochent d'être aveugle dès qu'il s'agit de de Gaulle, et idolâtre, je les renvoie aux commentaires du monde entier. Même les adversaires les plus déterminés tournent autour de ce chef-d'œuvre politique. Ils cherchent la faille, mais il n'y en a aucune ; car celle qu'ils dénoncent n'en est pas une : j'y reviendrai.

Voici le point d'arrivée d'un long cheminement qui à gauche, en particulier dans notre journal, était dénoncé comme une suite de capitulations et de défaites devant les ultras et devant l'armée. Or que voyons-nous ? Etape par étape, de Gaulle les a conduits les uns et les autres jusqu'à ce sommet où nous voilà parvenus, sans les blesser ni les humilier. Simplement, il aide ceux d'entre eux qui étaient de bonne foi à sortir d'une impasse. De quoi s'agissait-il ? Qu'en Algérie, la France ne perde pas la face, qu'elle ne soit en rien sacrifiée, et que pourtant le peuple algérien dispose librement de lui-même. A l'heure où j'écris, Alger est calme, l'armée silencieuse et fidèle, les amis de la France dans le monde entier prêts à la soutenir à ciel ouvert. Aux dernières nouvelles, le Maroc et la Tunisie unissent leurs efforts contre le seul obstacle qui échappe aux prises de de Gaulle et sur lequel tout risquerait de se briser : qu'un adversaire farouche se refuse à ouvrir seulement le débat.

CE que j'admire surtout, et dont vous devriez vous réjouir avec moi si vous étiez beaux joueurs, c'est que de Gaulle ait toujours fait le contraire de ce que vous exigiez de lui : qu'il n'ait pas tranché dans le vif, qu'il ait feint souvent de céder à demi. S'il avait suivi vos conseils, où en serions-nous aujourd'hui ? Il n'a de chance de triompher que dans la mesure où il vous aura déplu.

Bien sûr, il a été habile, et même rusé. J'ignore si vous allez ici le lui reprocher. C'est la faille dont je parlais en commençant et que déjà dénonce notre ami François Mitterrand. J'ai beaucoup réfléchi là-dessus, durant ces dernières années, alors qu'une certaine politique chez nous perdait tout, et même l'honneur, par son machiavélisme imbécile. Il faut être noble, mais il faut être malin.

Etre noble et habile tout ensemble, demeurer un enfant de lumière comme l'Ecriture nous y invite, mais en se montrant plus malin que les fils des ténèbres, le génie d'une politique française est de résoudre cette antinomie. Louis IX pécha par excès de vertu et Louis XI par excès de ruse. Charles VIII est un chevalier un peu nigaud. Henri IV réconcilie en sa personne la grandeur et la finesse.

La grandeur... Les adversaires du général de Gaulle en ont fait des gorges chaudes. Ils auraient dû être attentifs à ce que de Gaulle recouvre de ce mot : non des gestes, ni des réactions de vanité ou d'amour-propre blessé, comme celles de quelques confrères devant la moindre impertinence de Bourguiba. La vraie grandeur ignore les offenses des petits. Elle ne s'écarte jamais d'une certaine idée de la France qui doit demeurer vivante parmi les peuples, mais considère qu'aucun calcul ne lui demeure interdit, pourvu qu'il ne soit ni bas dans son inspiration, ni criminel dans ses conséquences.

EH bien oui, cher Mitterrand, au cas (bien improbable) où les Algériens opteraient pour cette indépendance que le général de Gaulle les laisse libres de choisir, la France ne perdrait pas tout, elle garderait même l'essentiel de ce qui constitue en Algérie son patrimoine, et qui est son œuvre, et qui lui appartient en propre, et elle en assurerait la libre possession aux Français d'Algérie et à la masse des musulmans qui souhaitent de vivre à l'ombre de son drapeau et sous la protection de ses lois.

Cela offense votre sens de la justice ? Comme il est rigoureux ! L'injustice à vos yeux tient-elle dans le fait que le général de Gaulle ne veut voir en Algérie que des individus et qu'il nie qu'il y ait jamais eu un Etat algérien ? Cette vue est en effet nécessaire au parti qu'il a pris, je vous l'accorde. Est-elle fausse ? Est-elle contredite par l'Histoire ? Je ne le crois pas. Serait-elle sujet à discussion, pourquoi tenir rigueur à de Gaulle d'avoir choisi le parti qui lui permettrait, le cas échéant, de sauvegarder l'héritage français ?

J'ignore quel jugement porteront sur cette déclaration du 16 septembre nos amis de « L'Express ». Il me semble qu'aujourd'hui le président de la République française a le droit de crier à tous les Français qui lui ferment leur cœur : « Ouvrez-moi. Je suis la fortune de la France ! » Mais il ne le crie pas, comme ce roi de France au soir d'une défaite ; du moins, je l'espère. Il le crie à l'aube d'une victoire où il n'y aura pas de vaincus : une victoire sur le malheur. Pouvez-vous le nier ? N'est-ce pas le destin français que cet homme oriente dans la seule direction où les droits que nous avons acquis aient des chances d'être maintenus, sans que soit offensée la justice qui est due au peuple algérien ?

JE tiens à ajouter ceci : la déclaration du 16 septembre, longuement méditée, dont chaque mot pèse son juste poids est à mon avis un modèle de style politique. L'auteur de ce pamphlet « Le style du Général » et qui, pour triompher plus aisément, s'acharnait sur quelques improvisations, je l'invite à méditer cette page souveraine qui ne vise pas à l'effet, qui ne relève pas d'une certaine littérature : pas le moindre grain de poudre pour les yeux. En politique aussi, le beau est la splendeur du vrai.

F. M.

(*Copyright « L'Express » : « Mondial Press ».*)

L'EXPRESS

DIRECTION

Françoise Giroud
Jean-Jacques Servan-Schreiber

REDACTION

Réd. en chef : Philippe Grumbach
91, Champs-Elysées, Paris (8ᵉ). Tél. : ELY. 88-61

ADMINISTRATION

Secrétaire général : Jacques Huteau
29, rue de Marignan, Paris (8ᵉ). Tél. : BAL. 19-58
(angle Champs-Elysées)

Les jours fériés : ELY. 03-02

VENTE AU NUMERO :

France et Algérie : 125 francs.
Maroc : 120 francs.
Suisse : 1 fr. 90.
Belgique et Luxembourg : 18 francs.
Italie : 250 lires.

ABONNEMENTS (1 an) :

France et Communauté : 5.000 francs.
Etudiants militaires : 4.000 francs.
Etranger : 6.000 francs (Etudiants : 5.000 francs).

PAR AVION :

7.200 fr. : Algérie, Tunisie, Maroc.

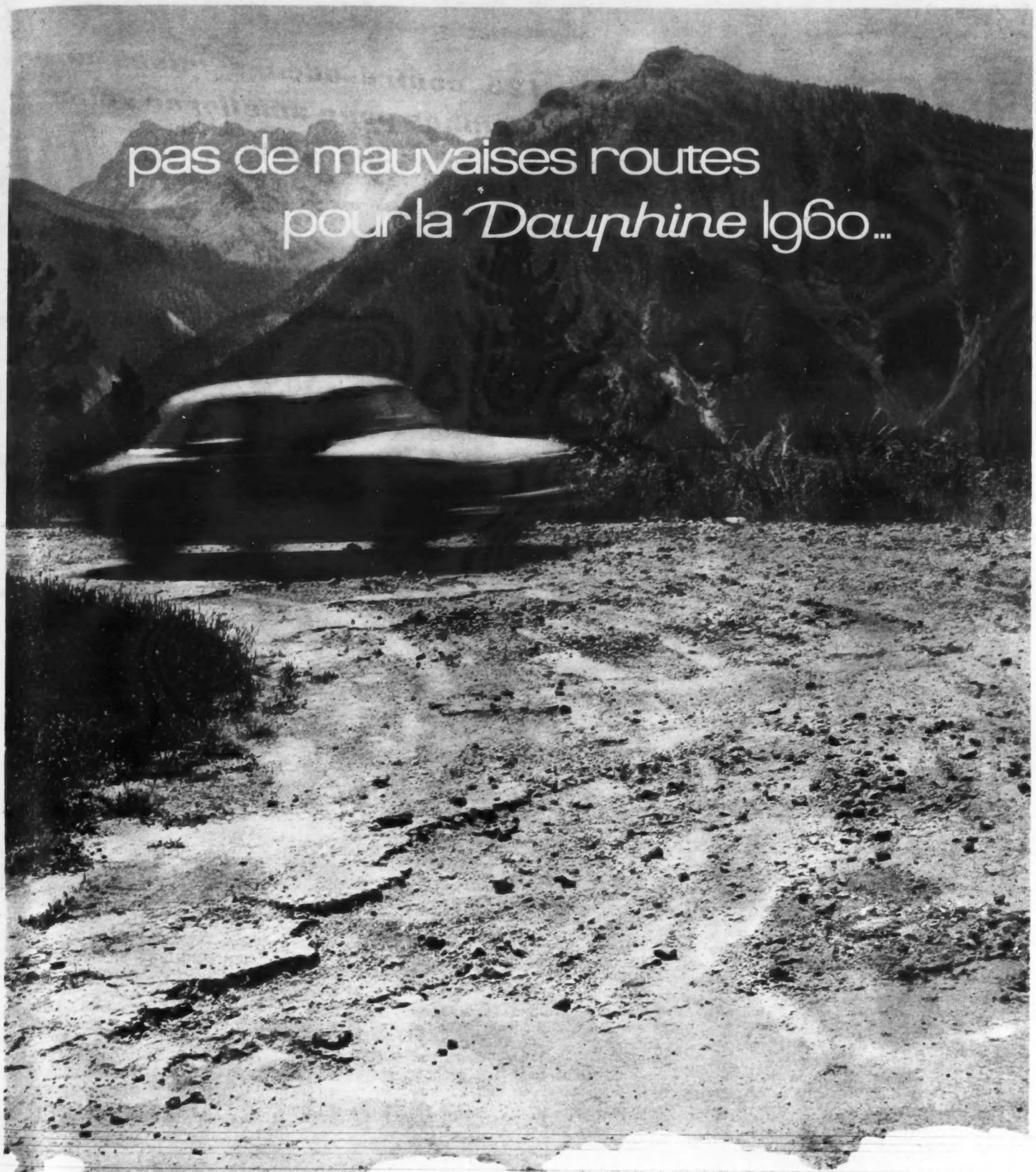
7.900 fr. : Allemagne, Autriche, Belgique, Danemark, Espagne, Finlande, Grande-Bretagne, Grèce, Irlande, Italie, Norvège, Pays-Bas, Pologne, Portugal, Suède, Suisse, Turquie, U.R.S.S., Yougoslavie.

9.300 fr. : Cameroun, République Centre-Africaine, Congo, Côte française des Somalis, Côte d'Ivoire, Dahomey, Gabon, Guinée, Sénégal, Rép. Soudanaise, Togo, Tchad, Rép. Voltaïque.

13.000 fr. : Congo belge, Ethiopie, Etats-Unis, Canada, Mexique, Nigéria.

(Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 7378-19 Paris)

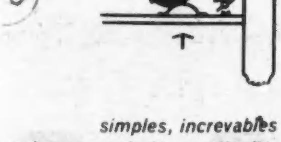
(*L'abonnement donne droit aux services de Madame Express*)



9253 photo Occhipinti

Pour jouir pleinement du panorama que l'on découvre au sommet du col de l'Isoard,
il faut abandonner la route principale et s'aventurer
sur des chemins décrépits,
mais uniques par les perspectives qu'ils offrent aux regards.
Grâce à notre Dauphine 1960,
nous avons pu goûter toutes les joies de cette promenade extraordinaire,
malgré des routes jalonnées de «nids de poule» et d'ornières
que notre suspension Aérostable
a, une fois de plus, absorbés en souplesse.
Demain vous prendrez la route (toutes les routes)
en vitesse, en douceur,
en sécurité, c'est-à-dire en Aérostable.

vous aussi, essayez la !



simples, increvables
et n'exigeant aucun entretien particulier
les coussins pneumatiques Aérostable
ajoutent à la sécurité de la formule
amortisseur télescopique + ressort hélicoïdal
l'élasticité douillette d'un matelas d'air
à la pression atmosphérique
véritable régulateur anti-choc et anti-tangage

Dauphine à suspension **AEROSTABLE** brevet Grégoire — RENAULT

Et pour 1960, la Dauphine vous offre une série d'améliorations de détails qui vous enchanteront.

Nouveau!

125 contre-odeurs mises en Bombes pour améliorer votre bien-être !

SYNERGIE

C'est dans la nature que les savants recherchent les plantes nécessaires à la fabrication de la bombe AIR-WICK.

Les odeurs vous guettent

Vous avez beau faire, toutes sortes d'odeurs font partie de votre vie de tous les jours : odeur de friture qui envahit l'appartement, odeurs de cuisine si désagréables après les repas, odeur du tabac froid qui imprègnent tout, des tapis jusqu'aux rideaux. Les odeurs qu'envoient les voisins, et celles qui montent de la rue. La maison est le rendez-vous de toutes ces odeurs qui alourdissent l'atmosphère. L'air est vicié. N'est-ce pas l'une des raisons de cette nervosité, de cette fatigue dont vous cherchez en vain l'origine? Et qui connaît les répercussions exactes de l'air vicié sur votre santé et celle de vos enfants ?

Découverte des "contre-odeurs"

Heureusement, les savants ont fait une constatation rassurante : il existe dans la nature des contre-odeurs végétales qui détruisent les mauvaises odeurs. Ces contre-odeurs ne "camouflent" pas mais sont, bien au contraire, des éléments naturels qui anéantissent l'effet des particules odorantes, des "tueurs d'odeurs" en quelque sorte. D'ailleurs, nos grands-mères avaient trouvé, elles aussi, au moins une contre-odeur naturelle, quand elles se passaient les doigts au jus de citron pour faire disparaître l'odeur de poisson, et chacun sait le rôle que joue la chlorophylle des arbres dans l'assainissement de l'air.

125 "contre-odeurs" en bombe

C'est sur cette découverte des "contre-odeurs" naturelles que s'appuie la bombe Air-Wick : 125 contre-odeurs essentielles y ont été sélectionnées, réunies, concentrées et traitées de façon à donner à la bombe Air-Wick une efficacité immédiate, totale et durable. Dès que vous faites ce geste : ce simple geste : une pression sur la valve, vous libérez 125 "contre-odeurs", 125 "tueurs", tout un bataillon ! Aucune odeur désagréable n'y résiste, l'air est complètement nettoyé. C'est la première fois au monde qu'un vrai désodorisant, la bombe Air-Wick, utilise cette découverte scientifique d'un procédé naturel, d'une aussi grande efficacité.

Le cigare éteint répand une mauvaise odeur de tabac.

Une simple pression sur la bombe Air-Wick et l'odeur est détruite.

Il n'y a plus d'odeur et votre appartement retrouve sa fraicheur.

Dernières nouveautés

Vous qui connaissez Air-Wick, savez-vous qu'il existe maintenant 3 nouvelles nuances de bombes désodorisantes instantanées à partir de 560 Fr :

- **Air-Wick Naturel**
- **Air-Wick aux Fleurs sauvages**
- **Air-Wick aux Fleurs du Midi.**

Ces trois Bombes Air-Wick détruisent les odeurs en un instant. Vous pouvez maintenant choisir celle qui vous donne l'ambiance que vous préférez.

air-wick